Le big bazar athénien, l'immigration au sein du centre ville de la capitale grecque : exemple d'un quartier ethnique aux portes de l'Europe

Aurélie Girard

▶ **To cite this version:**

Aurélie Girard. Le big bazar athénien, l'immigration au sein du centre ville de la capitale grecque : exemple d'un quartier ethnique aux portes de l'Europe. Architecture, aménagement de l'espace. 2012. dumas-01833300

HAL Id: dumas-01833300

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01833300

Submitted on 9 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LE « BIG BAZAR » ATHENIEN :

L'IMMIGRATION AU SEIN DU CENTRE VILLE DE LA CAPITALE GRECQUE, EXEMPLE D'UN QUARTIER ETHNIQUE AUX PORTES D'ENTRÉE DE L'EUROPE

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

Mémoire : l'Autre ici
Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes

Aurélie Girard
2012

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS p.5

INTRODUCTION p.7

I. COMPRENDRE LE CONTEXTE

A. Athènes à l'urbanisation anarchique p.11
B. Une tradition de migration p.17
C. Réaction urbaine à l'immigration p.23
D. Regard grec vis à vis de l'Autre p.27

II. ETUDE D'UN QUARTIER ETHNIQUE

Méthode p.31
A. Habitants, Passants, question du visible et de l'invisible p.39
B. Cohabitation ethnique en espace public, interactions p.53
C. Identité et représentations p.77

III. UN QUARTIER MIROIR DES BOULEVERSEMENTS D'UNE METROPOLE ET DU MONDE

A. Un quartier témoin des mutations d'une ville p.103
B. Une immigration témoin d'une problématique mondiale p.105
C. Quelle gouvernance? p.111
Autres

BIBLIOGRAPHIE p.123

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement Elisabeth Pasquier pour son suivi durant l'année ainsi que Dina Vaiou, responsable du département « gender and space » de l'école nationale supérieure d'Athènes et George Kandilys pour leur aide.

Merci également à Maria Symeonidou, enseignante en école primaire grecque qui m'a accordé à plusieurs reprises son temps et ses connaissances précieuses, à Matthieu Hamon et Bénédicte Gourdon pour leur avis, critiques et conseils tout au long du travail.

Enfin je tiens à remercier tous les intervenants immigrés qui ont contribué à la construction de ce mémoire par leurs paroles, leurs récits si précieux qui ont donné vie et sens à ce travail. Yuniss, Kaled, Amine, Nikola, Vassili, Jamalodin, Msaleem, Yousif, Stefan, Natalia, Seydou, Mohamed et tous les autres, j'espère avoir pu composer et transmettre quelque chose de vos parcours contés.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Le désordre est une ressource dans la ville, le désordre n'est pas quelque chose que l'on trouve mais quelque chose que l'on crée » Richard Sennett

Bazar, un dérivé du persan bâzâr, littéralement amène-nous, qui signifie « marché ».

Natalia, jeune géorgienne, tente de me décrire le quartier. Depuis le début de notre échange, nous communiquons dans un grec basique étayé de mots d'anglais glissés ici et là. Elle réfléchit longuement, n'arrive pas à exprimer sa vision de sa vie d'ici. Soudain, ravie de sa trouvaille, elle lance l'expression «*c'est comme un* «*big bazar*», suivit d'une énumération des nationalités du «marché humain» qu'elle côtoie au quotidien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

INTRODUCTION

Plus encore que les autres pays de l'Europe du Sud, la Grèce apparaît aujourd'hui comme une terre d'immigration : la communauté étrangère est estimée à 10% de la population totale. Depuis le dix-neuvième siècle et jusqu'à une dizaine d'année, le pays a reçu de nombreuses populations allogènes qui ont été plus ou moins bien intégrées. Cependant, ces derniers temps, le phénomène de l'immigration clandestine s'accélère. Aujourd'hui, 90% des immigrés arrivant en Europe et esperant atteindre les pays occidentaux passent par les frontières grecques.

Lieu de concentration des plus grandes activités du pays, mais aussi des meilleures connexions aux réseaux internationaux d'échanges, Athènes est logiquement devenue la principale destination des migrants sans ressources arrivant sur le territoire hellénique et la métropole s'est transformée le plus souvent en un piège qu'ils ne peuvent quitter.
Cette ville européenne à l'urbanisation récente et au centre ville engorgé n'a jamais connu de véritable planification urbaine. Curieusement, la ségrégation spatiale y était jusqu'à aujourd'hui réduite, malgré d'incontestables polarités. Son schéma est en effet atypique pour une métropole européenne : si la capitale n'a jamais connu de véritables secteurs ségrégués, la paupérisation de certains quartiers du cœur de la ville semble aujourd'hui s'accroître rapidement, en parallèle avec l'afflux des migrants. C'est tout du moins la première impression qui apparaît au contact de la ville. La capitale aujourd'hui en grave crise économique et sociale, doit absorber ce flot toujours plus important d'étrangers qui modifie et accélère ses mutations. L'augmentation de la présence des immigrés est particulièrement visible dans l'espace public qui devient le lieu stratégique de recompositions et/ou de nouveaux conflits

L'enjeu de ce mémoire va donc être de tenter de comprendre en partie, la complexité de ce phénomène contemporain qui bouleverse le visage de la ville mais aussi les représentations de ses habitants.
De manière inductive, l'étude urbaine et anthropologique d'un quartier du cœur Athénien fortement marqué par l'immigration permettra peut-être d'appréhender de manière locale ces transformations plus que jamais d'actualité.

Il y a-t-il un risque réel d'une sorte de ghettoïsation de ce quartier comme le laisse supposer les premières impressions du passant, c'est-à-dire, au sens atténué du terme, sa transformation en enclave urbaine à la population homogène d'un point de vue social ? Il a-t-il la possibilité d'apparition de futurs territoires stigmatisés et évités et d'une spirale de dégradation et d'exclusion ? Comment se joue la vie quotidienne des migrants en co-présence multi-ethnique et en errance sur un territoire non désiré?
Quelle vision des métropoles de demain met en exergue le cas de la capitale grecque?

Une première partie permet de comprendre le contexte de l'étude et de ressaisir les informations documentaires nécessaires à l'éclairage de l'analyse de terrain. Des éclairages sur les certains aspects urbains, migratoires, sociospatiaux ou culturels sont ainsi développés. Ces apports théoriques permettent de poser un cadre pour aborder la seconde partie qui consiste en l'étude de terrain à l'échelle locale d'un quartier ethnique du centre ville: Plathia Vathis. Un

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

quartier qui ressaisi, illustre et approfondi la problématique. La méthode passe par l'observation du quotidien, une approche sensible de l'ordinaire d'un quartier par le relevé, des entretiens... L'immersion dans le lieu dégage trois pistes d'analyse.
La première est la manière dont est habité le quartier par l'analyse de l'espace bâti ou vide, la manière dont il est fréquenté selon les temporalités, les origines ethniques et sociales.
La seconde s'attache à l'espace public et à la façon dont interagissent les diversités ethniques en son sein: processus de bricolages, conflits, métissage.
La troisième s'intéresse aux représentations, à quelques manières de percevoir le quartier et à ce qu'elles communiquent de l'identité du lieu et de son devenir. Cette plongée dans la réalité locale tire des liens permettant d'élargir la réflexion à une échelle plus globale et temporelle.

La dernière partie replace le quartier en tant qu'exemple au sein d'Athènes à une échelle plus globale, dans le contexte actuel de la mondialisation et des flux humains dans les métropoles. Les thématiques de la crise économique, de la fermeture des territoires, de la nécessité de gouvernance cosmopolite sont évoqués. Quels aspect du monde contemporain la capitale grecque nous montre-t-elle?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATION

ATHENES
Altitude: 170 m
Superficie: 38 km2
Population: 745 514 hab.
(2001) 4 000 000 hab. avec l'agglomération (Pirée)
Densité: 19 620 hab/km2

I. COMPRENDRE LE CONTEXTE

A la manière dont j'ai progressivement découvert le fonctionnement de la capitale à travers différents travaux scientifiques, cette partie pose le contexte permettant de ressaisir l'étude. A travers plusieurs entrées : urbaine, migratoire, historique, sociologique, ces informations de source documentaire, retravaillées par mon expérience de la capitale grecque, se complètent ou se recoupent pour donner un aperçu global d'une facette d'Athènes utile à l'éclairage de l'enquête de terrain.

A. ATHENES A L'URBANISATION ANARCHIQUE[1]

Athènes, mégalopole méditerranéenne de presque quatre millions d'habitants et capitale d'un pays de onze millions de résidents, est une ville au développement très récent pour une capitale européenne qui n'a jamais connu de véritable planification urbaine.

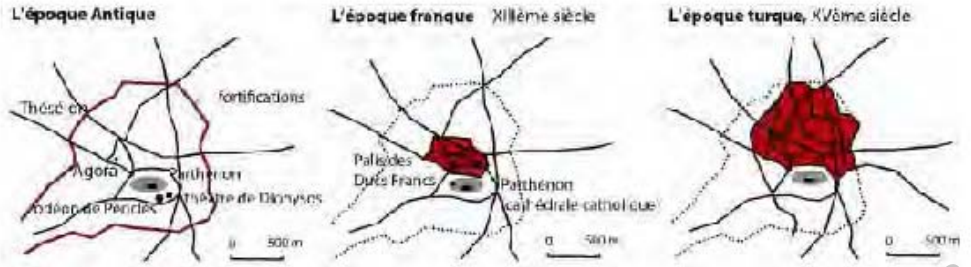
Suite à la période de gloire durant l'Antiquité qui a forgé sa réputation symbolique très forte, Athènes était en réalité une simple bourgade jusqu'en 1830 lorsqu'elle fut désignée capitale hellénique du fait de son passé. Des plans d'aménagement se sont alors succédés sans réussir à donner forme à la capitale. Les événements rencontrés durant le XXe siècle ont bouleversé son organisation et ont limité l'application de toutes tentatives d'aménagement du territoire : l'arrivée brutale de réfugiés d'Asie Mineure en 1922 (des expatriés grecs chassés par les Turcs de retour sur leur territoire d'origine), a marqué le début du développement anarchique de l'agglomération. Ce phénomène fut suivi jusqu'en 1970 d'un important exode rural. Durant cette période, la croissance de constructions sommaires fut encouragée par un laisser-faire de la part de l'Etat concernant l'initiative privée en matière foncière, ainsi que par l'inexistence de politique de logement social. Le gouvernement ne pouvant assumer une gestion du logement efficace, il a permis le développement de l'habitat en périphérie pour les plus démunis. L'extension de l'agglomération s'est donc poursuivi en dehors de tout plan d'aménagement des sols.

En parallèle de cette construction illégale, l'antiparokhi (contrepartie), est un système de financement de constructions qui s'adressait aux couches solvables de la population. Des promoteurs proposaient aux propriétaires, en compensation de leur terrain, la construction d'immeubles modernes avec plusieurs appartements ensuite partagés. Cette démarche a permis aux propriétaires fonciers d'acquérir un bien immobilier moderne et aux promoteurs d'acheter des terrains à bâtir à bon prix au mépris du patrimoine bâti existant.

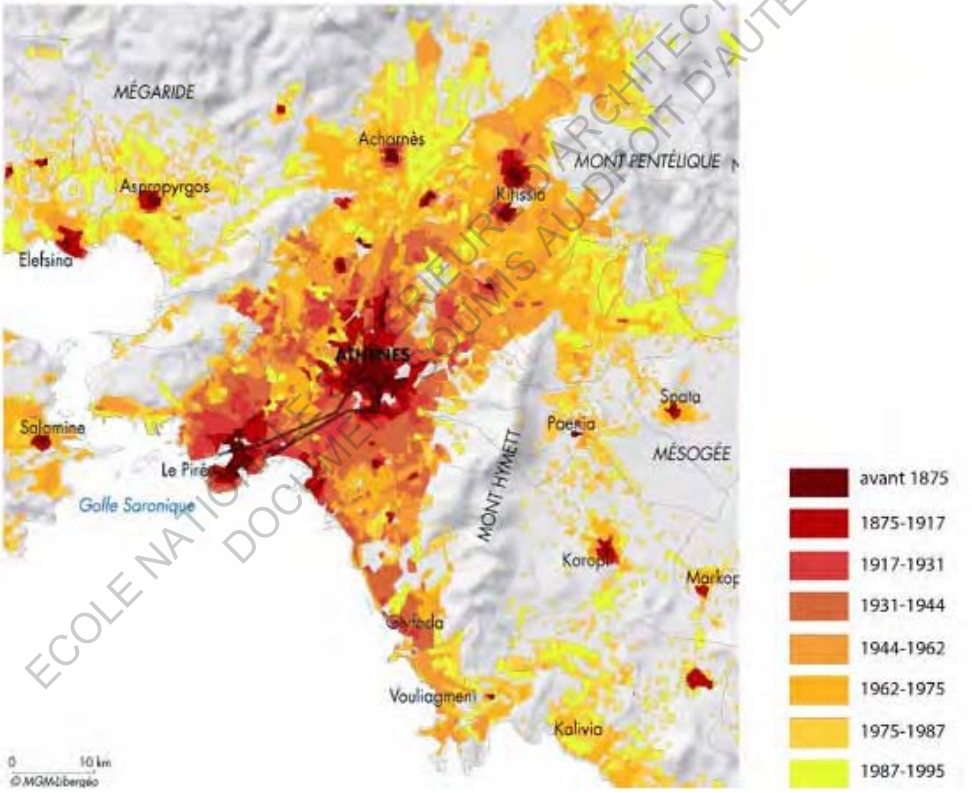
Ces deux systèmes officiels et officieux ont entraîné un bouleversement de l'organisation d'Athènes. Dans un premier temps, l'augmentation de densité lui fait perdre le caractère rural de l'entre deux guerres et a favorisé un meilleur fonctionnement des transports publics , améliorant les conditions de vie des Athéniens. En effet, la concentration des activités dans le centre et le développement radio centrique des transports ont limité les déplacements qui s'effectuaient alors à pied (la voiture étant encore un luxe). La ville assurait son rôle social en tant que point de rencontre entre les habitants issus de

1 Synthèse personnelle de l'ouvrage de Georges PRÉVÉLAKIS, 2000, «Athènes. Urbanisme, culture et politique », L'Harmattan, 146p

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Croissance urbaine de 1830 à 1995



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

différentes couches sociales. Elle optimisait les interactions entre les différentes sphères de l'économie. La concentration de la surface urbanisée grâce à ce mode de fonctionnement respectait le cadre de vie et sa qualité.

Il a fallu attendre les années 70 pour que les aspects négatifs de l'antiparohki apparaissent. L'automobile est devenue un objet de consommation de masse qui a envahit les rues étroites d'Athènes. Très vite, le centre ville est congestionné, les moyens de transports en commun deviennent inefficaces suscitant ainsi des déplacements privés toujours plus nombreux. D'où des problèmes de pollution atmosphérique et de dégradation des conditions de vie en ville. Les couches les plus favorisées quittent alors le centre pour se rendre en banlieue et sur le littoral. Le cœur d'Athènes est ensuite investi par des ménages plus nombreux et moins aisés. Ce mouvement de décentralisation se fait de façon anarchique et renforce les problèmes de fonctionnement de la capitale grecque. Le centre ville ne remplit plus ses fonctions économiques, sociales et culturelles. Or, Athènes concentre 40 % de la population grecque, la plupart de son industrie, de son administration et de ses commerces.
Ainsi, lorsque la capitale hellénique entre en phase de crise, c'est tout le développement économique du pays qui en subit les conséquences.

Aujourd'hui, la capitale possède donc un tissu bâti constitué de processus autonomes qui suivent des logiques privatives. L'agrégation spatiale de ces rationalités individuelles constitue une mixité intense de l'usage des sols mais aussi absence de programme de logement social, d'équipements publics…

Bien que des éléments nouveaux, positifs, tels que l'augmentation des dépenses publiques dans le domaine de la construction et de l'urbanisme, les infrastructures routières, sportives, les espaces verts et l'image urbaine, notamment à travers des fonds européens, soient apparus dans les années 90, ils n'ont pas suffi à résoudre les problèmes urbains d'une ville qui débute dans le domaine de la planification urbaine. Durant la dernière décennie, une politique de grands travaux est menée, notamment dans le cadre de l'accueil des Jeux olympiques de 2004, utilisés comme un véritable outil d'organisation et d'aménagement du territoire, la véritable répercussion étant la réalisation du métro et d'un tramway permettant de faciliter l'accès au centre. Cependant la modernisation des infrastructures n'a pas été accompagnée par un projet global pour l'avenir de la ville.
Athènes manque encore chroniquement de politique, de planification et d'urbanisme.

Aujourd'hui, le projet de rénovation urbain de la capitale grecque fait les frais du plan d'austérité approuvé par le gouvernement pour remédier à l'état calamiteux des finances publiques. La capitale possède d'importants problèmes de gouvernement métropolitain que la crise économique vient démultiplier. Les réflexions urbaines ont toujours été à peine esquissées : les enjeux sociaux, environnementaux, de transport, de patrimoine, sont balbutiants. Les pouvoirs publics sont déconcentrés et sans réelle ressources techniques, financières mais aussi à la différence de l'Europe occidentale sans histoire et savoir faire au niveau urbain. Les entités administratives et les outils d'interventions sont obsolètes pour régler des choix stratégiques fondamentaux. La Grèce semble donc dans l'incapacité de se poser les questions d'organisation du territoire et des institutions en lien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pourtant comme le montre Guy Burgel dans *« Athènes : une métropole contemporaine exemplaire? »*, avant la crise, la capitale grecque paraissait échapper à la fracture sociale des métropoles de l'Europe occidentale. Évidemment, les clivages sociaux entre riches et pauvres et les différenciations spatiales entre quartiers favorisés ou non y étaient parfois très visibles et existaient. Cependant la société grecque n'avait jamais attendu la solidarité d'un État indigent et faible pour résoudre ses problèmes de logement, d'éducation et d'accès à l'emploi. Les réseaux familiaux et une échelle sociale peu rigide et différenciée, ont toujours été à l'œuvre, et se révélaient efficaces globalement, en période de bouleversements économiques rapides et d'adaptation exigée des individus et des groupes.

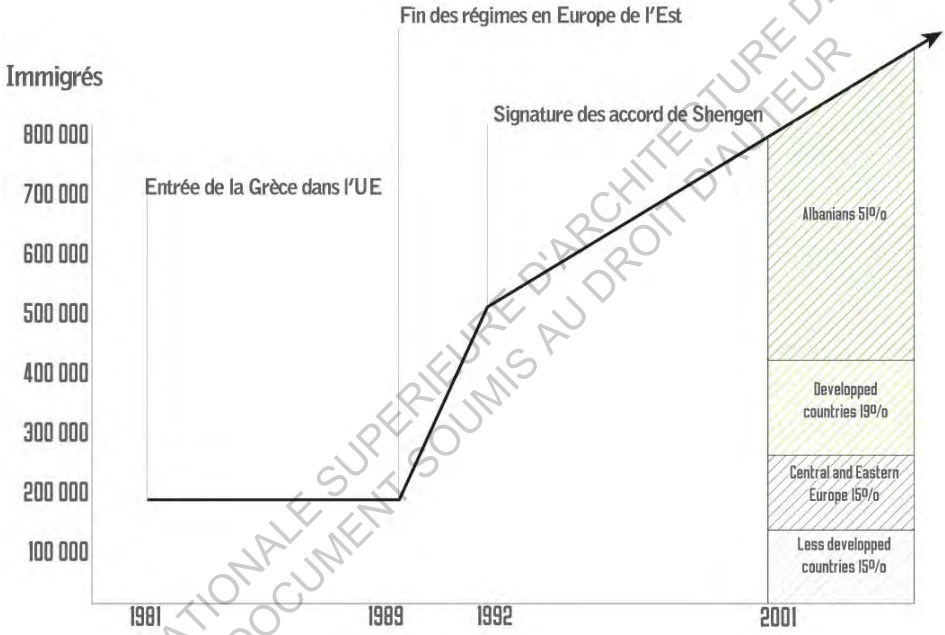
« La genèse de la croissance Athénienne s'est donc reposée davantage sur les ressources humaines que sur l'énergie ou les matières premières, sur la démographie que sur l'économie, sur la consommation que sur la production, sur le bâtiment, la construction et la spéculation immobilière, tous secteurs réputés parasitaires en stricte orthodoxie économique, que sur l'industrie lourde ou les infrastructures. Athènes s'est installée précocement, par nécessité, dans un système de croissance fragile qui la condamnait à avancer et à gagner de la marche incertaine mais fascinante du funambule »[2]

La manière dont l'espace Athénien s'est formé en suivant l'initiative privée s'oppose à toute exigence d'unification. D'où une impression du règne du fragmentaire, de l'incomplétude, de l'inachevé. Nait ainsi le sentiment de l'"anarchisme", du "chaotique" de l'agencement d'un espace qui fonctionne pourtant par lui même mais pour combien de temps en ce contexte de crise économique et face au phénomène grandissant de l'immigration?

En effet en parallèle de cette croissance urbaine anarchique, on observe récemment un autre phénomène, essentiel dans la compréhension du fonctionnement de la métropole, à savoir l'immigration.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Cahiers d'Etudes sur la Méditerranée Orientale et le monde Turco-Iranien, 2005



Sources: European Migration Network, Greek National Center for Planning and Economic Research, 2004

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. UNE TRADITION DE MIGRATION

La Grèce a connu depuis toujours de très nombreux mouvements de populations et l'histoire d'Athènes est un choc des civilisations permanent. L'immigration a marqué l'identité de la ville à travers les expériences de la migration qui ont remodelé de nombreuses fois l'espace social multi-ethnique et multiculturel.
Aux 19 ème et 20 ème siècles, les ouvriers étrangers ont constitué une proportion considérable de la main d'œuvre : en 1917, environ dix pour cent de la population étaient des travailleurs migrants venus de Turquie, de France, d'Italie, puis d'Asie Mineure. Par la suite la ville a été tour à tour confrontée aux retours des populations helléniques d'Asie Mineure chassées par les Turcs en 1922, aux réfugiés de la guerre civile de 1949 exilés dans les pays communistes durant la guerre et aux migrants des campagnes, dont certains, venus des espaces les plus marginaux du pays, n'étaient pas toujours hellénophones. Après la seconde guerre mondiale, ces flux se sont poursuivis tout en s'accompagnant d'une émigration des grecs.

La diaspora grecque est également considérable comparée à la population du pays. Elle représenterait encore aujourd'hui quelque 6,5 millions de personnes sur les cinq continents et principalement au États-Unis, en Australie, au Canada, dans l'ex-URSS et enfin en Europe où ils sont arrivés nombreux dans les années 1960-1970. L'émigration était alors une fuite de la dictature, une solution face au chômage, une manière d'envoyer des fonds au pays comme une façon d'acquérir des compétences utiles plus tard dans l'industrie grecque.

Le pays s'est pourtant transformé ces trente dernières années, passant de pays de départ à terre d'accueil, phénomène indispensable dans un pays où le taux de fécondité est un des plus bas d'Europe.

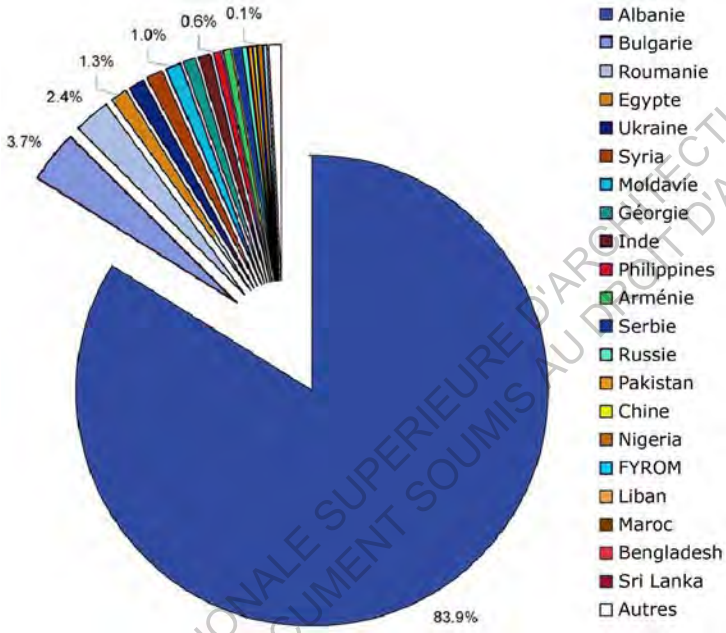
L'IMMIGRATION RÉCENTE (1970/2010) :

Première phase :

Particulièrement conséquente, elle démarre à partir des années 70/80. C'est à cette période que les étrangers font leur apparition sur le marché du travail grec. Cette immigration occupe classiquement les niches de travail abandonnées en premier par les nationaux : les emplois de maison pour les Philippines et ceux agricoles saisonniers pour les Polonais. La Grèce s'ouvre sans trop de réticence à ces arrivées de population bien encadrées dont elle maîtrise les filières dans des secteurs économiques en difficulté. En effet, le pays subit une véritable pénurie de main d'œuvre peu qualifiée dans les secteurs de la construction et de manière saisonnière dans l'agriculture à cause de l'exode rural et de la forte émigration qui se dirige alors surtout vers la RFA.
Dans les années 80, le pays connaît les conséquences de l'effet "report" des courants migratoires venant des pays du "Sud", provoqué par la fermeture des frontières des pays d'accueil traditionnels. En effet, l'Europe occidentale clôt ses portes à l'immigration de main-d'œuvre non spécialisée qu'elle avait suscitée depuis ses anciennes colonies. Ce processus s'additionne à la chute des régimes bureaucratiques Est Européens au début des années 90 : événement majeur pour l'histoire migratoire de la Grèce. Ce grand bouleversement géopolitique et économique achève de transformer le pays en une véritable terre d'accueil. En effet, venus des pays limitrophes ou plus lointains issus de l'ancien "bloc de l'Est", des groupes très nombreux se rendent en Grèce, attirés par le travail qui leur faisait défaut, la stabilité et une image attrayante

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Populations immigrées possédant un permis valide à Athènes, 2006



Sources: Ministère de l'ordre public, Services nationaux de statistiques Grecque

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de l'"Occident". Selon le recensement de 2001, les Albanais seraient près de 60 % du total des étrangers en Grèce. A côté de ce premier groupe, Bulgares, Roumains ou Ukrainiens viennent compléter une migration de travail somme toute classique pour l'Europe méridionale. Vivant depuis maintenant 10 ou 20 ans à Athènes, ces populations sont plus ou moins intégrées, parlant la langue grec, possédant pour la plupart un emploi et un logement.

Deuxième phase :

En revanche, depuis une dizaine d'année, et plus particulièrement depuis 2007/2008, une immigration massive de réfugiés politiques ou de migrants des pays du Sud est apparue.

Ce phénomène est extrêmement difficile à évaluer en l'absence de toutes données statistiques postérieures à 2006. Ainsi le nombre de migrants clandestins fait souvent l'objet de débats. En l'absence de lois migratoires adaptées (les premières ont été promulguées en 1997), les Grecs ont été habitués à des estimations fantaisistes. De plus s'agissant dans la pluspart des cas de situations irrégulières (non pris en compte par les dernières enquêtes) et de transit, il est quasiment impossible, tout du moins par les sources officielles, d'avoir un aperçu un tant soit peu exact des mutations. En effet il est fréquent d'entendre les réfugiés du Maghreb proclamer la nationalité iranienne par exemple pour se faire régulariser. Ainsi les populations originaires d'Algérie du Maroc ou de Tunisie sont quasimment absentes du graphique ci contre alors qu'elles sont nombreuses au sein de la capitale. Le recensement de la population par l'état grec en 2011 devrait préciser la situation.

Nous sommes donc actuellement face à un phénomène non mesuré, flou et ainsi facilement manipulables, qui peut être récupéré par des partis politiques de l'extrême droite nationaliste en croissance. Ces derniers avancent par exemple le nombre faramineux de deux millions de clandestins dans le pays.

Il ressort cependant de divers articles journalistiques et d'observations personnelles, donc totalement officieusement, que le centre athénien accueille depuis deux à trois ans un nombre grandissant de personnes issues du Maghreb (majoritairement des Algériens), d'Afrique noire (Nigeria, Somalie, Egypte), d'Iran, d'Afghanistan, du Pakistan, du Bengladesh, de Palestine, de Géorgie, du Kurdistan…

L'arrivée dans la capitale :

Pourquoi la Grèce ?

Cette toute récente immigration est motivée par plusieurs facteurs : conditions de vie plus élevées promises par les pays de l'UE, espoir de trouver du travail, fuite de régimes autoritaires ou réunification familiale.

La pluspart du temps, les migrants avaient une image totalement idéalisée de la Grèce et la réalité chaotique de la capitale ne répond pas à leurs expectatives de développement occidental.

Le pays est un pont entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe et y parvenir est bien souvent l'espoir d'un premier pas vers ces pays mythifiés que sont la France, l'Allemagne, la Scandinavie…

Enfin dernier facteur important, le règne du marché noir dans la capitale rend la vie d'un clandestin plus aisée que dans un pays plus contrôlé et permet leur maintien dans l'espace public. La police débordée ferme souvent les yeux face à l'ampleur du phénomène, les friches et le temps clément permettent aux immigrés illégaux de vivoter.

Comment ?

L'entrée illégale sur le territoire grec se fait majoritairement par la frontière turque (il est plus aisé d'y obtenir un visa) mais les îles et les côtes sont également rendues

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La Grèce porte d'entrée des clandestins Thierry Portes, 2010

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARSEILLE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

très poreuses par la voie maritime. Après le passage à la frontière, les migrants passant par le poste de contrôle sont questionnés par les autorités et peuvent alors être détenus dans des centres pour une durée maximale de 3 mois dans des centres frontaliers à la salubrité plus ou moins alarmante. S'ensuit différentes possibilités de devenir:

- l'expulsion (environs 30%)
- l'examen des demandes d'asile (moins d'1% d'aboutissement) et, en attendant, carte de séjour provisoire de 6 mois
- l'obtention d'un permis de séjour de 30 jours qui les enjoint à quitter le pays.

Il est à préciser que la situation dans les centres de détention en Grèce, ainsi que le système d'asile en général, est particulièrement préoccupantes car caractérisés par :

-une utilisation quasi systématique de la détention pour toute personne arrivant sur le territoire,

-un défaut total de transparence dans les procédures, à la fois au niveau légal et dans leur application

-de très mauvaises conditions d'hygiène, de la promiscuité,

-un manque d'information sur les droits (absence de système d'aide juridictionnelle, défaut d'interprètes), des possibilités de recours non effective ;

-un manque d'ouverture des centres aux regards extérieurs (société civile, ONG) ;

-des défaillances dans le système d'accès aux soins et de prise en charge médicale,

-des actes de violences policières dénoncés (ONG et migrants détenus)[1]

Vers Athènes…

La moitié des immigrés relâchés rejoignent alors Athènes, et plus particulièrement le centre ville qui leur assure à la fois :

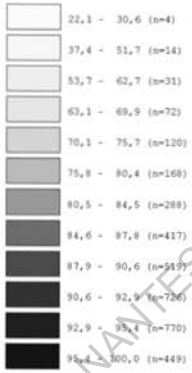
- l'anonymat permis par la métropole
- l'espoir de se procurer des ressources économiques
- un rapprochement des instances de régularisation
- la perspective d'un réseau social ou professionnel. En effet l'arrivée dans la capitale signifie certes concurrence avec les étrangers dans la même situation mais également reconstitution de communautés autour de valeurs culturelles ou de positions sociales communes. Il s'agit d'une étape indispensable pour former un réseau d'entraide, retrouver une identité, des ressources…
- un rapprochement des voies de départ vers l'Europe. La ville est, en effet, le seul point du territoire grec à être physiquement en contact avec le "reste du monde" par son statut de métropole internationale. La tendance mondiale d'amélioration des relations entre les grandes villes favorise la concentration des immigrés dans les têtes de réseaux urbains notamment par les pôles des réseaux de transports : Athènes s'inscrit dans les routes aériennes, maritimes et routières internationales, espoir de fuite du territoire.

Cependant ce rapprochement est un leurre : en l'absence de papiers, toute tentative de départ vers un autre pays de l'UE se solde par un rapatriement en Grèce conformément à un accord convenu entre pays européens, «Dublin 2»[2]. Cette décision stipule que tous les demandeurs d'asile doivent être renvoyés au pays de première entrée.

1 *Conditions des ressortissants de pays tiers retenus dans des centres aux sein des 25 Etats membres de l'Union Européenne*, Rapport de visite en Grèce, Caroline Intrand, STEPS Consulting Social Et, Antigone, REF: IP/C/LIBE/IC/2006-181

2. Règlement européen adopté en 2003 qui détermine l'État membre de l'UE responsable d'examiner une demande d'asile dans l'objectif d'empêcher l'immigré d'effectuer plusieurs requêtes. Inclusif du règlement de Dublin et EURODAC (qui établit une base de données à l'échelle de l'UE d'empreintes digitales des requérants déjà enregistrés de tous les pays membres et permettant de détecter ceux ayant déjà déposé une demande). Il prévoit le transfert du demandeur d'asile vers cet État membre. Habituellement, il s'agit de celui par lequel le demandeur d'asile a premièrement fait son arrivée dans l'UE.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Répartition des habitants immigrés dans l'agglomération athénienne

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTEGE PAR LE DROIT D'AUTEUR

C. COMMENT LA VILLE A T ELLE REAGIT JUSQU'A AUJOURD'HUI A L'IMMIGRATION?

Il s'agit ici de la synthèse de divers travaux du sociologue T. Maloutas sur les questions de mobilité sociale et ségrégation à Athènes.

Jusqu'à maintenant, contrairement aux grandes capitales de l'immigration de l'Europe de l'Ouest, il n'y a pas historiquement de quartiers ethniques, pas de ghettos dans la capitale grecque. Il s'agit là du fait le plus original des rapports entre l'espace athénien et les communautés étrangères qui y vivent.
La cause est à chercher dans la genèse de l'espace social athénien et ses caractéristiques. La ville est en effet, pour une capitale de pays industrialisé, étonnamment homogène et son tissu urbain ne semble pas avoir subi de puissant mouvement polarisateur. Les raisons de cette homogénéité sont multiples. Selon T. Maloutas , cette absence de grandes hétérogénéités est due à :

- la faible polarisation sociale de la société athénienne : la domination des critères de la classe moyenne dans la reproduction sociale n'a pas entrainé de séparation nette entre couches moyennes et couches populaires.
- l'importante mixité dans l'usage du sol où se côtoient industries et zones d'habitation.
- les pratiques atypiques de l'espace favorisant des sociabilités de quartier faisant frein à la mobilité résidentielle : attachement au quartier familial des Athéniens lors du choix d'acquisition des logements.

Cette suite de facteurs faisait de la ville un ensemble relativement homogène dans lequel les processus de ségrégation spatiale étaient peu avancés. Cependant la puissance des structures qui s'opposaient à la ségrégation ont commencé à s'effriter depuis les années 1970, suivant :

- la «commodification» (loi du marché) croissante de l'accès au logement
- les difficultés accrues dans la reproduction sociale des classes moyennes
- les mouvements de la population vers la banlieue
- la réalisation d'infrastructures de transport en commun considérables
- l'arrivée d'un grand nombre de travailleurs immigrés

La ségrégation a surgi dans les nouvelles banlieues des couches moyennes et supérieures et dans la consolidation progressive du caractère social d'espaces résidentiels où ces groupes étaient déjà prédominants aussi bien au centre-ville qu'en banlieue

En même temps, des formes de ségrégation plus originales et subtiles se sont développées dans les parties mixtes, et plus peuplées, de la ville. Une forme de séparatisme social « vertical» touchant les immeubles des quartiers sur-construits autour du centre est apparue massivement depuis la fin des années 1970 à la suite de leur dégradation, de leur délaissement progressif par les groupes affluents et de l'infiltration de groupes démunis dans les appartements les plus dépréciés des étages inférieurs et même des sous-sols. La cohabitation sociale qui en a résulté est due aux afflux vers la banlieue des classes aisées et de la migration forcée des démunis en sens inverse vers les logements les plus abordables. Elle ne procède pas

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

d'une recherche de la mixité sociale par les groupes en présence : les immigrés sont venus combler les vides laissés par les mouvements internes de la population athénienne. En matière de logement, ils n'ont jamais bénéficié d'aucune aide, ils représentent une immigration officiellement illégale qui se tourne vers la location dans le secteur privé. La majorité d'entre eux occupe les logements les moins enviables. Ces derniers sont situés dans les quartiers du centre ville engorgés, délaissés par les grecs, souffrant de mauvaises conditions de vie et de réputation.
Cette présence n'a pas fait surgir de nouvelles formes de ségrégation (il n'y a pas eu de ghettoïsation par exemple) mais elle a accentué la dépréciation qui se développait dans certaines parties du centre ville.

Pourtant, la proximité spatiale n'est pas la garantie de la proximité sociale. Le séparatisme social dans ce cas prend la forme de la ségrégation des services qui, dans la conjoncture de la reproduction de plus en plus incertaine du statut des classes moyennes, est surtout illustré par la ségrégation croissante des services scolaires ou de santé. Le séparatisme social peut prendre des formes différentes qui neutralisent aussi les effets bénéfiques escomptés de la mixité sociale : ce n'est pas la distance spatiale qui génère la distance sociale, elle est plutôt un moyen par lequel celle-ci se reproduit. Les inégalités générées par cette ségrégation ne figurent cependant pas sur l'agenda politique athénien, qui a laissé la structure socio-spatiale traditionnelle de la ville se déliter progressivement avec les choix de localisation résidentielle des couches moyennes et supérieures. Cette transformation progressive de l'espace athénien paraît ainsi volontaire et en quelque sorte inévitable dans la mesure où l'absence d'une tradition d'intervention publique ne pose pas la question de sa régulation, ni celle du traitement de ses effets négatifs.

La polarisation progressive de certains quartiers, la dernière vague d'immigration ainsi que le contexte de crise actuelle amènent aussi à se poser la question de la réaction de la population native face à l'étranger. Ainsi quel regard pose les grecs sur ces autres dans l'espace?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

D. QUEL REGARD DES GRECS FACE À CES AUTRES ?

L'immigration de la décennie actuelle n'est pas seulement un défi sur le plan de la dynamique sociale, politique ou économique, c'est sans aucun doute une force particulièrement importante de mutation de la société grecque. Cette période s'est caractérisée par une explosion de la différence culturelle, avec une intensité et une étendue jusque-là inconnues dans la société grecque.

La politique d'intégration nationale adoptée par l'État grec au cours des presque deux siècles qui ont suivi son indépendance reposait sur les principes du romantisme national et avait pour but de constituer une société culturellement homogène, s'appuyant sur l'éducation et des institutions telles les écoles, les musées ou les associations. Jusqu'à une époque récente, la Grèce s'enorgueillissait du degré élevé d'homogénéité de sa population. Toutefois, la mise en œuvre réussie de cette politique eut pour coût la production d'un climat diffus d'ethnocentrisme et de dédain (pour ne pas dire de mépris) envers l'altérité culturelle.

Cette attitude se manifeste par exemple par des indices élevés sur la question de l'attitude face à l'homogénéité culturelle : 82,2 % des Grecs pensent que « c'est mieux pour un pays si presque tous partagent les mêmes coutumes et les mêmes traditions » (contre 56,4 % des Espagnols et 43,2 % des Néerlandais.)[1]

Cet aspect d'une politique d'assimilation culturelle a contribué indirectement à reproduire des versions modernes du nationalisme grec.

Comme les aperçus récents indiquent plus de la moitié de la population grecque considère que la migration endommage le pays, principalement parce qu'elle menace de changer l'identité ethnique des Grecs (48 %) et est responsable d'une augmentation de la criminalité (71%). Seulement 23% des ressortissants grecs pensent que la migration est profitable. Cependant, des attitudes plus positives envers des migrants sont exprimées par la génération plus jeune (18-34) et par des personnes à l'éducation plus élevé, en contraste important avec le reste de l'échantillon.[2]

La politique actuelle d'intégration grecque vis-à-vis des migrants est ainsi particulièrement médiocre au point de vue de la citoyenneté, de la participation politique, du marché du travail, des regroupements familiaux. Ce manque de politiques migratoires affecte particulièrement la deuxième génération des immigrés, qui malgré leur naissance en Grèce ne peut obtenir la citoyenneté et subit donc le même statut précaire que leurs parents.

La Grèce a donc une culture globalement d'assimilation qui se heurte à l'afflux massif d'étrangers . Les temps de crise renforçant distanciation et hostilité.

1. Données comparatives de l'European Social Survey, 2004

2.Question-IMEPO publique, 2008,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

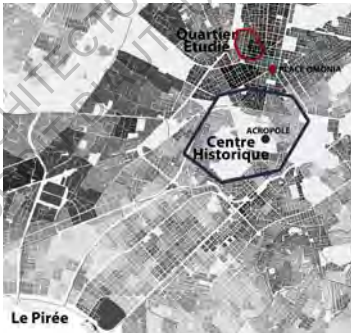
Conclusion :

L'histoire du développement urbain d'Athènes permet de comprendre la densité, la compacité et l'engorgement de la ville actuelle. Sans connaître de planification urbaine globale, la ville s'est façonnée en un siècle par des logiques privées individuelles régit par des structures familiales fortes et une mobilité sociale importante sur une échelle sans grand différenciel. La ville souffrait donc de congestion, de manque d'équipements mais présentait aussi une forte mixité d'occupation des sols et assez peu de ségrégation. La dernière vague d'immigration qui s'accumule dans le centre ville, majoritairement clandestine, et non intégrée comme la précédente, modifie l'équilibre existant en créant des amorces de poches paupérisées. La crise actuelle du pays tend par ailleurs à renforcer le nationalisme grec, ce qui suppose l'apparition de véritables tensions et enjeux de territoires. Athènes devient peut être une ville dont le libéralisme individuel qui assurait la cohérence urbaine ne tient plus par l'émergence de trop grandes inégalités sources de conflits spatiaux.

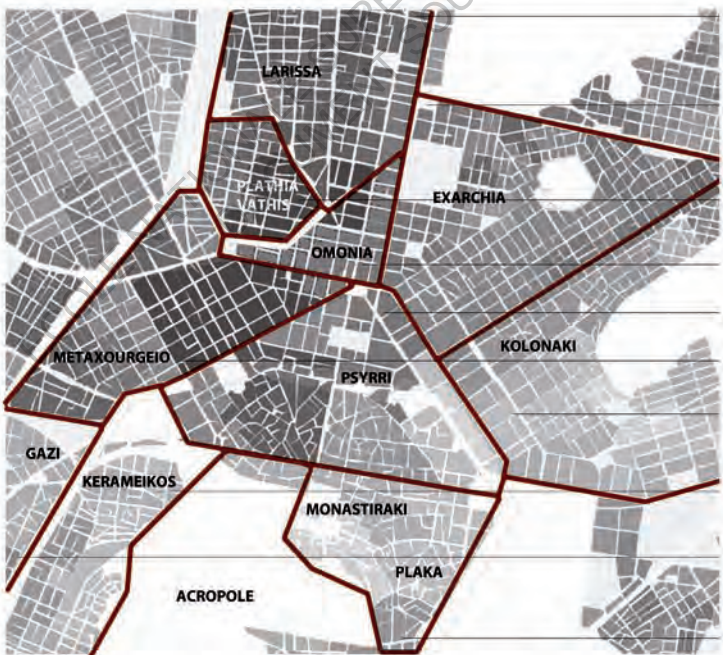
La capitale arrive donc aujourd'hui à un point crucial ou le manque de planification urbaine, les transformations économiques ,sociales, politiques et l'augmentation de l'immigration se rejoignent pour il semblerait tendre vers une ville en danger de ghettoïsation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
MÉMOIRE SOUMIS AU DE L'ARCHITECTE



Concentration de migrants par ilots,
Centre ville par quartiers



Quartier de la gare, éthnique, délaissé

Quartier libertaire: étudiants, militants de gauche et extrême gauche, artistes...

Quartier d'étude, éthnique, délaissé

Quartier délaissé, très vivant lieu de commerce souterrain, noeud de transport en commun

Quartier des petits commerces populaires

Quartier ancien quartier délaissé en gentrification (culture)

Quartier huppé: historiquements beau quartier

Ancien quartier industriel en reconversion

Ancien quartier industriel gentrifié: lieu de sorties nocturnes

Quartiers historiques et touristiques

I. ETUDE D'UN QUARTIER ETHNIQUE

METHODE

Outre ces apports principalement documentaires qui touchent à l'échelle globale de la ville, les recherches de ce mémoire s'appuient sur un important travail de terrain, à savoir l'observation du point de vue local d'un quartier du centre ville Athénien particulièrement hétérogène sur le plan ethnique et social.

Il s'agit ici de saisir par l'immersion : observation et interaction, les différents aspects de la vie du quartier Plathia Vathis. Des interactions ordinaires entre les habitants aux détails apparemment insignifiants de la vie de tous les jours qui sont pourtant porteurs de sens et montrent de nombreux aspects parfois ignorés de l'immigration. Ces multiples usages invisibles qui font l'ordinaire du lieu et qui éclairés, recoupés par les informations plus générales participent à éclairer l'écologie urbaine d'Athènes.

L'opinion générale a en effet tendance à s'attacher à l'exceptionnel, au sensationnel qui est le plus souvent négatif. La presse grecque relaye ainsi grèves de la faim, altercations, vols, meurtres liés aux immigrés mais ne s'attache jamais aux petits faits plus positifs qui sont pourtant bien plus constitutif du réel.

« Dans notre précipitation à mesurer l'historique, le significatif, le révélateur, ne laissons pas de côté l'essentiel : le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible: le scandale, ce n'est pas le grisou, c'est le travail dans les mines. Les « malaises sociaux « ne sont pas « préoccupants « en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an. » George Perec extrait de 'L'Infra-ordinaire' Le Seuil, 1989

La place de mon ressenti personnel occupe ici une place importante puisque ces observations sont le fruit de mon seul regard, interprétation et également de ma propre pratique de l'espace d'étude. Cette subjectivité, est parfois exacerbée pour mieux la décrypter et éclairer ce qui est rapporté.

Une question méthodologique c'est imposée : comment organiser le panel des faits observés, la variété des genres des interviewés, la diversité des opinions, dans les discours respectifs récoltés… A l'image de la ville, le matériau de terrain semble chaotique. Il y a peut être dans ces observations un manque de rigueur scientifique, une absence de stratégie méthodologique précise, une envie de se laisser porter par ce qui pourrait advenir, faire sens, devenir remarquable.

J'ai pris Athènes comme elle venait et comme elle me convenait. Comme elle me plait et comme elle m'effraie. Anarchique, humaine, diverse, vivante, mouvante, mutante, désordonnée. Le résultat a été un amas de fragments de vie, d'événements, de faits d'une incroyable variété qui une fois mis en parallèle, remémorés, réécrits, recoupés, re dessinés, commencent à se cristalliser en, peut être, quelque chose d'autre. Peut-être les facettes diffractant un monde en une infinité d'images avec un dénominateur commun. Ou peut-être pas. L'important, c'était de chercher.

LE CHOIX DU QUARTIER

Proche d'une auberge de jeunesse extrêmement bon marché dans laquelle j'ai résidé les premiers jours de mon arrivée dans la capitale, ce périmètre au sein

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sur cette illustration du même ouvrage, le quartier étudié est omis malgré le cadrage qui devrait l'englober.

Guide touristique Lonely Planet édition 2006 :

La place Omonia reste ouverte 24h/24h et les Athéniens viennent y chercher dans la nuit de samedi le journal du dimanche. Cette animation perpétuelle a fait sa renommée mais il est aujourd'hui risqué de s'y rendre seul la nuit. Malgré les projets de réaménagement, elle a perdu son charme d'antan. Seules quelques belles façades néoclassiques ont résisté aux buildings.

Guide du routard 2008 :

Dans le quartier d'Omonia

Avertissement : Omonia n'est pas le quartier le plus agréable d'Athènes. Certaines des rues environ comme Ménandrou ont un peu l'aspect d'une « cour des miracles ». Cela peut surprendre mais il n'y a pas vraiment de danger à dormir dans les hôtels du quartier. Reste que ce n'est pas le plus beau des spectacles qu'offre Athènes…

Un grand week end à Athènes , Hachette tourisme, 2008

<u>Désagréments et dangers :</u>

- Pickpockets

Le vol à la tire constitue désormais un problème de taille à Athènes. C'est dans le métro et les rues bondées qui entourent Omonia notamment Athinas que les pickpockets sont les plus nombreux.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

duquel je n'osais tout d'abord m'aventurer m'a rapidement intéressée.
Il s'agit en effet d'un quartier immédiatement identifiable comme :
- Fréquenté par une forte population immigrée notable dans l'espace public
- Stigmatisée par les guides touristiques et mes premières rencontres avec des grecs qui le qualifient très péjorativement
- Visiblement dégradé dans le bâti et les espaces publics

La stigmatisation :
Un rapide coup d'œil aux guides touristiques français permet d'avoir un premier aperçu de l'image que renvoie cette partie de la ville avant même d'y mettre le pied.

Les commentaires de nombreux athéniens corroborent ces avertissements.
Auprès de tous les interrogés, surtout professeurs et étudiants, donc une classe globalement éduquée de la population, on remarque une réaction immédiate de mise ne garde appuyée. S'y balader de nuit est particulièrement déconseillé ainsi que de laisser son sac à la vue. Les propos varient ensuite vers les plus larges problèmes de la crise ou de l'immigration qui sont souvent rendus responsables des problèmes de ces zones de la ville. *« Ces quartiers de merde », « là bas, il faut faire attention et ne pas y aller seule», « il n'y a plus d'athéniens », « drogue, prostitution… »*
Pour la majorité, y vivre tiendrait de l'absurde et on conseille souvent les banlieues agréables en bord de mer. pour trouver un logement.

Un lieu dégradé
Descriptions et premières impressions:
La place Omonia est un lieu de flux et de grande mixité de population, lieu de passage inévitable pour un Athénien. Située à l'intersection des plus grands axes du centre ville, elle est un nœud de transports publics, fréquenté tant par les autochtones, les touristes ou les immigrés. Les transports en commun, les grandes artères, les trottoirs étroits obligent le passant à la proximité et à une certaine mixité. Malgré la pauvreté de l'aménagement urbain tout récent (une place vide et minérale) ce lieu est encore fréquenté par tous les athéniens puisque nécessaire au transit.
En revanche ce qui interpelle par l'altérité des usagers, ce sont les zones « du derrière » de cette place. Plus stigmatisées, on ne s'y aventure pas, tant par leur mauvaise réputation que par l'inquiétude née de l'étroitesse des rues, de la présence de groupe d'hommes basanés, le cadre plus délabré. Dans le discours courant, tous ces espaces sont englobés par les grecs sous le terme d' « Omonia ». Le quartier étudié se situe dans cette zone, mais a plus précisément le nom d'une de ses places (particulièrement pour les habitants) : Platia Vathi.
Le choix de cet espace s'est fait de manière intuitive: le quartier est encadré de grandes avenues aux activités encore mixtes (avenues urbaines, grecs, étrangers…) mais forme une certaine entité spatiale perçue comme unitaire par la typologie bâtie, le schéma des voies de circulation et par mon ressenti. Les rues sont réduites, les bâtiments plus bas, à une échelle plus humaine comparés à ceux tout proche de la place Omonia. Il s'agit aussi d'un lieu résidentiel contrairement au noeud de passage qu'est Omonia

Ma première impression est celle d'un lieu fortement dégradé et inquiétant. Des dents creuses, transformées en parkings sauvages, encadrées par des immeubles de gabarits très divers forment un tissu bâti que seules les rues orthogonales permettent d'ordonner. On y trouve de nombreux restaurants, magasins et alimentations exotiques et les enseignes en cyrillique disputent les façades à celles en caractères arabes des pakistanais. Les rues

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Tableau récapitulatif des interviewés

Nom	interaction provoquée par interviewer	Sexe	Age	Origine	Année en Grèce	Travail	Logement	Statu familial
Yuniss	N	M	29	Marocain	9	deals	squatt, Exarchia	célibataire
Kaled	N	M	24	Algérie	3	vols, cambriolages	appartement seul, Pangrati	célibataire, a retrouvé son père
Amine	N	M	30	Algérie	10	vols, cambriolages	appartement seul, Pangrati	célibataire
Nikola	O	M	55	Bulgarie	2	gardiennage	appartement, Plathia Vathi	célibataire vit avec sa sœur
Vassili	O	M	35	Grec	/	gérant de café	appartement, Kifisia	célibataire
Jamalodin	O	M	40	Bengladesh	13	patron d'épicerie	appartement à plusieurs, Kypseli	marié, 2 enfants, famille au pays
???	O	F	55	Albanie	20	vendeuse d'un kiosque	appartement avec sa famille, Psyyri	mariée à un albanais, une fille
Msaleem	N	M	50	Pakistanais	14	ouvrier d'usine	partage un appartement avec 8 autres pakistanais à Likovrissis	marié, 3 enfants, famille au pays
Yousif	O	M	13	Irakien	2 mois	non scolarisé	appartement avec sa famille, Plathia Vathis	père et 4 frères et sœur, mère au pays?
Stefan	O	M	43	Polonais	22	livreur	appartement seul, Attiki	femme turque, une fille de 12 ans, est arrivé avec son frère
Natalia	O	F	32	Géorgienne	17	femme au foyer	appartement avec sa famille, Plathia Vathis	mari géorgien, fille de 5 ans
Seydou	N	M	24	Sénégal	6 mois	vendeur de rue	appartement seul, Kipseli	célibataire
Mohamed	O	M	47	Irakien	10	docteur	appartement seul, Attiki	célibataire

Informatrices clefs

Maria	/	F	55	Grèce	/	institutrice	appartement, Plathia Vathis	mère seule, un fils de 26 ans
Dina	/	F	60	Grèce	/	professeur sociologue	/	
Anna		F	50	Grèce	/	urbaniste	/	

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

sont majoritairement fréquentées par une population d'immigrés masculins adultes qui se retrouve en groupe dans les cafés et les bars ou simplement sur le trottoir.
Il en résulte un certain malaise à traverser certaines ruelles plus calmes où la position de jeune femme blanche est alors clairement celle de l'intruse.

Il est totalement révélateur de comparer cette première image qui a piqué ma curiosité à mon expérience vieille de sept mois de fréquentation des lieux. Tout est à nuancer et une vraie richesse de vie m'est apparue : cohabitation, métissage, patrimoine… Ce lieu est également intéressant car possède une vraie vie de quartier : quotidien rythmé par le marché, les vieux en ballade, les jeux d'enfants, les orangers dans la rue, le linge aux balcons, les conversations en terrasse.

Ma mise en relation avec le quartier s'est fait de manière très importante par le contact avec les habitants.

Les interviews :
Par ma propre initiative :
Ce type d'échange est issu du choix rationnel d'aller à la rencontre de personnes jugées représentatives d'un type d'habitant ou donnant l'assurance de sources importante s d'informations. Il s'agit d'une démarche volontaire d'entrer dans un commerce, dans une école, dans une administration, de s'asseoir à coté d'une mère surveillant ses enfants et d'engager la conversation.
Dans ce cas, mes préférences ont été envers la diversité des individus dans le but d'ouvrir au maximum les points de vue. Le choix ne se base pas sur la représentativité numérique, sur des séries avec des paramètres identiques (d'une catégorie de la population par exemple) mais sur la variété des informations obtenues qui pourront se couper, se suivre, se contredire. L'enjeu étant de récolter des histoires personnelles, des opinions dont l'origine varie de sexe, d'âge, de nationalité. Qu'est ce que ce commerçant ne connaissant le quartier que par sa vitrine a à raconter? Et ce gamin qui passe la journée dans la rue ?
Les entretiens obtenus suivent cependant globalement le même schéma. Je commence à poser des questions basiques à propos des motivations et de la durée de la présence dans le quartier. S'ensuit alors des questions plus individuelles sur la trajectoire personnelle. Ensuite, dans le meilleur des cas, la conversation s'oriente naturellement et/ou par des questions incitant dans ce sens, sur les thèmes qui m'intéressent et les sujets sur lesquels les personnes sont le plus bavardes. Après environs 30 min de discussion, il est souvent difficile d'alimenter un débat qui se clôt naturellement. On peut noter des exceptions avec les personnes au capital culturel plus important qui savent mieux argumenter, comprendre le but de l'enquête et sont plus à l'aise pour discourir plus longuement.

Initiative de l'Autre :
Dans ce cas, ce n'est pas moi qui ai provoqué l'échange. La conversation est engagée par un usager du quartier face à mon attitude « allogène » qui provoque la simple curiosité, la volonté d'aide ou un intérêt quelconque…
Il s'agit souvent d'immigrés en situation irrégulière issus d'une culture qui facilite l'adresse de la parole aux inconnus (Maghreb, Moyen-Orient…). La raison pour laquelle ces immigrés m'abordent (donnée par eux même) serait mon air sympathique, souriant, ouvert à l'échange, différent des autres habitants du quartier parfois qualifié de «racistes».
Evidemment mon attitude, rares dans les lieux d'étude, me rendent particulièrement intéressante : femme seule et jeune. Pour des réfugiés ayant quitté tout cercle communautaire et vivant dans un milieu masculin ou les marques de rejet de la part

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Observations de terrain

21/10/2010	10h	quartier en général
24/10/2010	10h	quartier en général
09/12/2010	12h	Relevé commerces
12/12/2010	20h	Plathia Vathis
07/01/2011	11h	Plathia Vathis
10/01/2011	10h	Relevé commerces
14/01/2011	10h	Plathia Vathis
30/01/2011	12h	quartier en général
20/03/2011	13h	quartier en général
22/03/2011	10h	Parcs
23/03/2011	13h	Relevé gabarit
25/03/2011	10h	Relevé gabarit
01/04/2011	14h	parcs
02/04/2011	9h	parcs
06/04/2011	15h	quartier en général
15/05/2011	12h	parcs
18/05/2011	12h	parcs
22/05/2011	15h	parcs
23/05/2011	12h	quartier en général

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

des grecs sont monnaie courante, trouver une confidente féminine souriante est une vraie aubaine. Les immigrés francophones décèlent facilement mon origine française et sont ravis de pratiquer une langue familière qui instaure une complicité.

J'ai également rencontré trois intervenantes, informatrices « clef » pour des entretiens d'une heure environ qui m'ont apporté leur éclairage de spécialiste.

Les observations de terrain

Elles consistent en :

- des déambulations dans le quartier
- des observations d'espaces publics choisis à différents moments de la journée: Plathia Vathis, parc pour enfant, square
- des relevés des activités, du bâti, de la qualification des espaces

L'enjeu de la langue dans l'enquête :

Il s'agit d'un véritable obstacle qu'il a fallu surmonter tout au long du travail. En effet les échanges ne pouvaient avoir lieu qu'en anglais et/ou grec (parfois français) mais aucun des entretiens n'a été réalisé avec de bonnes connaissances et une maîtrise réciproque de la langue d'échange. Je parle en effet un anglais qu'on peut qualifier de correct ce qui n'est pas le cas de la plupart des migrants qui en possède au mieux les bases. Le grec est, à l'instar des moyens de communication inter-ethnie de migrant, la langue commune la plus parlée. Cependant mon niveau est si basique en la matière qu'il ne me permet pas d'aller très loin dans le questionnement ou l'interprétation.

Cette difficulté engendre une certaine frustration. Frustration car il est souvent impossible d'aller en profondeur dans le dialogue et d'en arriver à des subtilités intéressantes : les échanges stagnent globalement dans les lieux communs permis par un vocabulaire réduit. Parfois il est très difficile de faire comprendre le sens des questions ou même de saisir la réponse… D'où souvent l'impression d'un matériau pauvre et superficiel.

Cependant cette entrave génère aussi des résultats intéressants dont le plus important est l'instauration d'un statut de connivence : je ne me trouve pas en situation de supériorité par une domination du langage, je suis moi aussi migrante, ce qui me rend complice et met en confiance. De plus, échanger dans une langue qui n'est pas la sienne, qui nécessite donc des efforts, de la patience (il faut faire deviner, tenter plusieurs explications…) démontre une vrai preuve d'intérêt et décante le discours à l'essentiel. Ces situations procurent de la part des deux interlocuteurs la satisfaction et le plaisir pur de la communication et de l'échange réciproque. Je garde ainsi le souvenir d'échanges qui s'accumule dans le centre ville réduits à l'essentiel de l'information échangée avec certains migrants et pourtant très intenses .

Il est en effet évident que ce mémoire a été un prétexte, de manière personnelle, au dialogue avec l'Autre, au-delà de la simple recherche de matériau. Il s'agit tout d'abord d'une des seules occasions d'avoir la nécessité et le plaisir de pratiquer le grec (le monde Erasmus enfermant dans une pratique de l'anglais entre jeunes européens et la classe plus élevée des grecs fréquentés au sein de l'école d'architecture étant souvent bilingue en anglais voir en français) avec des personnes ne maîtrisant pas d'autres langues que celle du pays d'accueil et d'origine.

Le travail de terrain

Dans une première partie, il s'agit d'examiner la manière dont est habité le quartier ou du rapport entre le plein bâti/ le vide et les usagers de ces espaces. Nous voyons des immigrés fréquenter la rue. Mais qu'en est-il derrière les façades abîmées ? La question est intuitive : qui vit ici ? Quand ? Où ? Comment ? Il s'agit de s'intéresser

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

à l'aspect privé de la manière d'habiter le quartier, aspect nécessairement en interaction étroite avec la sphère publique . Cette facette peu visible se dévoile surtout par les paroles habitantes et est un élément indispensable à la compréhension de la manière d'occuper le quartier par les migrants.
Nous verrons en évoquant les habitants des vides urbains, des lieux marginaux, qui brouillent les frontières public/privé que, au-delà du cadre traditionnel de l'habitat, cette frontière est perméable et flou.

Après s'être attaché à résoudre les identités en présence, une seconde partie s'intéressera cette fois aux usages et pratiques de l'espace public, tant ceux des passants occasionnels que les habitués.
Différents lieux sont les témoins de cohabitation, sociale et ethnique : un parc pour enfant, une place «mal famée», la Rue. Ces espaces permettent des observations qui s'attachent aux phénomènes d'adaptation, d'hybridation ou de résistance qui y apparaissent.

Dans un dernier temps, il s'agira de se pencher sur quelques manières dont est perçu le quartier à travers des représentations tirées d' analyses précises de documents tels qu'un entretien d'habitante, informatrice privilégiée ainsi que des articles de journaux locaux d'extrême droite.

A. HABITANTS, PASSANTS, question du visible et de l'invisible dans le quartier

Après avoir fréquenté un certain temps les rue du quartier, se pose rapidement une question très simple : les personnes majoritairement immigrés croisées dans l'espace public sont elles passantes ou habitantes ?
Cette première partie s'intéressera donc à ceux qui habitent le bâti du « quartier » selon cette définition de Georges Perec, dans « Espèce d'espaces » : *« La portion de la ville dans laquelle on se déplace facilement à pied ou, pour dire la même chose sous la forme d'une lapalissade, la partie de la ville dans laquelle on n'a pas besoin de se rendre puisque précisément on y est ».*

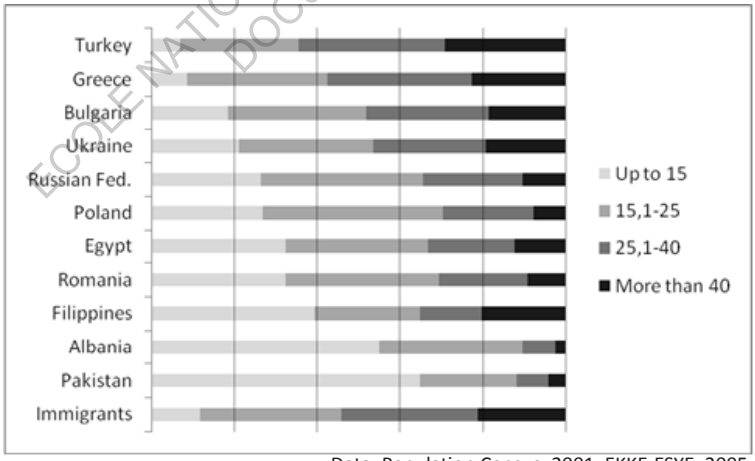
1. Espace bâti, ségrégation verticale et mixité complexe

Est d'abord interrogé la bâti : comment s'organise la vie derrière les façades ?
Petit point sur la typologie du quartier, typique de l'urbanisation de la capitale. La version grecque de l'habitat urbain est le «polykatoikia» (immeuble). Il s'agit d'une forme apparue dans les années 30 et qui a continué à être produite avec des règles similaires jusque dans les années 80. Il est construit sur les parcelles réduites des propriétés privées par des petites entreprises du bâtiment. Ils n'excédent généralement pas six étages et obéissent à une largeur et une forme typiques. Souvent construits avec des matériaux simples et par des ouvriers non qualifiés, ils ont la mesure de ce qui est à portée humaine : ce sont des plots issus des même besoins, agencés côte à côte mais aux multiples variations. Le schéma répété de ces unités compactes et peu hautes, bâties densément au gré de l'initiative privée forme le paysage urbain de la capitale grecque.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

Mètres carrés d'espace domestique par personne pour les principaux groupes ethniques immigrés à Athènes



Data: Population Census, 2001, EKKE-ESYE, 2005

«Peut être que personne n'a remarqué que la ville grecque est née de l'union de plans horizontaux de béton et de surfaces verticales de tissu. Le résultat est une structure rhizome qui s'étend aussi loin que les montagnes pour se connecter à un autre rhizome créant ainsi une immense nappe de balcons et de stores. » Angellidakis [2001]

Le plus souvent, le rez de chaussé (environs 5m sous plafond, parfois retiré derrière des arcades) accueille des activités commerciales. Il peut également y avoir un sous sol semi-enterré. Au dessus, on trouve 3 à 5 niveaux d'appartements résidentiels divisés en deux zones distinctes. La partie « publique » donnant sur la rue avec dans la pluspart des cas des balcons filants. L'arrière est pignon nu percé de tristes fenêtres, il ne devrait pas apparaître mais les accidents de la ville le donne particulièrement à voir dans les zones délaissées comme le quartier d'étude où la régénération urbaine stagne. Ces abandons renforcent l'image négligée de ces espaces.

Echelle sociale en façade :

Les différences d'occupations par échelle sociale et ethnique sont visibles non pas en plan mais verticalement. Les façades sont le reflet des habitants qui se les approprient : jeux pour enfants, forêt de plantes vertes, qualité du linge étendu trahissent niveau de vie et origine.

-Les étages bas :

Souvent des sous-sols mal éclairés, non prévus pour l'habitation, en contact direct avec les nuisances sonores et la publicité de la rue, ont les loyers les plus faibles et sont donc occupés par les classes les plus défavorisés. Grandes familles immigrées en transit ou communautés d'hommes, il est fréquent de trouver des sous-sols de quelques pièces, habités par une dizaine de personnes. Ces surpopulations sont bien évidemment parfois sources de dégradations qui entretiennent une image négative des occupants. La proximité quasi invivable de ces appartements, souvent à l'origine en piteux état, pousse les immigrés à fuir ces intérieurs pour l'espace public.

-Les étages hauts :

Le quartier est de manière inattendue habité par de nombreux grec (ou européen de l'Est bien intégrés) de classe moyenne à supérieure résidant dans les « hauts étages » Le dernier étage « retiré » avec ses grandes espaces extérieurs, sa tranquillité, ses vues est notamment très prisé. Il arrive fréquemment que ces derniers soit propriétaires d'immeubles entiers ou de quelques appartements qui sont loués à des familles moins aisées. (L'accès à la propriété est très courante pour les natifs grecs, plus de 80%). De plus, le marché noir qui régit les transactions immobilières incite aussi les propriétaires à résider près de leurs biens pour récupérer le loyer en main propre par exemple. Possédant un emploi fixe, une voiture, ces habitants fréquentent peu le quartier et sont donc peu visibles dans l'espace public. Les jeunes sont souvent scolarisés dans les écoles réputées loin du domicile tout comme les loisirs.

Cependant, l'attachement au quartier est toujours très important et fixe encore les grecs dans le voisinage car la cellule familiale reste une valeur très importante dans la société grecque.

Trajectoires résidentielles : migrations verticales des étrangers, reflet de leur intégration :

Le schéma des différenciations par niveau connaît des mutations en lien avec les stades d'intégration des familles immigrées qui modifient principalement l'occupation des étages médians et hauts, les plus bas trouvant toujours de nouveaux arrivants.

En effet les premiers temps, les immigrés cohabitent généralement soit avec des amis ou des parents de même nationalité déjà présentes ou avec des compatriotes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

REPRODUCTION INTERDITE © ARCHITECTURE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE MONTPELLIER DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

dans les bas étages. Un véritable réseau d'entraide se forme parfois pour accueillir les immigrés de même origine. La précarité des situations d'arrivée remémore aux plus anciens les premiers mois difficiles du déracinement et créer une solidarité.

« Oui tous les jours ya des jeunes du pays qui arrivent, des fois ils ont même pas 18 ans alors on leur fait de la place dans les squats, comme ça ils sont pas perdus. Et puis on leur explique comme ça marche ici » Kaled, algérien

Les nouveaux venus, une fois établis, cherchent par la suite leur propre appartement auprès des propriétaires qui les accepteront. Avec le marché noir très répandu et non réprimé, il ne semble généralement pas difficile de trouver un logement, aucun document officiel n'étant exigé de la part des sans papiers. Certains employeurs mettent également à disposition des logements pour leurs ouvriers. C'est le cas de Msaleem, pakistanais, qui cohabite depuis deux ans avec huit autres hommes dans un appartement de deux chambres louées 300 euros par personne par mois par leur employeur, un petit industriel grec.
Lorsque les revenus et la situation s'améliorent, les migrants tendent à de meilleures conditions de vie, habituellement dans le voisinage (à l'échelle du quartier ou du groupement de quartiers) et grâce aux réseaux sociaux déjà établis. Ils recherchent un logement plus haut, donnant sur la rue plutôt que sur la cour, plus grand, plus valorisé...

« L'appartement, je l'ai pris il n'y a pas longtemps, il n'y a même pas un an. Ils me donnent un peu plus d'argent, je fais ma vie ici comme un homme, j'ai décidé de ne plus être un jeune, d'en profiter. Je paie un gros loyer, je le paie seul mais c'est au 5ème, comme les grands et donne sur le devant, le soleil et la grande rue. C'est un peu bruyant mais tellement bien… » Un ukrainien de 23 ans

Les communautés ethniques du quartier, notamment bulgares, géorgiennes, algériennes, se construisent largement par ce mouvement d'accueil puis d'enracinement.

Les commerces ethniques, dynamisme du quartier:
Occupant les rez de chaussée délaissés, de nombreux commerces ethniques (épicerie pakistanaise, café magrébin, boulangerie bulgare, superette russe, cordonnier albanais, cybercafé bengladi, coiffeur africain, restaurant slave) sont apparut dans les années 90 dans le quartier. Cette explosion a apporté une impulsion et des transferts économiques dans une zone très calme où les seules activités étaient de petites entreprises familiales grecques de manufacture, d'impression ou de logistique et où les locaux tombaient à l'abandon. Les rues et façades sont aujourd'hui très animées et il règne dans le quartier une atmosphère cosmopolite bien que de plus en plus en difficulté avec la crise.

Mixités et interrelations complexes
Le quartier présente objectivement une mixité sociale, ethnique et de fonction à petite échelle qui s'appuie sur la typologie bâtie de l'immeuble résidentiel grec. A priori, d'un point de vue global et selon les critères traditionnels d'analyse comme par exemple la cartographie qui ne prend en compte que la dimension plane, la ségrégation spatiale au sein du quartier est faible. Ce qui est intéressant c'est que ce phénomène est contraire à la perception ethnique et paupérisée donnée par la rue.
Il faut donc s'attacher à une approche différente des organisations sociales et ethniques et observer ce qui se passe verticalement par exemple. On remarque alors que le schéma est clair : les classes les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUS DROIT D'AUTEUR

plus hautes sont peu visibles dans l'espace public… En revanche les étages bas habités par les immigrés les plus pauvres vont avoir tendance à interagir davantage avec la sphère publique et ce qui contribue à donner l'ambiance ethnique et paupérisée des lieux. En effet qu'ils s'agissent du logement en contact direct avec la rue en rez de chaussé ou des balcons du premier étage, les odeurs (culinaires par exemple), les sons (musiques et langues étrangères), les appropriations visibles de la rue (linge étendu, objets…) donnent à voir au passant une tranche spécifique et non représentative de tous les résidents du quartier. L'insalubrité des logement, la surpopulation mais aussi des cultures plus enclines à la fréquentation des espaces publics accentuent la visibilité des immigrés les plus pauvres. Les commerces ethniques de plein pied contribuent bien sur à la consolidation de cette image.

Des relations paternalistes et dynamiques du marché immobilier

Cependant si les relations sociales entre les différents groupes apparaissent à priori réduites par la non fréquentation des mêmes lieux publics notamment, des liens importants économiques mais aussi sociaux existent par la relation propriétaire (grec de classe moyenne ou aisé) / locataire (immigré). En effet, alors que s'est observé un véritable étalement urbain et une décentralisation de l'habitat à Athènes dans les années 80, le quartier a connu une renaissance grâce à l'immigration. Alors que le marché du logement stagnait et que les appartements les moins accueillants étaient en partie abandonnés, les logements vacants se sont vus progressivement loués, ce qui a véritablement dynamisé ce marché[1]. Est alors apparu la location grec/immigré qui prend des formes variées du propriétaire d'entreprise logeant sa main d'œuvre au particulier louant les biens familiaux ou se lançant dans la rente.

Propriétaires et locataires habitent souvent le même immeuble ou à proximité et le marché noir avec ses transactions en main propre conserve une relation réelle entre les deux parties. De plus on observe des liens qui vont de la location classique à des formes que l'ont pourrait qualifier d'esclavagisme (parfois les immigrés clandestins ne paient pas directement de loyers mais doivent des services). S'instore ainsi parfois une sorte de relation paternaliste entre des propriétaires grecs ayant souvent une vision assimilatrice de l'immigration et les locataires.

Ce commerce est particulièrement juteux pour les grecs : les immigrants craignant la dénonciation de leur illégalité et méconnaissant tout du logement à Athènes, leur position est particulièrement désavantageuse et des prix plus élevés leur sont imposés. De plus, si certaines surpopulations en espace exigu sont source de dégradations, les migrants améliorent souvent, par leur travail personnel de vieux appartements et payent la plupart du temps des loyers plus élevés que les grecs.

Au delà du logement traditionnel, le quartier présente des formes marginales d'habitat, particulièrement liées à l'immigration.

1. D.Vaiou, sociologue, entrevues avec des agences immobilières

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROITS RÉSERVÉS AU DROIT D'AUTEUR

2.Espaces des vides, des marges, le passage :

La particularité du quartier et plus généralement du centre ville Athénien est de présenter des formes de « résidences » et « d'habitats » qui s'écartent du logement traditionnel bâti pour se loger dans les vides et délaissés de la ville. On entre alors dans une difficulté de caractérisation de ces phénomènes flous qui se déroulent entre la sphère publique et privée. En effet l'espace public traditionnel (squares, places, rues) mais aussi les accidents de la ville au statut indéfini (friches ou parcelles en destruction ou construction caractéristiques du quartier d'étude) deviennent souvent aussi des lieux de vie. Il perdent alors de leur publicité et peuvent être analysés comme des espaces habités.

Les squats, habitat marginal devenu banal :

Les nombreux édifices abandonnés du quartier délaissé sont aisément investis par les sans-abris. De nombreuses formes d'occupation apparaissent, du bâtiment entier accueillant jusqu'à six cent clandestins, à l'ancienne bâtisse murée laissant passer un ou deux occupants illégaux.

« J'habite là haut vers là bas, c'est une vieille maison, je suis tout seul mais je fais attention. Ya pas d'eau, ya pas d'électricité, ce n'est pas bon. J'ai une grosse couverture mais il fait froid. Je prends des douches dans les hôtels ici, c'est 5 euros. […] » Yuniss, marocain

Ces squats sont des lieux s'apparentant a des camps de réfugiés et ne sont en aucun cas des espaces de revendication et de production culturelle comme on peut aussi en trouver dans certains quartiers d'Athènes. Les conditions de vie et notamment la situation sanitaire y sont souvent dramatiques. Il s'agit d'abris d'urgence, de fortune, tolérés ou ignorés par les pouvoirs publics. Les habitants y résident souvent de manière passagère à leur arrivée.

La ville fournie donc une hospitalité temporaire salvatrice. De vraies questions se posent toutefois quant à leur statut : non reconnus, les droits et devoirs citoyens et citadins ne s'appliquent pas aux squatteurs. Ils peuvent alors être à même d'attaques de groupuscules d'extrême droite sans protection des forces de l'ordre ou de la justice mais aussi à l'origine de tension avec le voisinage qui voit d'un mauvais œil l'injustice de l'occupation gratuite.

Les sans abris, solitaires urbains

Pour ne m'être rarement aventurée sur mon terrain d'étude la nuit je possède très peu d'informations sur les dormeurs de la rue. Il semble qu'il s'agisse souvent des individus les plus marginaux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas revendiquer leur appartenance à une communauté (qui leur permettrait l'accès à un squat ou à des réseaux pour trouver un propriétaire loueur). Leur visibilité dans l'espace public est très importante, ils utilisent des éléments de récupération pour se faire des chambres improvisées sous les arcades des polykatoikies.

Ces deux manières « d'habiter» ou plutôt de «hanter» le quartier, propres aux plus démunis et majoritairement aux immigrés, sont fluctuantes et entachées dans la précarité. Elles sont, en absence de répression, les garantes de la diversité au sein de la ville, non encore relayées au ban et faisant partie du quotidien athénien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOL
VANTES

Les passants:
Après avoir discuté avec de nombreux étrangers dans la rue et observé les usages des lieux, il s'avère que le quartier est fréquenté par de nombreux immigrés « de passage » qui n'y résident pas, qui se contente de le traverser, d'y rester temporairement ou d'y venir dans un but précis.
Leur présence est motivée par diverses intentions :

-Les moyens de subsistance :
Les immigrés d'origine africaine sont les vendeurs à la sauvette, sur le trottoir ou dans les parcs. La communauté est localisée à Kipsely, une zone à 1km du quartier d'étude (carte). Cependant leur commerce ambulant les incite à s'établir dans les zones les plus propice à leur commerce (parcs, rues très fréquentées, abords d'université) d'où un phénomène de concentration en cœur de ville. Leur présence est ainsi très forte : s'installant à même le sol, ils occupent physiquement l'espace et modifient la trajectoire des passants. Il s'agit d'un grignotage de l'espace public qui peut être perçu comme une vraie intrusion.
La communauté Maghrébine réside de manière assez dispersée dans le centre de la capitale. Spécialisée dans les larcins et le trafic de drogue, elle profite des lieux touristiques (place Omonia) pour le vol à la tire ou des espaces de la ville réputés pour le deal (tel Plathia Vathis) pour agir. Il s'agit donc de sites urbains ponctuels de concentration de ces populations en situation de guet, d'attente ou effectuant des actions répressibles source de réactions perturbant l'activité des lieux (interventions des forces de l'ordre…).
Autre raison attirant les immigrés : la présence à Plathia Vathis d'un centre de délivrance de papiers et d'associations de solidarité (laïc ou religieux). Ces lieux ponctuels attirent de forts regroupements de migrants dans l'espace public.

-Les communautés et réseaux sociaux :
Le quartier ethnique présente un très grand nombre de lieux (épiceries, coiffeurs, cafés, snack, cybercafés) possédant une dominante culturelle (le degré de mixité ethnique varie très fortement d'un lieu à l'autre) qui sont des espaces de sociabilités attirant les habitants d'autres quartiers d'Athènes. On y vient fumer une chicha, prendre un thé, commander une pâtisserie bulgare, chatter avec la famille et les copains du bled, manger un tandoori, discuter avec ses compatriotes de la politique de là-bas, regarder le match de cricket de sa ville natale dans un bar… Les lieux sont souvent entérinés par habitude et on y revient même si on habite loin.

« Vous pouvez aller leur demander, ça fait 5 ans que je vais prendre mon café là-bas, ils me connaissent tous. Non, non, non, il n'y a pas que des Irakiens, ils sont de partout » Mohamed, Irakien, habitant à Plathia Ameriki

Pour Stefan, polonais qui n'habite plus ici depuis 3 ans c'est le cercle des relations qui le fait souvent revenir.

« Tous les samedis je viens voir mon frère, il habite juste là-bas, c'est moi qui lui avait trouvé l'appartement. C'est le quartier polonais ici. Et puis j'ai un très bon ami grec aussi. Un très bon ami.
-Et ici, pourquoi vous revenez ? (nous sommes dans un établissement orthodoxe qui délivre gratuitement des repas)
- Je sais pas… C'est pas bon en plus rire *Vous leur dites pas hein* (désignant les bonnes sœurs qui ne comprennent pas anglais et avec qui il plaisante) *mais c'est gratuit, pis c'est sur le chemin. »*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Habitants Grecs

Habitants originaires d'Europe de l'Est

Habitants originaires des pays en développement

ECOLE NATIONALE SUPE
DOCUMENT

Ces cartographies obtenues au centre de recherche sociologique d'Atnènes à la fin de mes recherches représentent des données datant du dernier recensement en 2001 Elles montrent que les familles grecques sont encore très présentes. Les immigrés de la péninsule indienne et du Moyen Orient résident peu dans le quartier d'étude malgré leur forte visibilité dans l'espace public. Ce sont les immigrés slaves de la première vague d'immigration qui sont les habitants les plus nombreux et qui marquent une situation intermédiaire de visibilité relative.

-Les loisirs, la flânerie, le passage:
Plusieurs interrogés qui n'habitent pas ici mais des logements insalubres, me disent simplement se balader, profiter du soleil, regarder ce qui se passe sur un banc. Il s'agit de passer une heure ou deux dans un square et de profiter de son anonymat.

CONCLUSION : visible/invisible, résidant/passant

Se pencher sur la façon dont est habité le quartier en dépassant le monde du visible permet d'apporter des nuances aux impressions perçues par une simple traversée des lieux: il existe une mixité autochtone/étranger insoupçonnée qui entretiennent des rapports complexes de vie ensemble ou séparée avec globalement une ségrégation verticale et un usage différent de l'espace public . L'immigration a toutefois permis d'amener une dynamique dans un quartier en perte de vie.

Il habite encore ainsi des familles grecques dans les étages supérieurs des immeubles. Ces autochtones sont pourtant peu visibles dans les lieux partagés car, souvent de classe sociale plus élevés que les migrants, ils fréquentent d'autres lieux de sociabilités. Les populations les plus défavorisées qui héritent des logements les plus insalubres ont une pratique plus visible de l'espace commun. Il devient une échappatoire à l'extérieur, les conditions climatiques méditerranéennes et la culture d'origine aidant.

Yuniss, marocain, évoquant son squat *«Ya pas d'eau, ya pas d'électricité, ce n'est pas bon. J'ai une grosse couverture mais il fait froid. C'est juste pour dormir.*
J'aime bien m'assoir ici (parlant des murets de la place). Ya du soleil, il fait bon. J'aime bien regarder ce qui se passe. »
Msaleem pakistanais vivant dans trois pièces à huit et fréquentant souvent un square du quartier *« J'aime bien me balader […]Je vais à la plage des fois, je regarde les filles, petit rire ».*
Youssif, irakien de 13 ans habitant au sous-sol d'un immeuble de la rue m'explique que lui et ses frères et sœurs viennent jouer dans le parc car *« à la maison, il fait froid, c'est petit ».*

Pour les multiples raisons évoquées précédemment, le territoire étudié attire également des populations multiethniques d'un bas niveau social extérieures au quartier. Ces dernières investissent la rue selon diverses temporalités. Leur visibilité accrue (couleur de peau, occupation de l'espace, manifestations ostensibles) donne l'impression d'un phénomène de masse qui est pourtant à nuancer[2]. Le quartier n'est donc pas qu'un lieu de résidence : il s'agit d'un espace de passage, avec des points de rencontres, des zones de rendez vous à l'échelle du centre ville et de ses alentours… Immigrés et autochtones y présentent une complexité de réseaux plus ou moins visibles et sans cadres qui régit pourtant la vie et l'organisation du quartier.

On est ainsi amené à s'interroger sur la manière dont voisinent les différents groupes ethniques de bases catégories sociales qui sont les principaux usagers de la rue et la seconde partie s'attache d'avantage à ces problématiques de cohabitations au sein de l'espace public.

2. En l'absence de données numériques précises il est difficile de se positionner sur l'ampleur du phénomène migratoire non légal. Entre les élucubrations des partis nationalistes qui laissent place à tous les fantasmes dans leurs estimations et les sociologues grecs qui ont peut-être tendance à minimiser le phénomène dans un objectif positiviste, il est difficile de tendre à l'objectivité.

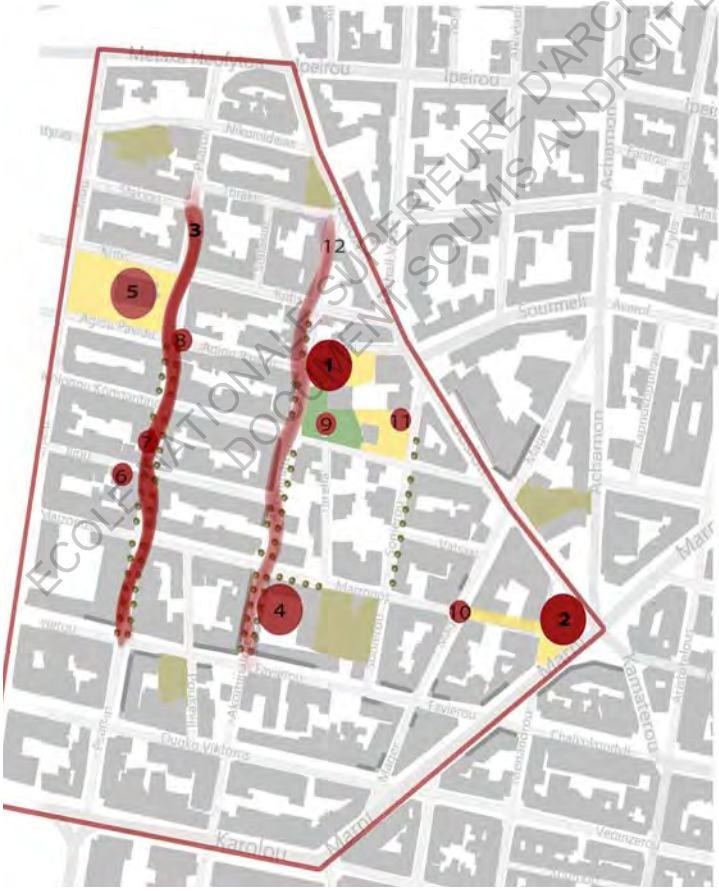
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

4

6

7

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ESPACES PUBLICS ETUDIES

1. Parc pour enfants
2. Plathia Vathis
3. La rue

AUTRES ESPACES ACTIFS

4. Ecole primaire
5. Eglise ortodoxe
6. Centre administartif de régularisation
7. Centre caritatif ortodoxe
8. Rue du marché (mercredi matin)
9. Square
10. Carrefour Maizonos
11. Place des café
12. Rue très passante

zone piétonne
friches
espaces verts
espaces publics actifs

B. COHABITATIONS EN ESPACE PUBLIC :

La représentation courante que l'on a des populations issues de l'immigration dans le quartier résulte plus d'une perception de leur « visibilité » dans l'espace public au quotidien, que d'un constat avéré d'ordre quantitatif. La présence des étrangers, qu'ils soient individus, groupes ou communautés, est perçue tout d'abord dans les rues, les places ou les jardins publics, les lieux de rencontre, et encore dans les lieux de transports public. Nous avons déjà vu que la forte fréquentation de ces espaces résulte en partie des mauvaises conditions de logements et du mode d'accès aux ressources souvent marginal (mendicité, vol, trafic, vente sur trottoir, récupération) et est donc bien plus importante que celle des habitants entrant dans la « norme » qui possèdent revenus, logement, accès à la mobilité.

L'observation d' espaces publics clefs permet de vérifier et de préciser ces usages et de dégager différents aspects de cette cohabitation multi ethnique. Leur description et analyse met aussi en exergue des ambiances successives de lieux qui coexistent de manière complexe.
Trois espaces sont abordés, deux ponctuels définis et un troisième générique :
- un parc pour enfants, enceinte sécuritaire et close où se mettent en place des codes sociaux, des solidarités et qui constitue un lieu d'interaction entre migrants.

- une place haut lieux de trafic divers et variés, repaire de marginaux qui exposent la face délinquante de l'immigration et confirme le stigmate du quartier.

- la rue, enfin, espace de multiples bricolages urbains et témoins d'adaptation et de nouvelles manières de faire.

1. LE PARC POUR ENFANT, LIEU D'INTERACTIONS

Le premier lieu au sein même du quartier est situé à quelques dizaines de mètre d'une école primaire. Il s'agit d'un petit square clos dessiné pour les enfants avec deux balançoires, un toboggan… Ce qui est intéressant ici, c'est la possibilité d'observer dans une atmosphère de confiance la grande diversité des personnes fréquentant cet espace et y restant ainsi que les nombreuses interactions entre les usagers.

Configuration spatiale et fréquentations :

Le parc est entouré de barrières qui forment un espace clos au périmètre très défini. La présence de barbelés sur la limite mitoyenne au parking renforce cette impression d'espace fermé : il y a la rue puis le parc et les deux entités sont très différentes. On y entre par un portail qui est symboliquement très important, dedans et dehors sont bien délimités : il y a la rue par laquelle on passe de manière relativement anonyme et le parc. On y entre volontairement, ce qui constitue en soi une arrivée en quelque sorte théâtralisée. Les parents assis sur les bancs tout autour du square ne peuvent que noter les nouveaux venus. L'impression d'être sur une scène est renforcée par les immeubles qui l'entourent : on peut surveiller depuis les fenêtres des appartements ce qui s'y passe. Par cette configuration, le lieu perd de sa publicité pour devenir un espace familier, où on connaît les habitués. On y observe aussi la mise en place d'une série de codes régissant les usages de l'espace.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

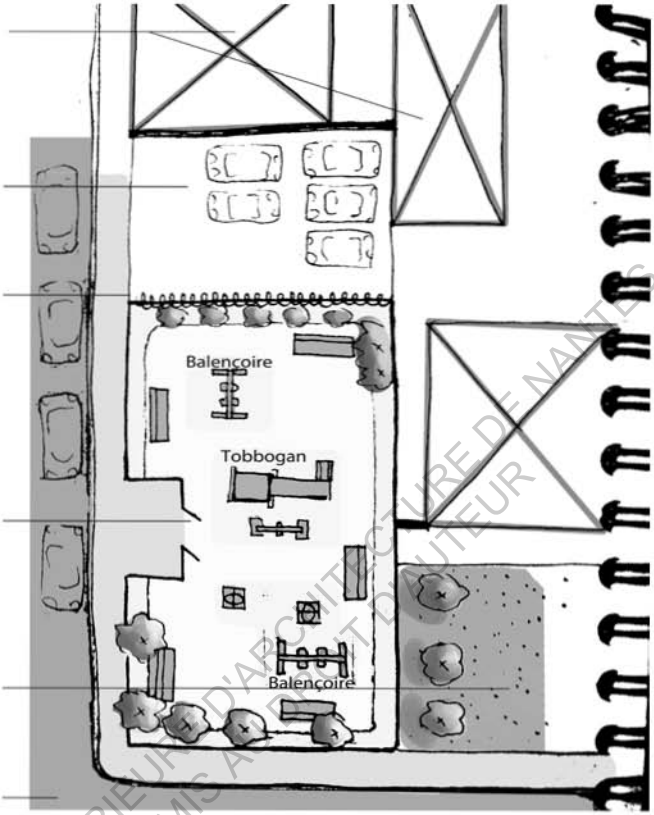
Polykatoikia, 6 étages

Parking

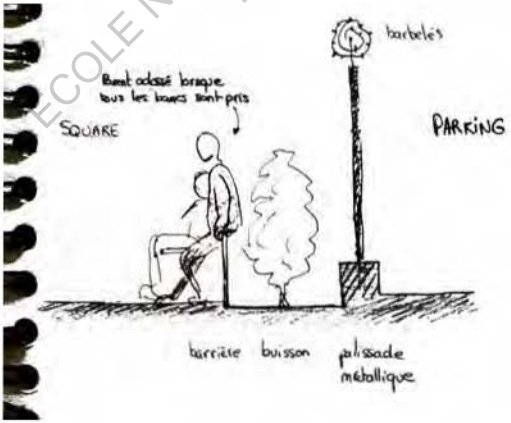
Clôture barbelée

Portail d'entrée

Vers le square



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR



Les usages du parc sont très divers, globalement en lien avec les enfants.
La diversité ethnique est remarquable et les grecs sont peu représentés. On note diverses nationalités des pays d'Europe de l'est, (Albanie, Bulgarie, Roumanie, Pologne) d'Afrique (Ethiopie), d'Asie (Irak, Afghanistan, Asie du Sud Est). On observe également une globale homogénéité au niveau de l'échelle sociale qui relativement basse. Les parents sont souvent sans emplois ou avec des postes d'ouvriers, d'aide ménagère, de petits commerçants. Ils habitent dans les bâtiments des alentours, souvent dégradés. Des nuances sont à apporter entre les plus démunis en situation illégale et les plus intégrés avec un travail, un bon logement, un réseau social…
La fréquentation par les usagers révèle les différences de mode de vie et notamment la scolarisation des enfants**.**

Les usagers réguliers de la journée :
Les enfants qui ne vont pas à l'école :
Une famille asiatique de trois enfants entre 4 et 15 ans jouent dans le parc presque tous les jours. Ils ne semblent donc pas fréquenter l'école publique. Leur présence est très discrète, ils ne se mêlent pas aux autres enfants. Leur mère qui les accompagne reste solitaire sur un banc.
Une famille irakienne de quatre enfants de 3 à 13 ans jouent également quotidiennement dans le square. Leur père, qui vient souvent s'occuper d'eux, leur apprendre l'allemand et l'anglais, les pousser à la balançoire, me raconte que cette absence de scolarisation est due à leur présence transitoire en Grèce, dans l'espoir de repartir dans quelques mois vers l'Allemagne. Les enfants désoeuvrés investissent énormément le parc.

Les mères avec de jeunes enfants non scolarisés :
Nathalie, géorgienne, a fuit la guerre de son pays depuis 7 ans, vient régulièrement au parc avec sa petite fille de 5 ans. Elle ne travaille pas et n'a donc pas de contrainte pour venir. Elle dit préférer être au parc que de rester chez elle. Alketa, albanaise, est en Grèce depuis 4 ans pour travailler. Elle accompagne ses deux enfants de 5 et 3 ans tout les jours entre 10 et 12h avant d'aller faire des ménages. Deux mères et leurs deux jeunes enfants respectifs passent souvent l'après midi sur le banc à discuter.
Un jeune père grec (de classe peu aisé comme en témoigne ses vêtements) et sa petite fille viennent régulièrement jouer à la balançoire. Ces jeunes enfants très surveillés jouent seuls ou avec les enfants des amis des parents.

Les usagers ponctuels de l'après midi :
Les enfants scolarisés arrivent en masse à 16h, après l'école. Leurs parents d'origine grecque ou slave et de classe moyenne (visible aux vêtements) discutent avec familiarité entre eux. Les enfants jouent tous ensembles en bande. Souvent ils ne restent qu'une dizaine de minutes avant de rentrer chez eux, ce qui confirme l'usage privilégié de l'espace public par les classes les plus basses.
Il y a une différente bien notable entre la sociabilisation provoquée par l'école et les enfants qui n'en font pas partie.

Les ados :
Des petits groupes de 2 à 5 adolescents viennent de temps en temps s'assoire sur les dossiers des bancs pour discuter. Une mère m'indique qu'un des groupes est d'origine géorgienne. Ils restent souvent peu de temps mais viennent fréquemment durant la pause du lycée ou après les cours.

Les attitudes et interactions :
Elles sont révélatrices du rôle de catalyseur qu'opère cet espace public entre les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Famille Iranienne

ECOLE

cultures.

co-existences :

Codes et usages communs:

Implicitement, la règle pour utiliser cet espace lorsqu'on est adulte, c'est d'avoir des enfants ou être une femme et de ne pas présenter de menace pour les jeunes. Cette «convention» est particulièrement nette lorsqu'on compare le parc de jeu avec le square mitoyen non clos. Les usagers y sont complètement différents : marginaux, hommes seuls, couple de vagabonds, immigrés, junkies, vieilles femmes. Ainsi certains hommes seuls qui veulent discuter avec quelqu'un dans l'enceinte du parc de jeux échangent leurs propos à travers la grille. A quoi est du ce clivage des usages ? La configuration de l'espace y semble pour beaucoup. En effet, premièrement le parc avec ses équipements est, dans les représentations tout du moins occidentales, reconnu tacitement comme dédiés à la jeunesse. Il serait intéressant d'interroger les imaginaires de culture très éloignées face à cette organisation de l'espace. Qu'y voient les éthiopiennes qui viennent s'y asseoir pour discuter?

Comme nous l'avons déjà évoqué, le parc est comme une scène close, un microcosme avec une un unique accès où tout nouvel arrivant a immédiatement le sentiment d'être jaugé par les personnes déjà présentes, qui se connaissent et sont familières les unes envers les autres.

Ainsi un étranger, potentiellement source de danger, subira immédiatement une attitude quasi invisible d'hostilité de la part des parents (regards francs, silence dans les conversations).

Familiarisations …

Les usagers du parc fréquentant quotidiennement les lieux finissent par très bien se connaître. Cela développe un sentiment de sécurité qui va s'opposer à l'extérieur de la rue : les parents y tiennent leurs enfants par la main et les lâchent une fois dans l'enceinte. On perçoit bien que dans l'imaginaire des usagers, l'extérieur est le règne du danger, de l'inconnu qui s'oppose à la familiarité du parc dans lequel s'est créé par habitude un réseau implicite d'entraide.

De nombreuses micro-interaction de solidarité s'observent en effet entres migrants : le parc étant un vrai espace clos, dès qu'un enfant tente de s'en « échapper », l'adulte ou l'enfant plus âgé le plus proche s'empresse en général de rattraper le fuyard quelque soit sa nationalité. Même comportement si un enfant se blesse. De nombreux parents et enfants se saluent, le plus souvent en grec alors qu'aucun n'est originaire du pays.

Observation un après midi : Un père poussant sa petite fille à la balançoire commence à jouer au foot avec un garçon plus âgé et la partie se poursuit durant quasiment une demi-heure entre ces deux migrants (bulgare et irakien).

L'ensemble de ces micro-interactions de soutien réciproque qui dépassent les origines créé un environnement où le vivre ensemble et la cohabitation des cultures sont présents. Les enfants qui fréquentent les lieux sont donc habitués dès le plus jeune âge à expérimenter le multiculturel et la différence.

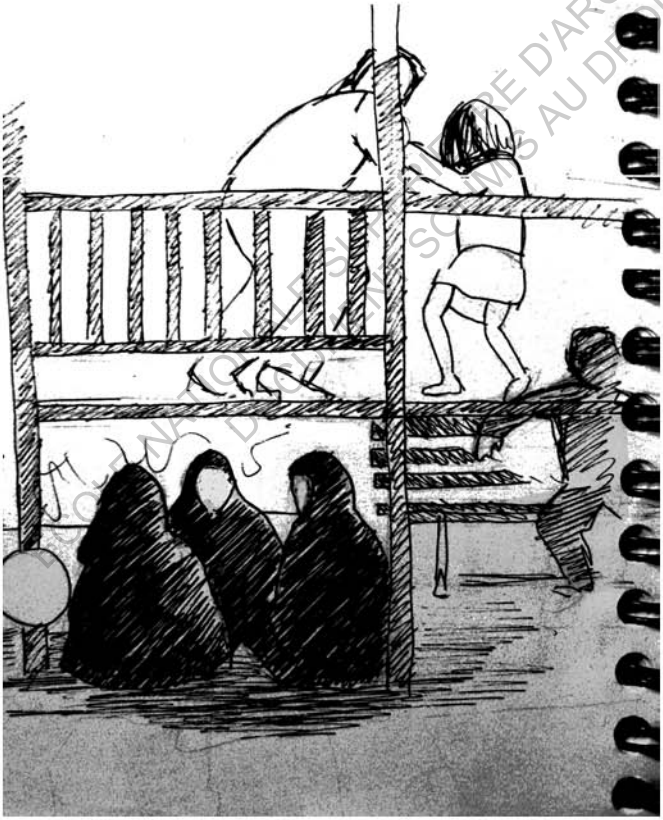
« Bien sur, je connais tout le monde ici, je viens tous les jours » m'explique jeune femme géorgienne ravie de pouvoir m'adresser la parole. Elle salut ensuite le père irakien et lui lance une blague.

«Les individus sont d'autant plus sociable qu'il y a d'espace et de distance entre eux » R. Senett

… et méfiances :

Les usagers du parc ont pourtant globalement une piètre opinion de leur quartier. Ils considèrent comme « mauvais » (termes rapportés lors de nombreux entretiens). La pluspart du temps cette médiocrité est immédiatement associée

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Après-midi des éthiopiennes

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LA LOI SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

à des groupes ethniques. Ainsi la mère géorgienne m'explique qu'il y a *« beaucoup de problèmes ici »*. Elle me désigne des jeunes d'origine afghane avant d'ajouter *« pas bon »*.Il en va de même lorsque j'interroge une jeune albanaise qui immédiatement me cite *« Algeria, Marocco, Irak, Afghanistan »* comme nationalités source de désagréments. Ces opinions sont corroborées par de nombreux interrogés. Il existe ainsi une importante stigmatisation de certaines populations, souvent les moins intégrés et dont la différence ethnique est la plus ostensible. En effet ces groupes ont tendance à se manifester de manière très visible, parfois violente, ce qui accentue l'hostilité réciproque.

Cet extrait de notes d'observation est un exemple d'une interaction particulièrement marquante :

Enfants soldats…
Dimanche après midi, 15h

Le parc pour enfant est bondé, pourtant se distingue trois ou quatre jeunes garçons au comportement atypique. Ils sont en possession d'un fusil en plastique très réel et jouent avec d'une manière qui attire particulièrement mon attention. Les gamins ont une dizaine d'année et semblent d'origine afghane. Ils essaient l'arme d'une manière assez perturbante car ils reproduisent de façon très exacte la posture de tireur. Le réalisme et le sérieux de leurs gestes et leurs attitudes est particulièrement convainquant.

Quelques minutes plus tard deux jeunes plus âgés (14/15 ans) et d'origine différente (Bulgarie ?) entrent en scène et, attirés par les curieux objets, demandent à les essayer. Leur âge leur permet de s'en emparer facilement mais leur usage est radicalement différent. Ils ne reproduisent pas le personnage du tueur mais celui du tireur d'adresse, de l'expert simplement intéressé par le savoir faire lié à l'objet. Ils s'exercent d'ailleurs sur une cannette. Une jeune adolescente commence à discuter avec l'un d'eux qui semble bien plus intéressé par cette apparition féminine et abandonne facilement l'engin à un des plus jeunes, ravi, qui s'en empare avidement. Ce dernier vise un petit garçon jouant un peu plus loin et l'atteint avec une balle en plastique. Le gamin se met à pleurer. Branle-bas de combat dans le parc, les mamans bondissent, les petits accourent et dans la confusion, le jeune tireur adopte une attitude observée mainte fois dans les reportages sur les conflits armés (Proche ou Moyen Orient), à savoir le tir en l'air qui signifie à la fois l'événement, la victoire, le pouvoir. Une posture symboliquement extrêmement forte de soldat.

Arrivent alors deux jeunes encore plus vieux (16/17ans, peut être plus) qui semblent être de la même famille que les jeunes afghans. Leur apparition est agressive et l'ambiance du terrain de jeux se modifie soudainement. Certaines familles quittent les lieux. Ils s'emparent sans scrupules des armes et commencent à parcourir le parc avec un air menaçant et ironique, pointant et faisant mine de tirer sur tout ce qui bouge. Finalement, seuls les pigeons sont les victimes des balles en plastiques.

La scène est terriblement effrayante car il ne s'agit clairement plus d'un jeu : la limite entre fiction et réalité est devenue extrêmement ténue…

Que cette scène signifie-t-elle ?

Ces enfants déracinés continuent de reproduire des scènes courantes de leur culture d'origine. Ici les afghans, dont les familles ont sûrement fui la guerre, reproduisent ces images de virilité, de domination, de pouvoir qui ont abreuvé leur enfance. Les armes sont alors la matérialisation d'une manière de prendre de l'emprise, par la peur, sur leur espace, de maîtriser l'entourage, de se faire respecter dans des lieux qui leurs sont étrangers. Ces

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

attitudes dans un parc pour enfants du centre ville athénien sont en décalage total avec les habitudes des lieux.
Quelles sont les implications de ces manifestations dans l'espace public ?
Premièrement, le risque que ces expressions d'autres cultures, particulièrement ostentatoires et agressives, augmentent la stigmatisation déjà existante envers ces groupes ethniques, au détriment d'autres métissages et hybridations positives. Deuxièmement, le danger que ces attitudes, en contact direct avec les autres usagers, particulièrement des jeunes en perte de repères culturels et identitaires, génèrent un climat d'agressivité qui devient partie intégrante des imaginaires, s'immisce dans le banal et le quotidien.

Phénomènes d'interactions

lieu d'apparition de nouvelles manières de faire :

Le parc pour enfant ne possède que quelques bancs à l'ombre et on observe de vraies stratégies de conquête de ces sièges par temps chaud. Quelques femmes éthiopiennes, sans enfant, se retrouvent ici pour discuter. Si les bancs sont pris, elles s'assoient en cercle à même le sol, au centre du parc et à l'ombre d'un arbre pour parler. Une attitude inconcevable dans la culture européenne où en l'absence de siège libre, les nouveaux arrivants s'appuieront sur les rambardes inconfortables mais ne se mettront jamais à même le sol, symbole de position d'infériorité et du sale.
Ces femmes venues d'Afrique apportent une nouvelle manière de se faire place dans l'espace public, un bricolage qui permet de partager l'espace de manière harmonieuse, sans conflit et qui n'existait pas avant la présence d'usager d'autres culture. Cette occupation de l'espace est également révélatrice du rôle qu'opère ce parc pour ces femmes : il s'agit d'un lieu reconnu par les éthiopiennes comme hospitalier pour se retrouver, même sans enfants pour justifier leur présence.

Interface d'intégration par l'apprentissage du grec:

Un véritable enjeu de l'immigration : c'est la « langue légitime » mise en évidence par Pierre Bourdieu qui s'instaure comme un moyen de cliver et de hiérarchiser la société entre dominants et dominés.
Yousif, un jeune irakien en Grèce depuis cinq mois salue en grec une vieille dame puis deux mères. Il joue également avec d'autres enfants du parc et leur parle avec un vocabulaire grec simple. Il m'explique en désignant un petit môme grec de trois ans avec qui il échange quelques phrases que c'est un *« très bon ami »*.
Face à la mosaïque des origines en présence, le grec s'impose comme code commun de communication. Le niveau de maîtrise de la langue est directement en lien avec l'intégration. Facilitant les recherches d'emploi, de logement et la vie quotidienne en générale, parler le grec est un vrai atout. Le parc est alors une interface entre les enfants scolarisés qui sont quotidiennement baignés dans cet idiome et en ont une bonne maîtrise et les autres. Si cette différence crée des écarts et va naturellement influencer les groupes de jeux par exemple, il y a cependant transmission. Les immigrés non scolarisés commencent à apprendre en reproduisant les interjections entendues et finissent par communiquer avec l'autre groupe. Le problème est que sans apprentissage encadré, la structure grammaticale complexe du grec est difficile à assimiler par la seule reproduction du langage de la rue.
Les inégalités se reproduisent donc suivant le niveau d'apprentissage de la langue qui dépend généralement du niveau social et de l'accès à la scolarisation mais aussi de la famille de la langue maternelle parlée plus ou moins proche du grec. Ainsi tous les groupes ethniques ne sont pas égaux

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

face à l'apprentissage du grec. Les migrants d'origine d'Europe de l'Est présentent également une facilité d'apprentissage du à la proximité des idiomes. Il est beaucoup plus difficile de communiquer pour les immigrés d'Afrique ou d'Asie à la langue maternelle totalement étrangère, et encore plus pour ceux qui proviennent d'une classe sociale peu élevée.
L'école publique est encore gratuite pour tous mais n'est pas obligatoire pour les sans papiers. Les enseignants de l'école toute proche qui compte 90% d'étrangers expliquent que certains groupes comme les asiatiques ne s'intègrent pas au système du pays et possèdent leur propre voie d'éducation. Les jeunes asiatiques du parc par exemple n'échangent jamais avec les autres enfants et se contentent de jouer entre eux.

Des rôles bouleversés :
Si la mère est la figure la plus représentée dans le parc, on observe également beaucoup d'hommes jouant avec les enfants, une situation qui contraste avec les représentations familiales habituelles. La plupart du temps, on note une différence d'attitude : les hommes préfèrent rester actifs et proches de leurs enfants, pousser la balançoire, jouer au ballon, que de rester assis sur un banc à regarder comme le fond les mères. En effet, les difficultés que rencontrent les migrants à trouver du travail de par leur origine, leur statut clandestin, le contexte économique, la non maîtrise de la langue… créent un grand nombre de *« pères au foyer »* dont la seule occupation devient l'intérieur et les enfants alors que leurs femmes réussissent parfois à trouver des travaux de ménage par exemple.

Anna, albanaise parlant de son mari:
« Il aide assez avec les tâches domestiques … Vous savez…à ma propre façon j'ai arrangé ça comme ça. Peut-être que quelqu'un d'autre ferait différemment. Dans mon cas, je travaille plus que lui, je ramène plus à la maison. Mon mari ne travaille que 5h et ne gagne pas assez. Les hommes ne se sentent pas bien quand la femme n'est pas à la maison. Les hommes s'estiment à l'argent qu'ils gagnent. Je parle pour les hommes albanais… Ils veulent être les piliers de la maison, être « l'Homme ». Ils ont été élevés comme ça et ils continuent à l'être. Si cet homme voit qu'il n'a pas un travail fixe, qu'il n'amène pas d'argent à la maison il a des problèmes psychologiques, il a des problèmes avec sa famille et il l'exprime à sa manière, comment je peux vous dire… Il devient anxieux à la maison avec plein de chose. Il devient nerveux, bien sûr il devient nerveux… »

Un renversement des schémas familiaux traditionnels qui va créer de nouvelles pratiques mais aussi l'apparition de crise identitaire et de mal être face à cette situation en dissonance avec la représentation habituelle des rôles masculins féminins.[3]

Ce parc est donc un vrai lieu de sociabilité au sein du quartier., un monde clos perçu comme sure et qui permet une certaine ouverture à l'Autre. Ces espaces rares en centre ville sont donc primordiaux car ils instaurent spatialement comme un terrain pacifique. C'est un élément de repère, peut être commun à toutes les cultures par le lien à l'enfance qui contribue à la vie du quartier. A la fois reflet des inégalités d'intégration, il consiste une plate-forme indéniable d'échanges inter-ethnique, tant de métissage et de re composition culturelle que d'apparition de méfiances et de tensions. Ces dernières sont d'ailleurs plus évidentes à quelques rues du square, place Plathia Vathis.

3. Thematic Study on Urban Interaction Spaces and Social Movements, O. Lafazani, R.Lykogianni, D. Vaiou

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Plathia Vathis, le guet

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE PARIS-VAL DE SEINE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. PLATHIA VATHIS, PLACE DE LA DEVIANCE :

Il s'agit d'une place triangulaire qui possède la réputation d'un lieu parmi les plus mal famée d'Athènes. Or cette appellation de Plathia (place) Vathis s'est étendue à l'ensemble du quartier. La stigmatisation associée s'applique alors à l'ensemble de la zone malgré le caractère ponctuel de la concentration des déviances. Il s'agit d'un espace important pour le commerce de drogue et la prostitution, des réseaux souterrains impliquant fortement l'immigration illégale.

Bordée d'avenues passantes très fréquentées par une population hétérogène d'un point de vue social et ethnique, la place en elle-même est un territoire majoritairement masculin parfois traversée de manière hâtive par des passants inquiets. Minérale, plantée de quelques arbres, elle possède quelques cabines téléphoniques et des toilettes publiques en place centrale.

On y observe :
-des petits groupes d'hommes immigrés (origines Magreb, Moyen Orient, péninsule indienne...) en discussion
-des étrangers seuls , le plus souvent debout en position d'attente
-des personnes âgées sans domicile traversent la place pour utiliser les toilettes publiques
-des sans-domiciles toxicomanes
-des prostituées dans la ruelle perpendiculaire
-de rares passants (tout autre type de population) qui, le plus souvent, traversent la place hâtivement parfois le regard à terre ou la contourne.

Il s'agit d'un lieu de surveillance et de vigilance constante. La tension est clairement palpable. Les regards sont lancés dans un contrôle permanent des individus en présence. On soupçonne dans cette crainte, la peur des autorités ou des groupuscules d'extrême droite tout comme des précautions par rapport à d'autres « bandes organisées ». Position de guet, attente de rendez vous, négociations…

C'est un lieu d'agrégation : un point de rendez vous dans la ville connu et identifiable qui attire des usagers de passage. En quoi cet espace est-il le reflet de la face délinquante qu'engendre la paupérisation des quartiers ethniques ?

La place de la bande organisée : lieu de violences urbaines

« Les vols à la tire je n'ai jamais vu ça. Depuis un an, tu passes à Omonia ya pas un jour sans que tu vois la police courser un type avec un appareil photo ou un sac. Moi aussi je me suis fait voler devant le musée, comme ça. Avant c'était vraiment sûr Athènes, on avait confiance, j'allais en vacance en Italie et je disais à mes amis « Non, nous à Athènes on a presque jamais de vols», c'est plus comme ça maintenant » un professeur grec.

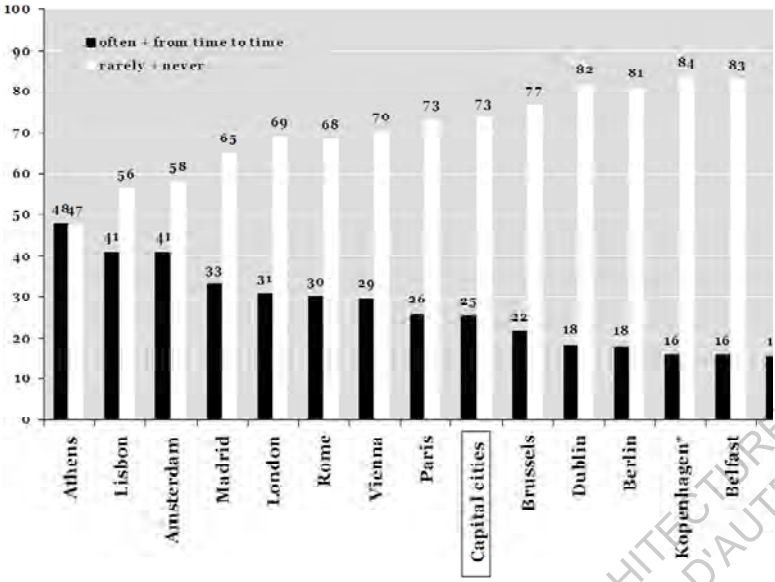
« On te le dit nous parce que c'est comme ça, c'est la réalité, ya pas de travail alors on fait des cambriolages ou alors des voitures... C'est comme ça, on s'organise, on a rien d'autre» Kaled et Amine sont deux jeunes algériens. Ils retrouvent fréquemment d'autres immigrés de même nationalité à Plathia Vathis.

La propriétaire d'un café marocain tout proche m'explique que maintenant elle refuse de servir de l'alcool à certains immigrés car ils deviennent ensuite violent et lui créé des problèmes.

« Ils sont maghrébins et ils ont pas l'habitude de boire, même avec quelques bières ils

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Visibilité de la drogue dans les capitales européennes



Source: EU ICS Working Paper Series: Prevalence of Drug-related Problems in Europe's Neighbourhoods

FOLIE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DIPLÔME SUPÉRIEUR D'ARCHITECTURE
SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«Chroniques de l'héroïne à Athènes», par Jérôme Barbosa, photographe
Travaux sur la drogue dans la capitale grecque : http://www.jeromebarbosa.com/fr/travaux.html

deviennent violents et ils se battent avec les kurdes ou les afghans, c'est de pire en pire, ça me fait peur alors j'arrête de les servir, des fois ils cassent des vitrines. C'est pas bon ces combats, ils crient, ils cassent… »
une Marocaine

Phénomène récent ou tout du moins en croissance, les violences urbaines sont de plus en plus présentes à Athènes, des témoignages le confirment qu'ils s'agissent de vols violents ou d'altercations entre groupes. L'immigration en est bien sur le support : des travaux sur les notions de gangs et de bandes montrent le lien étroit entretenu entre les déracinés et la perte de notion de territoire d'origine. Le pays d'accueil devenant l'enjeu de lutte de nouveaux espaces urbains particulièrement pour les jeunes hommes sans espoir d'avenir dans le pays. *« La sous-culture de la bande est un compromis entre les valeurs de la culture d'origine et celles de la société d'installation. La ségrégation ethnique est un puissant facteur de regroupement pour la bande tout comme celui affinitaire de l'unité de condition socio-culturelle.»* (Esterle-Hédibel, 1995).
« Tout se passe comme si ces jeunes, incapables d'en appeler à des statuts sociaux, classes sociales, métier, idéologie, en appelaient à la seule identité qui leur reste disponible, celle du territoire, mélange de quartier et de race » (Dubet,1991).
Ce phénomène d'émergence de violence urbaine est généralement d'autant plus prégnant au sein de la deuxième génération, les enfants d'immigrés qui sont déracinés dans une paupérisation grandissante (film de Konstantinos Yiannaris « Au bout de la ville » 1998). Or l'afflux d'immigrés toujours plus important prépare Athènes à une filiation d'habitants d'origine érangère dont l'avenir sera le pays d'accueil.

Les manifestations de violence sont, de plus relayées par les médias et la ville devient alors un espace d'insécurité, de peur, de crainte.

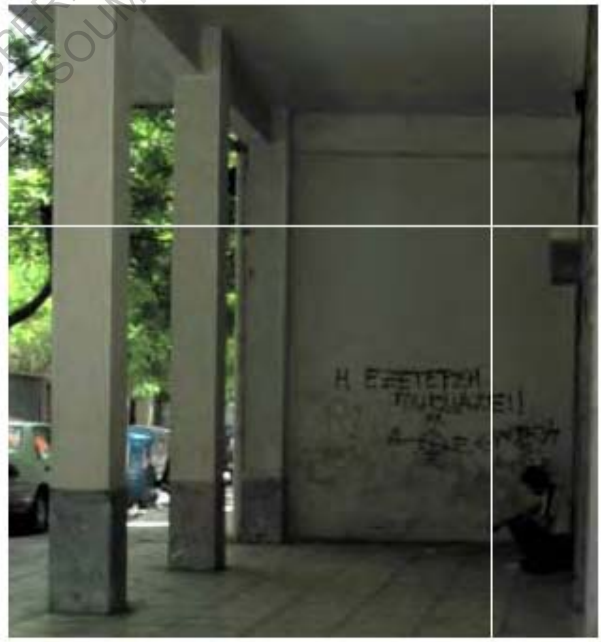
La place de la drogue: lieu de commerce et consommation

C'est un des phénomènes qui est associé immédiatement au nom de la place : la drogue y est prégnante. Dealers ou consommateurs, les immigrés sont fortement impliqués dans ce commerce parallèle : mafia albanaise, revendeurs marocains, consommateurs russes… La Grèce est en effet une plate-forme tournante de stupéfiants, ce qui rend la marchandise facilement procurable à bas prix, d'où un développement du trafic et de la consommation. Le centre ville, au cœur des réseaux et aux espaces délaissés et peu contrôlés, est le terrain propice aux échanges.
«-Tu viens souvent ici dans le quartier? Et quand ?
-Ici ? (surpris) Je viens n'importe quand, la nuit, le jour, j'ai pas d'heure. Je vais au café là bas, tous les jours, je peux dealer avec d'autres gars. Moi je vole pas, j'aime pas ça, je veux éviter. Mais ya pas de travail. Le haschich c'est plus tranquille que voler. […]»
Yunniss, marocain de 29 ans

A Athènes, le phénomène est ainsi atypique comparé à la majorité des métropoles où le monde des drogues dures se manifeste en périphérie.
« Aujourd'hui, le terrain privilégié de l'expansion des drogues dures est celui des quartiers de la périphérie urbaine […] Sa visibilité est freinée par un contexte, au niveau des manifestations quotidiennes, difficile à cerner. La drogue se manifeste dans les interstices de la ville, elle est quotidienne mais clandestine et ces dernières années, elle a atteint des couches sociales et des territoires urbains marginalisés du centre-ville, situés dans ses arrière-plans, cachés

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Arcades de la rue adjacente à la place, injection d'héroïne

des regards des citoyens. Elle a proliféré surtout dans ce que les analystes sociaux désignent comme des populations « reléguées » (Delarue, 1991) et avec peu de visibilité sociale – zones de coulisses dans le langage de la dramaturgie de Goffman, qui abritent les « hidden populations » (Adler, 1990). » [4]

Le deal et la consommation d'héroïne notamment sont très ostensibles en plein centre ville et particulièrement dans notre zone d'étude. Pour un bon nombre de ces usagers, en absence de lieux dédiés à la consommation, le monde de la rue représente leur seul véritable espace de pratique. Or, les aspects visibles de la prise de substances constituent une des plus grandes sources de rejet et de stigmatisation au niveau des quartiers. En effet, les toxicomanes se regroupent et investissent des rues entières. Reconnus comme source de nuisance par les riverains des interventions d'expulsions par les forces de l'ordre sont des phénomènes réguliers qui se contentent de repousser le problème d'une rue. Une vraie question se pose, de manière locale, quant aux solutions envisageables vis-à-vis des lieux de consommation et de l'aide médicale possiblement envisageable alors que les autorités envisageraient la réclusion de ces déviants en périphérie (projets de « centres spécialisés» en banlieue…).[5]

La place de la prostitution : espace public témoin des rapports hommes/femmes

On développe ici que peu la présence de prostitution qui a cependant une place importante dans le quartier de par la présence de nombreux hôtels. Les femmes se tiennent dans la rue débouchant sur la place et présentent une grande diversité de nationalités majoritairement africaines ou d'Europe de l'Est. La présence très importante des prostituées pourrait amener à examiner la question du rapport masculin/féminin généré par des migrations souvent masculines (travail, exil) de jeunes célibataires ou de pères ayant laissé la famille au pays. On observe ainsi un déséquilibre dans les genres avec une rarification de la présence féminine dans l'espace public dont le statut se modifie donc et devient d'autant plus objet de convoitise.

L'observation de Plathia Vathis pose la question de la place de la délinquance à Athènes et de son devenir. Le lieu est un point de tension de l'espace urbain qui concentre les manifestations de la déviance de manière ostensible. Il s'agit de phénomènes de plus en plus prégnant dans les quartiers paupérisés et stigmatisés de la capitale qui tendent à devenir des territoires régits par des rapports de forces et de pouvoir et dépossédant les plus faibles du droit à la ville et à la sécurité. Sa position en porte d'entrée du quartier altère la perception des lieux et entretient leur mauvaise réputation. Pourtant ces manifestations sont relativement localisées et menées par quelques groupes pas nécessairement majoritaires et issus du quartiers.
Ainsi l'espace quotidien de la Rue et ses usages tempèrent ces démonstrations sensationnelles même si réelles.

4 «Acteurs et territoires psychotropiques : ethnographie des drogues dans une périphérie urbaine», L Fernandes in Déviance et Société, 2002, Vol. 26,

5.Sur ce sujet voir le travail de M.Jauffret-Roustide, « Les salles de consommation de drogues : entre santé et sécurité publiques », Métropolitiques, 16/03/2011

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

Amis bulgares autour d'une bière dans un square

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE LYON
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Faire les poubelles

3. LA RUE ET LES BRICOLAGES URBAINS

La rue est l'espace privilégié d'observation des micro-adaptations et appropriations des classes les moins aisées au sein du quartier. Par le détournement , la transformation, l'invention, le re-usage, les migrants bricole constamment leur milieu de vie.

"Les usages sont appréhendés comme des pratiques inventives et créatives qui participent de «l'invention du quotidien». Michel De Certeau. Une «poïétique» (en grec poïen qui signifie créer) invisible, rusée et silencieuse.

« Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées. Son univers instrumental est clos, et la règle de son enjeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord", c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures » C.Lévi-Strauss

Boire une bière sur un banc :

La culture méditerranéenne, c'est la culture de la terrasse, le café ou le verre servent de prétexte à de longues discussions en temps estival. Une véritable institution qui anime l'espace public et à laquelle de nombreux immigrés, surtout ceux arrivés depuis longtemps se sont convertis.

En ces temps de crises économique, on assiste à l'apparition de nouvelles pratiques : la simple consommation en terrasse ayant flambée, les athéniens et particulièrement les classes populaires les plus touchées par les difficultés économiques cherchent une parade. Un banc public, la bouteille de bière à bas prix du supermarché le plus proche, trois verres, et voilà l'improvisation d'une terrasse au milieu d'un square.

On assiste ainsi à un nouvel usage de l'espace public, une appropriation qui résiste à la rigueur ambiante.

Autre phénomène notable à travers la consommation de la boisson dans l'espace partagé, l'apparition d'hybridation des pratiques. Un pakistanais d'une quarantaine d'année m'explique : *« Je n'ai pas de famille ici* (sa femme et ses trois enfants sont restés au Pakistan, il leur envoie de l'argent et les appellent tous les jours) *alors je bois un peu même si je suis musulman, mais juste de la bière. Là c'est deux mais avant c'était une. Mais ça ne fait que 6 mois, avant jamais jamais ! Avant j'allais dans les terrasses mais maintenant c'est trop cher. J'achète la bière bon marché de carrefour et je la bois là, au soleil. »*

Faire les poubelles :

Il s'agit de tout un système d'organisation parallèle à Athènes. Le tri n'existant pas dans la capitale, tous déchets, y compris les encombrants sont déposés dans les bennes de la rue. Une véritable aubaine pour les plus démunis qui inventent alors des stratégies de récupération assez remarquables : l'utilisation de chariots de supermarché pour collecter les rebuts intéressants de poubelles en poubelles par exemple. Les trouvailles (nourriture, objets divers) sont alors dédiés à l'usage personnel ou à la revente sur des marchés d'occasion. Il existe ainsi un système de colporteurs qui parcourent la ville avec leur véhicule à remorque tout en hélant dans un mégaphone d'une voie monotone l'inventaire de leurs marchandises

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dernier jour du Ramadan
Greg Chisohoedes, “Muslim prayer in squares” September 23, 2009

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

récupérées à revendre. De véritables inventions naissent sur la manière de réutiliser les déchets qui vont améliorer les squats, permettre de petits revenus.
Ces pratiques devenues communes sont l'occupation de nombreux immigrés qui détournent les produits de la ville. L'absence de tri au sein capital est une marge vitale à l'amélioration du quotidien de ces précaires.

Réutilisation des équipements urbains

Les cabines téléphoniques

Encore très présentes dans l'espace public, les cabines téléphoniques athéniennes qui ont perdu leur rôle auprès des Grecs possédant des téléphones portables, sont extrêmement utilisées par les immigrés. Il n'est pas rare de voir cinq ou six cabines occupées par des étrangers qui appellent au pays dans la rue. En situation d'isolement total, ces équipements permettent à peu de frais un lien avec le pays d'origine. Un bengali me dit ainsi appeler tous les jours sans faute la femme et les trois enfants restés là bas. Le rôle des cybercafé est également capital et très actif dans le quartier comme cordon avec le pays quitté.

Les toilettes publiques

Dans un quartier où de nombreux « habitants » vivent sans eau courante, leur rôle est particulièrement important dans le quotidien des immigrés squatteurs ou des sans domicile. Celles de Plathia Vathis sont ainsi très utilisées.

Prier dans la rue

En absence de lieux de culte les pratiques s'adaptent. Athènes est une des seules capitales européennes qui ne dispose d'aucune mosquée officielle malgré la présence de milliers de musulmans majoritairement immigrés (en effet l'Eglise orthodoxe exerce une forte influence et le pays conserve un souvenir amer de près de quatre siècles d'occupation ottomane).
Des lieux de culte sont alors improvisés dans des appartements et des entrepôts (location d'un « tapis ») ou parfois directement dans l'espace public (trottoirs pour la prière quotidienne, occupation de squares pour les célébrations) qui devient alors également des lieux de revendications. Ces manifestations sont évidemment sujets à de nombreuses controverses voir réactions franchement hostiles de la part de groupuscules d'extrême droite. On voit bien que l'immigré n'a pour le pays d'accueil aucune légitimité. Il n'est pas considéré comme citoyen et ne peut prétendre à une égalité de droit.

Détournement des lieux de cultes ou de loisir existants :

Le lieu de culte devient un point de repère pour les nouveaux migrants et développe un rôle complexe de constitution de capital social. C'est un point de socialisation et de rencontre autour d'une idée commune qui dépasse l'altérité.

Stephan, polonais de quarante trois ans, en Grèce depuis vingt deux ans. Je le rencontre dans un centre de charité orthodoxe qui sert des repas. Il y vient régulièrement. Il est divorcé depuis quatre ans d'une femme turque qu'il a rencontrée à l'église évangéliste. *« Avant j'étais catholique mais ça m'a permis de rencontrer du monde d'aller à l'église protestante. C'est de la famille qui m'a dit d'aller là bas car il enseignait le grec, j'ai appris très bien là bas. Et puis il donne à manger* (sourire)*, c'est pas très bon mais hein c'est bien, surtout pour les immigrés qui n'ont rien… […]e suis pas pratiquant mais j'y vais toujours tous les dimanches à l'église, c'est le seule moment où je vois ma petite fille ».*
« Je me réveille le matin, je fais le petit

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

déjeuner, ensuite je prends un bain, un thé, je lis un peu et je pars travailler. Je lis un livre Chrétien et un peu à propos de mon travail, je suis électricien […] Je suis amis avec d'autres africains et des nigériens. Je connais des gens de notre église, c'est une église pentecôtiste (branche du protestantisme). Je connais beaucoup de gens là bas, aussi des Américains, des Philippins… » Malik, Nigerian, 32 ans

Les parcs, peu nombreux à Athènes, deviennent également des espaces de pratiques culturelles intéressants. Il n'est ainsi pas rare d'observer des équipes informelles de jeunes pakistanais improviser des matchs de leur sport national, le cricket, sur les terrains de football public ou les pelouses libres.

Ces thématiques montrent les inventions et détournements générés par les migrants en situation de précarité. Dans ces exemples il s'agit de manières de faire visant à se procurer à la fois du capital économique (ressources à travers la récupération), social (recherche de réseaux sociaux par l'église), culturel (pratique de la religion ou du sport d'origine)… S'appuyant sur ce qui existe déjà et s'adaptant à la ville grecque en situation de crise, ces manifestations sont l'émergence d'une culture du presque rien mais pourtant composite et métisse dans l'espace public.

Les différents espaces évoqués montrent la manière dont les communautés étrangères interagissent avec la vie urbaine et la manière dont leur condition d'étrangers reconfigure l'identité des lieux.
Dans les problématiques d'immigration, l'espace public prend plus que jamais tout son sens comme espace du libre accès pour tout un chacun et d'égalité des individus. Un droit fondamental de citadin qu'offre la ville à ces individus souvent sans statut légal et déchus de citoyenneté.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

C. IDENTITEES ET REPRESENTATIONS:

Après s'être attaché aux faits du quotidien et aux micros pratiques concrètes entérinées dans le présent, cette partie s'attarde d'avantage aux récits et à la perception du quartier. Il s'agit par ce biais de raconter l'endroit par les paroles qui évoquent à la fois la mémoire des lieux tout comme la prospective.
En effet le phénomène migratoire est à la fois temporel et à envisager selon le territoire spécifique local d'accueil. Il s'agit donc de dégager ce qui fait la spécificité du quartier notamment à travers l'histoire et les représentations.

Tout d'abord quatre manières de percevoir le quartier font ressortir l'identité au lieu. Qu'il s'agisse de ma vision d'étrangère d'Europe occidentale, de textes d'habitants manifestant leur xénophobie, d'une autochtone enracinée dans le quartier, ou des nouveaux intellectuels en quête de cosmopolitisme ces perceptions permettent de s'attacher aux représentations diverses.
Dans un second temps, l'histoire locale et la dimension du temps explique par des liens étroit les phénomènes d'intégration. Enfin sont envisagés des hypothèses possibles de devenir du quartier à travers l'identité du lieu et les risques liées à la gentrification entre autre.

1. IMAGES PERÇUES DU QUARTIER

PERCEPTION PERSONNELLE, LE REGARD EXTÉRIEUR D'UNE ÉTRANGÈRE :

L'immigration omniprésente et le délabrement urbain sont sans aucun doute les premières impressions qui m'ont assaillie à mon arrivée dans la capitale. Je suis stupéfaite de cette face d'Athènes que vaguement perçue dans les guides je n'imaginais absolument pas. Dans la chaleur pesante de septembre, la place Omonia grouille. Et partout les peaux tannées et les groupes masculins surprennent, tout comme les dégradations avancées des lieux. Je me sens ailleurs. On me dépose dans une auberge pas chère d'Omonia, à 200 mètres de Plathia Vathis. Je suis bien loin de la carte postale de l'Acropole mais cette ambiance d'ailleurs m'intéresse. Immédiatement, un jeune grec me met en garde envers la réputation dangereuse du quartier. On me le répétera, ne jamais être seule la nuit. Les bases sont posées. Malgré ma première rencontre au pied de l'immeuble avec un toxicomane s'injectant de l'héroïne, je ne suis pas spécialement vraiment inquiète mais je reste sur le qui vive, l'activité intense de l'espace public est pour moi la protection absolue. Aux alentours de l'auberge, il y a bien ces rues rectilignes du plan quadrillé athénien qui file vers l'Ouest et que je n'ose encore prendre seule. Elles deviendront le quartier d'étude un mois plus tard. Le sujet du mémoire est alors plus ou moins trouvé, la matière est à portée de main. Pour l'instant, ces espaces d'Athènes m'apparaissent comme des ghettos car j'ai des réticences à les traverser. Je ne me pose pas encore tellement de questions, je découvre. Et puis j'avance dans les recherches, je commence à mieux comprendre la manière dont la ville s'est agrégée et en parallèle je prends aussi progressivement conscience de l'ampleur que représente l'immigration en Grèce. Je plonge aussi dans la détresse des situations humaines avec mes premières rencontres et des récits dramatiques. C'est l'hiver, je discute avec des dealers, des désespérés. J'ai peur au fond de mon terrain. Je fais des cauchemars de la place Plathia Vathis. J'y

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MARNE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

retourne. Avec le temps, je commence à affiner ma vision des lieux. Je découvre que plus on s'enfonce dans le quartier plus les rues ressemblent aux images que j'aurais d'un village. Il y a le marché, les écoles et les parcs de jeux. Il y a des immigrés intégrés, des autochtones tolérants, des centres de solidarité. Je découvre des lieux plus hospitaliers comme le parc pour enfants et ses métissages. Parfois des pointes de peur me reprennent face à la violence des comportements humains. Des peurs personnelles et pour leur avenir à eux tous. Pour l'avenir d'Athènes aussi. L'alchimie des lieux est complexe. Coté documentation, je réalise également la signification et la portée du phénomène migratoire à l'échelle mondiale dont Athènes est un triste exemple de camps à ciel ouvert. Je rentre en France et je réalise plus que jamais à quel point la capitale grecque et son cosmopolitisme me manquent.

Il s'agit d'une vision spécifique, celle d'une jeune femme blanche française étant intéressée par une altérité ethnique jamais vraiment rencontré dans mon parcours nantais et la sociologie. J'ai un regard particulier sur la ville et les immigrés de par mes études et ma culture personnelle. Le cosmopolitisme m'attire: le choix de la thématique, du quartier et de la méthode très proche des individus montre que la recherche d'Altérité m'est propre. Cette vision conditionne une manière de percevoir. Pourtant ma première impression, qui a longuement perdurée, était celle de l'inquiétude et de la peur latente. Mon imaginaire attache à la ville délabrée et aux hommes masculins de couleur une connotation négative et d'insécurité relayée par les conseils de bouche à oreille. Cette vision est entretenue par mes prérequis en matière d'immigration. Les schémas auxquels je m'attends sont ceux de la relégation de la présence immigrée en banlieue ou en bidonville. Je suppose naturellement tout d'abord une polarisation ethnique et sociale de l'espace, une getthoisation qui n'existe pas vraiment ou du moins pas encore.

Cette forme de perception est plus ou moins celle de nombreux jeunes grecs avec lesquels j'ai discuté et qui ont une vision superficielle très négative de ces quartiers. Après plusieurs témoignages, Les conséquences de ces aprioris semblent non pas le rejet comme peuvent l'être les banlieues françaises mais plutôt une sorte d'évitement tacite. Le parcours piéton évite ces zones. Le choix de l'appartement se fait en dehors des quartiers. Rien en effet ne semble a priori attirer les grecs dans ces espaces délaissés sans équipements attractifs.

Image véhiculée par certaines associations et relayée par les habitants, émergence du phénomène xénophobe :

Cette vision négative finalement assez instinctive vis-à-vis de ce quartier se développe et s'intensifie au sein de la population autochtone et est encouragée par des groupuscules extrémistes. On assiste ainsi depuis deux ans à une véritable montée des signes hostiles envers les certains groupes ethniques. Les manifestations de l'extrême droite, parti auparavant quasi inexistant, se multiplient dans les quartiers (Chrysi Avgi, groupe national-socialiste néonazi a obtenu 5,3% aux élections municipales d'Athènes en novembre 2009, alors que ses scores ne dépassaient pas les 0,5% dans les années 2000 lors de consultations nationales). Ainsi quatre ministres du nouveaux gouvernement de novembre 2011 appartiennent à ces mouvements. Ces partis politiques bénéficient d'un important soutien dans les classes ouvrières athéniennes et dans le reste du pays et possèdent des centres de réunion

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

proche de Plathia Vathis. Des membres de cette organisation mais aussi des groupes se déclarant être des habitants de quartier et parfois jusqu'aux forces de l'ordre perpètrent régulièrement intimidation et agressions organisées envers les migrants, au point de leur faire quitter certaines zones de la ville. Il n'est également pas rare de se trouver en présence de manifestations d'hostilité dans l'espace public.

Face à cette récente montée de xénophobie, il m'a paru intéressant d'étudier quelques textes, publiés sur des blogs par exemple par des résidents ou des associations contre l'immigration. Ces extraits, en général similaires, sont de bons indicateurs, certes poussés à l'extrême, d'une pensée que l'on retrouve dans le discours de nombreux autochtones et donc révélateur d'une certaine représentation commune des quartiers du centre ville.

Tout d'abord les associations racistes utilisent clairement les inégalités non pas pour réclamer une équité sociale mais pour défendre des stratégies individuelles d'ascension sociale de la population d'origine grecque. L'espace joue alors un rôle crucial dans la construction de leur argumentation. Dans le discours xénophobe, l'espace public est un enjeu utilisant les inégalités dans deux perspectives : comparer le quartier avec les autres et confronter la situation actuelle avec le passé. Ce dernier est souvent idéalisé et montré sous un jour nostalgique. Il est dépeint comme une époque prospère, qui n'évoque pas les dégradations déjà existantes avant l'arrivée massive des immigrés. Le discours s'appuie sur le haut niveau social des résidents d' « avant » qui était alors le critère principal pour s'établir dans le quartier, symbole de réussite sociale. Cet idéal implique homogénéité sociale et ethnique et ignore tout type de conflits d'inégalités : les résidents ont des références nostalgiques communes et un réseau de relations entre voisins. Cet esprit communautaire se reflète spatialement par des évocations à l'odeur des arbres, les enfants qui jouaient dans la rue, les portes des maisons ouvertes. Cette vision utopique très humaine, que l'on retrouve également chez Maria très tolérante et ouverte à la diversité, est en revanche mise en opposition avec la situation actuelle : les quartiers du centre sont comparés à d'autres moins touchés par l'immigration. Est alors utilisé le terme de « ghettoïsation » avec toute la connotation péjorative colportée par l'expression, perçue comme menaçant le statut social des résidents grecs. De plus l'immigration africaine étant récente par exemple, on observe de la part de certains grecs peu familiarisés à la fréquentation de population de couleur, une réaction forte vis-à-vis de leur couleur de peau.

Cependant tous les immigrés ne sont pas considérés comme des menaces, seulement ceux qui ne sont pas intégrés à la société, soit la nouvelle vague d'immigration arrivée à Athènes depuis les quatre ou cinq dernières années, les étrangers en provenance d'Asie et d'Afrique majoritairement. Malgré leur diversité ethnique, ils sont perçus comme un groupe homogène car ils partagent des caractéristiques communes : bas de l'échelle sociale, grand écart racial et ethnique. Leur quotidien n'est pas dans la « norme », leur différence de religion est jugée dérangeante auprès d'une population locale orthodoxe des plus croyante d'Europe Leur incompréhensible langage semble une atteinte à la conception identitaire nationale grecque très forte et enfin leur couleur de peau rend ces dissemblances particulièrement ostensibles. Ils sont rendus coupables des dégradations de l'espace public, de mœurs qui pervertissent les enfants, de nuisances sonores, de violences urbaines…

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«*Je dis bonjour à mon voisin de palier roumain, il me sourie, mais les grecs, non... Je le vois moi, ils pensent que je ne suis pas humain, les pakistanais, les albanais c'est pas pareil, mais les noirs… »*
Seydou sénégalais de 24 ans

A l'inverse, les immigrés Bulgares, Albanais, Polonais, arrivés depuis plus longtemps sont d'avantage considérés comme des alliés car ils ne diffèrent pas racialement et sont intégrés à ce qui forme la « norme » des représentations des autochtones. L'orientation et l'argumentation par les discours de ces organisations va ainsi amplifier et diriger certaines opinions d'habitants confortant le stigmate de ce partage de l'espace non souhaité.

Les réactions de rejets ne sont pas propre qu'aux autochtones. Souvent les migrants mieux intégrés réagissent de la même manière parfois même à propos d'immigré de même nationalité, comme une négation de leur situation de migrant.

«Nous, on est là depuis 20 ans, on se plait ici. Les grecs, ils sont beaucoup moins racistes que les français, j'ai été en France quand j'étais jeune et partout on sentait un regard. Ici on a le sens de l'hospitalité et puis il y a le soleil, c'est pas gris comme chez vous.... On habite en banlieue [...] C'était pas comme ça quand on est arrivé, avec mépris *les marocains, les algériens, les roumains ils volent...»*
Un marocain, la soixantaine

Un pakistanais en Grèce depuis 8 ans associe dégradation physique du quartier par manque d'entretien des services publics à l'augmentation de l'immigration.
« A Omonia, avec tous les nouveaux immigrés qui apportent leurs problèmes. Les Africains, les Noirs, les Marocains. Maintenant tout est sale, sent mauvais… »

« -Et le quartier, qu'est ce que vous en pensez ?
-Ce n'était pas comme ça avant (il y a 10 ans), ça c'est dégradé. Ce n'est pas un bon quartier. Silence.
-Pourquoi ?
-La drogue, le vol d'argent… Les marocains, algérien, kurdes créent des problèmes.
-Vous avez déjà eu des problèmes?
-Non, non mais il faut faire attention »
Nikola, bulgare

« Comme le quartier a évolué au fil des ans, l'environnement spatial proche n'est plus forcement le proche social. Et quand l'environnement est peu valorisant les habitants veulent se différencier les uns des autres repousser le stigmate social qui pèse sur eux » Chamboredon Lemaire, 1971

Le contexte de crise est évidemment un terreau propice. Si elle préexistait à celle médiatisée depuis le printemps 2010, ses effets au quotidien se sont soudainement accélérés paupérisant plus rapidement des quartiers en perte de vitesse depuis quelques années. Les restrictions budgétaires ont provoqué la baisse des financements publics pour l'entretien des espaces communs et la chute des subventions de rénovation urbaine par exemple. Les conséquences sont une dégradation graduelle de certains quartiers « oubliés » de la municipalité, dont les services d'urbanismes à la base obsolètes.
La crise s'est également accompagnée de ce que nous ressasse les média mais se vérifie dans la rue: diminution des emplois et des salaires, précarisation de la population, inflation et globalement d'une grande paupérisation accompagnée d'une perte totale de confiance en l'avenir.
On assiste donc à l'apparition de deux phénomènes synchrones (immigration/ crise économique et sociale) très facilement assimilables l'un à l'autre en absence d'informations autres que celles véhiculées par les médias. L'opinion générale est maintenue dans cette vision

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

Carte des souvenirs de Maria

simpliste qui n'inclut pas de point de vue scientifique. Relayée par la presse et les discours politiques, l'immigration est perçue comme une invasion, une intrusion dans l'espace quotidien. Cette situation est donc un terrain pour l'émergence d'une xénophobie qui prend aujourd'hui des proportions inquiétantes.

La vision de Maria : regard intérieur d'une autochtone

Le témoignage de Maria, une institutrice grecque ayant passé toute sa vie dans le quartier comme habitante et enseignante nous offre un autre regard. Autochtone ayant vécu une enfance heureuse, sa parole relativise la dépréciation des lieux. Son histoire personnelle est intéressante car permet de comprendre son goût du cosmopolitisme et son attachement au quartier. Pour cet entretien, nous nous donnons rendez-vous dans son école primaire. Cet établissement scolaire au sein du quartier est particulièrement intéressant car seul 10% des enfants sont d'origine grecque. Elle est confrontée à la différence ethnique au quotidien.

Histoire de déracinement

Ses parents sont originaires du Nord de la Grèce, de Macédoine et ont émigrés en Allemagne lorsqu'elle avait quatre ans pour fuir l'occupation et la répression intellectuelle de la dictature des années 70 (dictature des colonels est le nom donné au pouvoir politique en place en Grèce de 1967 à 1974). Elle raconte ses difficultés d'intégration à l'école en Allemagne à cause de la langue, *« Je pleurais tout le temps ».* Une des institutrices allemande l'ayant alors beaucoup aidée, elle me dit que maintenant elle se sent responsable, de la même manière, envers les enfants d'immigrés déracinés. Elle reproduit donc aujourd'hui ce soutien et accompagnement si important.

Souvenirs d'enfance

En 1978, ses parents retournent à Athènes: ils ont trouvé une boutique de tabac presse peu chère dans le quartier de Plathia Vathi. Immédiatement, elle m'évoque ses souvenirs : à l'époque les enfants jouaient dans tout le quartier, pas seulement aux alentours de l'église rendus piétons par la suite. *« Tout était en bas »,* elle évoque en souriant et en mimant la marelle, la corde à sauter, les billes, le cache cache, *« j'ai de très bons souvenirs ».* Elle m'explique que c'est très important psychologiquement d'avoir de telles images : *« maintenant, les enfants doivent rentrer à la maison parce qu'il y a les voitures et que les gens ont peur [...] A cette époque le quartier était plus riche, il y avait beaucoup de cafenio »* ces cafés où les hommes se retrouvent pour parler de politique et jouer aux dames. A l'aide d'un plan, elle passe en revue toutes les anciennes bâtisses du quartier, se remémorant leurs fonctions et ce qu'ils représentaient de son point de vue d'enfant. Le vieux cinéma en plein air qui la faisaient rêver, les épiceries bien plus humaines que le nouveau carrefour, la gare et ses voyageurs qui rythmaient le quotidien, le studio de cinéma et ses stars en tournage, les terrasses avec les hommes. On sent l'importance de ce patrimoine qui lui évoque un temps perdu. Elle réalise d'ailleurs avec ses élèves un reportage sur l'histoire d'une épicerie disparue *« un lien entre le passé et le présent », « une très bonne expérience ». […]*

Soudain avec un petit rire, *« Ah ! bien sur très important : toute la rue Akominato avait des bordels, des petites maisons avec des lumières rouges à l'extérieur. Moi je ne savais pas ce que c'était mais il y avait une copine qui nous expliquait ».* rires *« Dans les années 80 quand j'ai fini les cours, ça faisait scandale et les bordels ont bougé… une rue plus loin ! »*

Elle glissera tout au long de l'entretien des

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

regrets vis-à-vis de la vie passée :

« A cette époque, on n'était pas effrayé d'ouvrir la porte, aujourd'hui c'est la première chose qu'on apprend aux enfants». «C'était comme un petit village, j'ai de très bons souvenirs, une autre sorte de vie sociale qui me manque. Les nouveaux, ils ne savent pas, ça ne leur manque pas ».

Parcour résidentiel et attachement au quartier

Avec ses parents, elle habitera trois appartements, tous à moins de 100 m les uns des autres : la première maison est ancienne et accueille une boutique. Elle me loue l'architecture de la bâtisse aux grandes pièces et à la cour commune avec les voisins. Par la suite, la famille reste dans le quartier. En 1976, elle se remémore la construction d'un bloc d'appartements à la place de la typologie traditionnelle existante semblable à la première maison familiale. Les nouvelles constructions sont très hautes, 8 étages et *« les appartements étaient minuscules c'était de la spéculation immobilière ».* Elle achète son propre appartement en 1989. Elle a eu *« de la chance car les prix étaient bas »* puis un deuxième pour son fils, un investissement mais toujours à deux pas. Comme ce dernier ne vit pas à Athènes, elle loue le bien à des étrangers. Elle me dit que ses locataires albanais sont très bien, qu'elle n'a jamais eu de problème.

Elle mentionne un très vieux et très beau bâtiment à l'abandon qui menace de s'effondrer mais qui ne peut être réhabilité par la faute de l'état grec. Elle explique l'importance de certains anciens édifices vis-à-vis de l'image du quartier : l'école nationale de musique qui redore la place Vathis investie par les junkies. *« c'est très important pour le quartier, cette école, elle a très bonne réputation ».* Je pose la question *« mais il n'y a pas un risque que cela se transforme en ghetto cet endroit? »* Elle s'enflamme : *« Non il y a encore des familles grecques comme nous !»* Je demande si les familles qu'elle connaissait étant petite vivent encore ici. Elle a beaucoup de mal à comprendre la question et fini par me répondre que la majorité est partie mais que certains sont encore ici et que des nouveaux arrivent.

Maria me conte l'image idéalisée du quartier d'enfance et glisse tout au long de l'entretien des regrets vis-à-vis de la vie passée. Comme beaucoup d'habitants natifs souvent âgés résidant à Plathia Vathis, elle est très attachée au lieu de part son histoire et la structure familiale encore importante dans la culture hellénique. Elle est un exemple typique d'un schéma récurent en Grèce de mobilité inter quartier qui favorise la mixité. L'inscription dans des réseaux sociaux locaux génère de véritables ressources, ce qui peut expliquer l'« immobilité » relative malgré les injonctions aux déplacement qui se multiplient.

Mais si l'attachement spatial affectif, les repères, les souvenirs d'enfance influent probablement grandement sur le choix de rester là, il s'agit d'une volonté revendiquée et non d'un statut subi. L'institutrice habite le quartier également par goût du cosmopolitisme. Son passé familial la rattache à l'histoire de l'immigration ainsi que son niveau d'éducation et son ouverture d'esprit. Cette attirance pour la vie en coexistence de diversité culturelle et envie de rencontre à l'altérité quotidienne provoque ainsi un retour de certains grecs à Plathia Vathis.

Image d'un quartier bohème, cosmopolitisme et place du patrimoine:

Le quartier possède pour un certain type de public les atouts du cosmopolitisme et du patrimoine en centre ville. Ainsi il accueille dans une vieille bâtisse néoclassique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Patrimoine et hétérogénéité du bâti

rénovée un des plus importants musiciens grecs, Marios Strofalis. Appartenant au milieu intellectuel athénien, il est le témoin d'une tendance qui se généralise dans des cercles de relations aux positions sociales élevées. Un retour symbolique et une recherche d'exotisme et de cosmopolitisme se manifestant souvent par l'achat d'un élément de patrimoine. La réputation de cet homme a une véritable influence et pourrait changer le quartier m'explique Maria. Cette recherche de distinction par le style de vie de quelques personnages renommés des classes supérieures sera sans doute imitée et généralisée d'ici peu. [6]

Le quartier voisin, Metaxourxiou, qui ressemblait il y a cinq ans au quartier de Plathia Vathis, est l'exemple d'un renouvellement urbain qui tend de plus en plus à la gentrification. L'attrait pour ces quartiers réside dans le mélange neuf d'une image de cosmopolitisme, d'un goût pour le retour au patrimoine bâti grec et des loyers modestes. Alors que les classes moyennes et l'opinion générale entretiennent la mauvaise réputation du centre ville, depuis quelques années, la multiethnicité de ces espaces est recherchée par certaines personnes au capital culturel et spatial important.

Eleni est architecte, athénienne d'origine, elle a vécu onze ans à Londres et a été fascinée par le mélange des cultures de la capitale britannique. Elle a racheté en 2007 une vieille bâtisse des années cinquante, tout près du quartier d'étude, qu'elle a réhabilité.

« Moi, j'aime bien cette ambiance ce mélange, mes voisins sont des étrangers : Iranien, Irakiens, Polonais, Bulgares, Russes, Arabes… Il y a du bruit, des combats mais c'est la « vraie vie ». Il y en a beaucoup qui disent « tu es folle de venir habiter ici par toi-même», ils considèrent le quartier comme totalement malsain. Mais vous ressentez ici que les gens qui vous connaissent vous demandent comment ça va et veulent vous connaître, avec des bonnes intentions […] Certaines familles reviennent car voient un intérêt à vivre dans ce type de cosmopolitisme ».

Le patrimoine bâti du quartier redécouvert, potentiel de rénovation urbaine

Les maisons néoclassiques du début du siècle dernier, qui cherchaient à donner l'image d'un certain raffinement et dont les façades animaient le quartier, sont aujourd'hui fantôme. Leur gabarit réduit est perdu, ici et là, dans la pauvreté architecturale des immeubles standardisés des années 60, dont le seul agrément est l'appropriation des balcons par les habitants. Ces vestiges dont ont a daigné prendre garde donne pourtant une identité au quartier. La pluspart sont en total abandon, fenêtres murées, cadenassées, envahis de végétation, en décrépitude absolue.

La précaution avec laquelle on les a clos témoigne sûrement de la crainte des propriétaires privées envers l'apparition de d'occupants indésirables : junkies, vagabonds ou immigrés illégaux. On se doute pourtant que l'inventivité de ces derniers doit parfois déjouer ces réticences et les pignons fatigués abritent sans aucun doute des sans-abris.

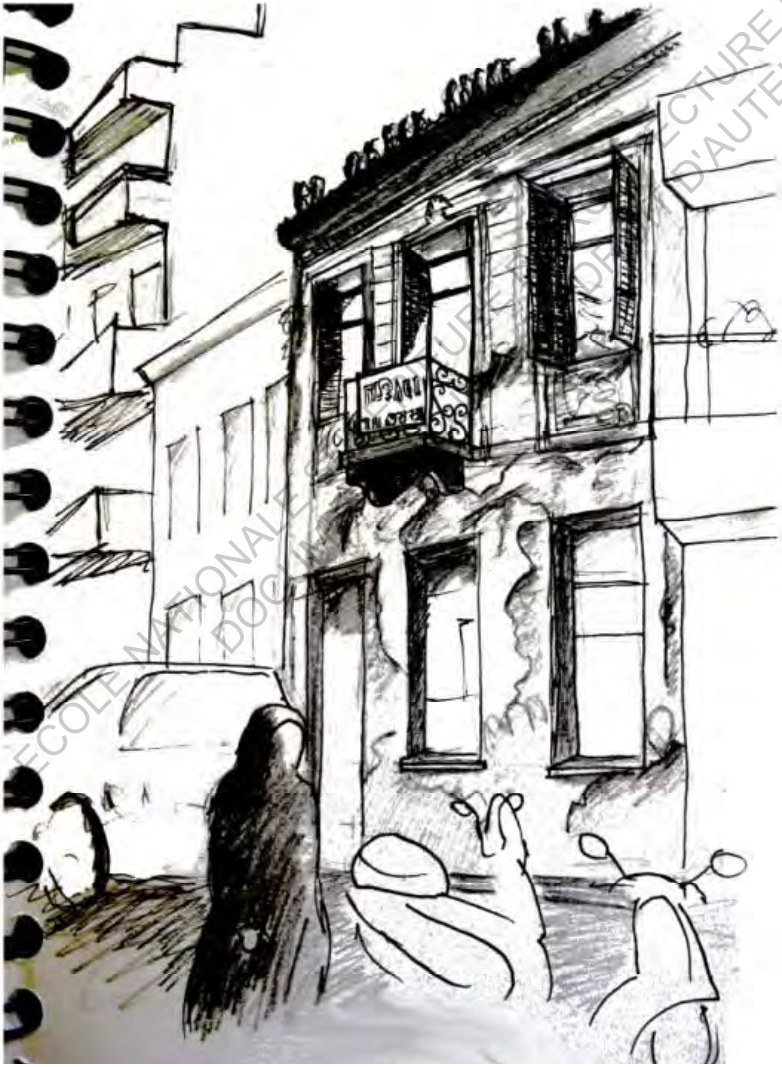
Le nombre important de ces tristes édifices abandonnés augmente énormément l'impression de dégradation du quartier. Pourtant ces bâtiments sont porteurs d'une vraie symbolique, d'un imaginaire fort de part leur pont avec le passé

Dans «L'invention du quotidien, tome 2 »

6. P.Bourdieu « La Distinction. Critique Sociale Du Jugement »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COMMUNIQUE AU DROIT D'AUTEUR

Vestige néo classique abandonné



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

Michel de Certeau *écrit« Quelque soit le cadre dans lequel s'inscrit cette volonté salvatrice, il est vrai que les bâtiments restaurés, habitats mixtes appartenant à plusieurs mondes délivrent déjà la ville de son emprisonnement dans une univocité impérialiste. Ils y maintiennent, si ripolinées soient-elles les hétérodoxies du passé. Ils sauvegardent un essentiel de la ville : sa multiplicité. Passages sur les multiples frontières qui séparent les époques, les groupes, les pratiques »*.

Ces architectures aux valeurs économiques encore faibles sont particulièrement intéressantes pour une clientèle en recherche de grandes surfaces, avec du « cachet » tels les artistes pour y implanter des ateliers ou des restaurateurs. Depuis peu, certaines commencent à être rachetées. La restauration en est encadrée par le ministère de la culture grecque que depuis une dizaine d'année. Pourtant le potentiel de rénovation urbaine liées à ces dents creuses est énorme.

Espoir d'équilibre cosmopolite ou dangers de gentrification ?

« Je pense que les choses changent de manière positive ici car ça fait voir les choses du bon côté. Si les gens qui viennent ici ont des bonnes intentions c'est bien, le risque c'est qu'ils chassent les populations qui vivent vers des zones encore plus dégradées. » Eleni

Les atouts patrimoniaux du quartier et cette attirance nouvelle pour la diversité culturelle pourrait donner espoir de retrouver une nouvelle identité et un équilibre dans la cohabitation.

Les obstacles résident à différents niveaux. L'appropriation de l'espace par l'imaginaire n'est-elle pas en réalité que l'accumulation de connaissances théoriques et pratiques sur ces lieux, c'est-à-dire finalement du capital culturel ? Quel peut donc être le degré d'attachement spatial de ces population immigrée totalement étrangères à la culture athénienne et sans bagages symbolique face à ces éléments de patrimoine ? La nécessité de trouver de nouveaux repères entérinant les déracinées est cependant importante pour qu'apparaissent la conscience et le respect du lieu d'accueil ainsi que des perspectives d'avenir.

L'autre risque réside dans une très probable hausse de l'immobilier en général allant dans le sens d'une gentrification menant à la réclusion des populations les plus pauvres vers des zones plus à l'écart, plus dégradées encore. Cet équilibre appartient aux politiques qui, actuellement, dans la situation de laisser-faire généralisé, semblent monter des stratégies de spéculation foncière, le but étant de laisser le quartier se dégrader, les prix baisser, avant un rachat dans quelques années.

Le gouvernants auraient également pour projet la construction de centre pour les individus en marge : drogués, vagabonds, immigrés illégaux… en périphérie, à l'écart de la ville. Syndrome du grand nettoyage urbain destiné à rendre la ville attractive, séduisante…

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Témoignage de Msaleem, pakistanais

Agé de cinquante ans, il vit en Grèce depuis quatorze ans et est réparateur d'électroménager dans une usine. Je le rencontre sur un banc dans un square, assis avec deux canettes de bières. Il est habillé de manière soigné avec une chemise une veste. Il parle bien grec et anglais.

Il vit depuis quatre ans avec huit autres pakistanais dans un appartement de deux chambres à Likovrissis dans le nord d'Athènes. Il est en fait hébergé par son employeur, son loyer est de 300 euros. Avant il habitait de la même manière à Aspropyrgos, en banlieue.

Il parle de la belle vie d'avant *« Ici le climat est vraiment bien, pas trop chaud pas trop froid, pas comme dans mon pays ! J'aime beaucoup, les grecs, ils ont l'hospitalité. Je n'ai jamais eu de problème, j'ai de très bons amis grecs. […] La nourriture est très saine ici, j'aime beaucoup. Avant mon patron me donnait des fruits et des légumes mais plus maintenant… Avant je ne gagnais pas beaucoup mais ça allait. J'aime bien aller à la plage aussi le week end. Je regarde les filles, rire. »*

Il aime aussi suivre les diffusions des matchs de criquet dans les cafés pakistanais car chez lui car il n'a pas internet. De la même manière il ne va plus au restaurant, c'est trop cher. Il dit que dans le quartier il y a beaucoup de café Indien/pakistanais, il y retrouve des amis . *« Maintenant c'est très très difficile. Ya plus de travail, la nourriture est chère. Il a des grèves tout le temps. C'est très difficile. Je ne sais pas ce que je vais faire après… Depuis deux ans tout est plus difficile : la situation économique, l'immigration... On a perdu 50% de qualité de vie, maintenant c'est équivalent au Pakistan ».*

Témoignage de Nikola, Bulgare

Nikola prend tout les jours un café après son service à la réception d'un hôtel tout proche dans cette boulangerie bulgare qui existe depuis 15 ou 20 ans. Il a une cinquantaine d'années, il est arrivé de Bulgarie avec sa sœur et réside en Grèce depuis 6 ans. En tant que citoyen de l'UE depuis 2 ans, il est maintenant en règle à Athènes. Il parle bien le grec qu'il a appris par lui-même en un an. Il habite dans le quartier mais se tait sur son logement. Lorsque je lui demande s'il se plait ici il me répond

-« Where is the happiness, is the home land […] C'est bien ici, je suis bien, il fait beau… silence… J'ai beaucoup d'amis »

-Des amis Bulgares ?

-Oui mais aussi de partout ! J'aime bien, je parle avec tout le monde. » […] Ici (parlant de la boulangerie) ya des gens de partout qui viennent, lui par exemple, c'est un pakistanais. Mais la plupart c'est des bulgares. On vient ici pour discuter. […]

-Et le quartier, qu'est ce que vous en penser ?

-Ce n'était pas comme ça avant (Il y a déjà passé quelques mois ici il y a 10 ans ce qui lui permet d'avoir un avis sur l'évolution du quartier), *ça c'est dégradé. Ce n'est pas un bon quartier.* Silence.

-Pourquoi ?

-La drogue, le vol d'argent… Les marocains, algériens, kurdes créent des problèmes.

-Vous avez déjà eu des problèmes ?

-Moi ?... Non, non… mais faut faire attention à votre sac. »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. L'IMMIGRATION AU COURS DU TEMPS, LES STATUTS D'INTÉGRATION AU VU DE L'HISTOIRE DU QUARTIER

Le quartier a subit de nombreuses mutations depuis le début du 20ème siècle qui semblent s'accélérer aujourd'hui. Tout d'abord habité par une petite bourgeoisie et ses ouvriers, il accueillait des industries de taille réduite telles des imprimeries, ou des manufactures. De cette époque persistent quelques reliefs néo-classiques. Il s'agit de résidences construites entre 1890 et 1930, d'un à deux étages destinées aux patrons modestes. Les bâtisses s'organisent autour d'une cour jardin sur laquelle donne un grand balcon au premier étage. Les pièces sont très généreuses et un espace commun majeur les dirige. L'ornementation est caractérisée par des références néoclassiques : moulures, corniques, ferronneries des balcons. Dans les années 60 ce patrimoine est ignoré au profit de la spéculation immobilière et de grands immeubles. Vit alors dans le quartier une classe moyenne qui s'active autour de la gare et des studios de cinéma. Déjà à l'époque le quartier à la réputation d'être « mal famé » car il accueille des hôtels de passe et des maisons closes. Les familles quittent peu à peu cette zone engorgée du centre ville pour les banlieues et le voisinage se dégrade, tombe à l'abandon.

Mutations et immigration

Maria explique que la situation a beaucoup changée après l'explosion du block de l'est en 1990. Des immigrés sont venus chercher du travail en Grèce, s'installant dans le quartier dans ses hôtels bons marchés. En parallèle, le quartier a été progressivement abandonné par les familles grecques qui ont cherché des zones plus calmes.
Cette vague d'immigration va redonner vie aux lieux. Depuis peu, les gens ont le sentiment, qui n'existait pas auparavant, d'un quartier dangereux *. « Il y a quatre ou cinq ans il y avait un certain équilibre, une stabilité entre étranger et grecs, aujourd'hui c'est différent. »[…]*

Différents stades d'intégration:

On peut donc facilement distinguer deux phases dans cet afflux d'étrangers. Des phases différenciables dans le temps mais qui correspondent aussi à des degrés d'intégrations des populations qu'il advient de différencier. L'intégration est ici employée dans le sens du processus progressif des individus non insérés dans la société mais qui y tendent par le partage de valeurs et volonté de participation à la société d'accueil. A l'intégration on oppose donc la marginalité, la déviance, l'exclusion. Sens qui diffère du communautarisme ou de l'assimilation puisqu'il ne s'agit pas de « mouler » l'individu dans un modèle social unique, mais de trouver dans le cadre public un consensus entre les différentes cultures. Il ne s'agit pas de reproduire dans un rapport de force la culture d'accueil mais de progressivement partager une familiarité et des valeurs communes.

La notion d'intégration sociale est élaborée par Durkheim dans «*De la division du travail social*», pour donner une très large représentation de la relation entre l'individu et la société. Plus l'intégration est poussée, plus les individus partagent des objectifs

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Immersion nocturne dans le quartier

Cet extrait est tiré de mon journal de bord un soir où après m'être entretenue avec deux algériens, ils me proposent de les suivirent vers Omonia et mon quartier d'étude, un point de rencontre habituel pour les nord africains.

12/12/10, 20h

Le premier arrêt est place Plathi Vathi, un lieu qui s'avère être un point de rencontre usuel pour les harrangas («brûleurs de frontières» originaires du Maghreb). Nous y saluons un groupe d'une dizaine de jeunes dont certains ne semblent pas avoir plus de 18 ans. Ils sont la plupart ici depuis quelques mois et veulent rapidement quitter la Grèce pour la France, la Suisse, l'Allemagne. Nous nous enfonçons un peu plus dans le quartier, saluant de temps en temps des petits groupes d'hommes d'Afrique du nord avant de pénétrer dans un café tenu par deux femmes blanches mais occupé par de nombreux magrébins, assis aux tables, buvant des cafés. N'ayant aucune attache dans le pays, ces jeunes hommes se retrouvent dans ces lieux pour discuter et retrouver un sentiment de communauté. Leurs très mauvaises conditions de vie transparaissent (dents non soignées, maladies de peaux, vêtements sales et abimés…). Je discute quelques minutes en français avec certains mais la situation ne me mes pas des plus à l'aise et je ne retiens pas grand-chose de ces échanges où tout le monde tente d'accaparer la conversation. La xénophobie des grecs reste un sujet récurent de leur propos tout comme la misère de leur vie ici et la nécessité de voler pour survivre.

Témoignage de Yuniss

Alors que j'observais la place Vathi, un marocain, Yuniss, m'aborde. Nous discutons durant une heure dans un mauvais anglais. Il a les dents abimées par manque de soins et d'hygiène. Il a passé sept ans de ses neuf ans en Grèce en prison pour soixante dix grammes de drogue. Se faisant transférer tous les six mois d'établissement en établissement (Athènes, Xania, Chios…). Il explique que là bas il n'y a que des immigrés, majoritairement des maghrébins. Les thèmes du départ, de l'emprisonnement, de la misère reviennent en boucle :

«J'ai rien ici, j'ai rien », « C'est mauvais c'est mauvais ».

«-J'habite là haut vers là bas, c'est une vieille maison, je suis tout seul mais je fais attention. Ya pas d'eau, ya pas d'électricité, ce n'est pas bon. J'ai une grosse couverture mais il fait froid. Je prends des douches dans les hôtels ici, c'est cinq euros. […]

-Tu viens souvent ici dans le quartier? Et quand ?

-Ici ? Il a l'air surpris par ma question. Je viens n'importe quand, la nuit le jour, j'ai pas d'heure. Je vais au café là bas, je peux dealer. Moi je vole pas, j'aime pas, c'est pas bien. Mais ya pas de travail. Le haschich c'est plus tranquille que voler.»

Quand je lui demande s'il a des amis ici :

« Je connais du monde, j'ai des copains du Sénégal, d'Ethiopie, je m'en fou moi de là où ils viennent si ce sont des bonnes personnes. Mais je n'ai personne sur qui compter vraiment. Je n'ai rien ici. » Il me répète sans cesse *« Ici je suis en prison, je veux partir de ce pays de malheur ».* A la fin de l'entretien je lui demande pourquoi il a engagé la conversation avec moi : *« Tu ressembles pas à une grecque. Si j'avais parlé à une grecque elle aurait tourné la tête et serait partie »*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

communs, définis et valorisés par la culture dont ils sont les dépositaires, mais aussi par des sentiments et des représentations communes ou des modes de raisonnement soit la «conscience collective». L'intégration dépend fortement de la socialisation des individus : plus ils ont intégré des croyances, des buts communs par leur éducation, leur famille, les contacts avec les autres membres ou le travail, et plus l'intégration sera forte. C'est en ce sens que l'on oppose souvent à l'intégration l'exclusion sociale dans les sociétés modernes, dans la mesure où la privation de travail donne à l'individu une position marginale, du point de vue des normes de réussite aussi bien que de la participation à l'ordinaire de la vie sociale.

On évince ici l'épineuse question du modèle politique grec de l'immigration assimilateur qui, bien que pourtant essentiel est difficile à appréhender sur le terrain, pour s'intéresser d'avantage à quel niveau culturel, économique et social d'insertion les migrants sont parvenus. Deux catégories principales se détachent ainsi entre lesquelles existes de nombreuses nuances.

Les plus intégrés

Après 1990 et l'ouverture des frontières, des communautés d'Europe de l'Est, surtout Bulgare, Albanaise, Polonaises, qui sont arrivées au départ dans les hôtels peu chers du coin, se sont formées, ont ouvert des commerces, ont habité les immeubles vides… Cette phase d'immigration s'ajoute à celle déjà existante de la péninsule indienne et d'Afrique qui s'accroit. Elle correspond à une période économique prospère dans une Grèce qui aidée par les financements européens, procurait facilement du travail à ces nouveaux arrivants.

Les témoignages de Nikola et de Msaleem recoupent de nombreuses autres discussions avec des immigrés arrivés depuis plus de quatre ou cinq ans en Grèce (plus généralement plutôt dix à quinze ans). Les caractéristiques de ces étrangers sont globalement similaires même si une infinité de variations existe. Ils sont plutôt bien intégrés :

-culturellement : ils possèdent une bonne maîtrise de la langue grecque (peu d'autres informations sur la pratique des traditions et coutumes d'origine ou du pays d'accueil) mais ne la parlent pas forcement entre eux, envoient des enfants à l'école grecque
-socialement : ils ont un cercle familial et/ou d'amis de même origines, étrangers et autochtones ainsi qu'une fréquentation régulière des espaces publics du quartier.
-économiquement : ils vivent d'un petit emploi stable qui leur permet des revenus corrects, ont un logement individuel.
-politiquement : certains (très peu) ont obtenu des papiers et sont considérés comme citoyens

De plus ils portent un regard plutôt satisfait sur leur condition de vie et ont un point de vue positif sur leurs relations avec les grecs d'origine. Ces immigrés semblent finalement avoir réalisé une intégration relativement harmonieuse à la société d'accueil, sans pencher ni vers l'assimilation (conservation de la langue maternelle et réseaux social de même origine) ni le communautarisme (interactions avec les natifs, participation à la vie citadine)… Ils possèdent des perspectives d'avenir. Cependant ils portent souvent un regard dépréciatif sur le quartier (particulièrement depuis 2/3 ans) avec un report des problèmes sur certaines minorités de nouveaux immigrés (Maghreb, Moyen orient, Kurdistan).

"Pour aller quelque part, tu dois connaître quelqu'un. Tu ne peux pas aller dans l'inconnu. Quelqu'un doit te dire quelques petits trucs, pour aider au début. Quand je suis arrivée ici, un ami m'attendait parce que je ne connaissais rien du tout, ni le

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Tous les jours, attente pour la demande de la carte de séjour temporaire

langage ni rien… Au début c'est très difficile, tu ne connais pas la langue. Très difficile. Mais petit à petit tu t'habitues, tu gagnes ta vie» Stefan, Polonais

... et ceux en marge :

Suite à cette vague d'immigration plutôt bien intégrée est apparu depuis 2008/2009 un autre type de migrants qui change la face du quartier. Issus des pays du sud en situation économique et/ou politique difficile, ils arrivent dans un pays en crise qui ne peut leur procurer un emploi.

Ces situations se retrouvent en général chez des migrants récents. Ils sont en Grèce depuis quelques mois ou au maximum deux ans et dans la pluspart des cas, le pays n'aurait dû n'être qu'un arrêt provisoire ou le devient face à la réalité désillusoire de la vie dans la capitale.

Ils sont plutôt très peu intégrés :

-culturellement : ils méconnaissent la langue grecque ou la parlent mal

-socialement : ils ont peu ou pas de point d'attache et se regroupent en communauté relativement hermétique

-économiquement : ils n'ont pas d'emploi et de logement stables, ils vivotent de commerce illicite et peu sur (drogue, prostitution, vols)

-politiquement : ils sont en toute illégalité sur le territoire ce qui ne leur garanti aucun droits, devoirs ou sentiment d'appartenance, la lutte pour la carte rose délivrant trente jours d'autorisation de résidence est quotidienne, la peur du rapatriement ou de la prison omniprésente.

De plus ils souffrent de racisme et de mépris et ont donc une mauvaise opinion des grecs qui les stigmatisent et du pays d'accueil en général. Leur horizon est bouché entre un retour au pays impossible et une avancée stoppée. Ils ne se projettent pas dans la ville qui reste une sorte de non lieu transitoire.

Divers facteurs expliquent les différences d'intégrations. Tout d'abord un déséquilibre quantitatif. Le phénomène de l'immigration s'est emballé et la capitale peine à absorber les arrivées. Le point est atteint d'une situation de déséquilibre : le pays d'accueil ne pourvoit plus de repères identifiables mais un monde mouvant où l'environnement est celui de l'errance.

Vient ensuite la question de la crise, l'arrivée dans un pays démoralisé dans un climat de banqueroute et de difficultés tant économiques que sociales n'est évidemment pas un facteur aidant à une intégration idéale. Enfin la question de la durée du séjour est évidemment primordiale notamment pour acquérir la compréhension du territoire d'accueil, la langue… Il s'agit d'un processus lent d'acquisition de diverses ressources.

Ces deux profils extrêmes de migrants qui émergent sont à mitiger. Entre ces deux figures fortes existent bien sur de nombreuses situations intermédiaires ou composites.

On peut évoquer les problèmes identitaires que peuvent avoir les deuxièmes générations de migrants, enfants des primo arrivants mieux intégrés par exemple. De part la barrière de la langue il est rarement possible de discuter suffisamment en profondeur pour aborder ces thématiques directement. Cependant des films documentaires tels que celui de Konstantinos Yiannaris « Au bout de la ville » (1998) permettent d'apporter des nuances à cette apparente intégration. En effet la fiction documentée montre, dans une banlieue pauvre d'Athènes, le quotidien d'une famille de "pontios", grec de la mer noire dispersés à travers l'union Soviétique durant l'époque Stalinienne et retournés en masse au pays d'origine après l'explosion de l'URSS. Les parents parlent majoritairement grec mais l'adolescent s'exprime dans un

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mélange de russe et de grec qui reflète la perte d'identité et la marginalisation de ses expatriés. Les jeunes passent la pluspart de leur temps à Athènes, profitant de l'activité intense de la capitale pour une course à l'argent et à l'identité à travers les vols, la prostitution. Alors que la banlieue est le domaine de la maison familiale, le symbole d'exil et de valeurs en ruptures avec la nouvelle vie grecque citadine, le centre ville athénien est le lieu de la libération où tout est possible : concentration des activités, trafics, opportunités… La ville nocturne devient l'espace d'une tentative effrénée de se reconstruire des repères et une identité. Tentatives qui se cristallisent par la constitution de bandes de jeunes du même âge parcourant la ville en voiture volée et s'appropriant des délaissés urbains.

De plus, comme le pointe Stefan pourtant relativement bien intégré, le temps n'est pas nécessairement synonyme d'ascension sociale. Sa déception vis-à-vis de l'impression de ne pas avoir réussi : *«Je suis arrivé il y a vingt deux ans j'ai acheté une mobylette, et j'ai toujours pas de voiture. J'ai toujours la mobylette. C'est pas normal ça, je devrais avoir une belle voiture maintenant, mais c'est comme ça ici…»* Stefan, Polonais

Le rôle des solidarités et des lieux associatifs dans les processus d'intégration

Globalement la culture grecque est me semble-t-il encore aujourd'hui moins portée par l'individualisme que dans nos villes occidentales et la tradition de l'hospitalité est encore prégnante. Si l'idéologie dominante est celle du nationalisme et de l'assimilation, des phénomènes de solidarités au quotidien entre grecs et migrants sont monnaie courante. Cependant ces manifestations d'entraide à l'échelle de la relation individuelle se perdent au niveau des mesures politiques sociales. L'implication d'une partie de la population grecque dans le soutien à la cause migratoire exclue est pourtant à pointer. En effet dans certains quartiers de la capitale, on observe de nombreux lieux associatifs libertaires d'aide aux sans papiers et qui proposent des ateliers artistiques ou pratiques, des cours de langue et une aide matérielle qui favorisent l'accueil des immigrés. Ce sont parfois des points de départ importants qui accompagne l'intégration en créant des réseaux sociaux. La solidarité est également relativement développée dans les démonstrations publiques et événementielles tels des festivals antiracistes ou de revendication. Un potentiel d'évolution des mentalités est donc sous tendu dans certains milieux (de la jeunesse et libertaire) qui reconnaissent la nécessité de l'entraide et de la cohabitation. Cependant ces initiatives intéressantes n'apparaissent que dans les quartiers avec une forte identité contestataire et engagée préexistante (Exarchia) qui ne correspondent pas forcement avec les zones de plus forte concentration de migrants. De plus, leur impact est relativement réduit car fragmenté et peu organisé.

Les réseaux chrétiens orthodoxes sont également de grands acteurs dans la solidarité. Procurant des repas aux immigrés, ce sont finalement les seuls acteurs locaux du quartier. Il n'existe pas d'association qui pourrait généré des actions , aucune mise en relation des habitants. Pour les nouveaux arrivants comme pour les anciens, rien ne catalyse la construction d'un sentiment d'appartenance aux lieux et n'incite à prendre part à la vie quotidienne du quartier.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CONCLUSION:

Ce quartier, contrairement au ressenti du premier abord et qui lui reste souvent attaché, n'est pas un ghetto. Caractérisé par une multiplicité de populations d'origines ethniques différentes, l'image négative qu'il véhicule est une construction qui cache une mixité sociale et ethnique complexe.

Si la ségrégation sociale verticale existe , on la retrouve dans des fréquentation d'espace public différenciées selon les niveaux de vie ou stades d'intégration par exemple. Il coexiste pourtant localement des populations très diverses selon les lieux et milieux d'origine, les degré d'adaptation aux lieux. Le quartier, par sa structure et ses interstices, permet encore une certaines hospitalité aux populations étrangères les plus démunies. Il attire aussi certaines élites et en héberge des autochtones enracinés. Cette multiplicité donne l'identité du quartier qui est ainsi perçu comme un «big bazar» cosmopolite par certains usagers.

Le rôle des espaces publics y prend tout son sens comme parfois seul lieu de vie, d'expression, de confrontation inter culturelle ou de sociabilité. L'observation du quotidien montre les processus de réadaptation à un cadre de vie différent où la norme est finalement d'avantage la différence que l'hellénisme. En effet, ici, l'intégration se fait par rapport à un environnement mouvant ou la population d'accueil est bien souvent d'origine tout aussi étrangère que le nouvel arrivant. Le quartier est une tour de Babel avec souvent pour dénominateur commun un parcours migratoire et un déracinement. Le territoire est alors différemment perçu: lieu d'errance pour les clandestins sans destin, espace de subsistance par inventions et réappropriations, scène de rencontres et sociabilité...

Face à cette mosaïque de visions, les réactions apparaissant chez les migrants sont variées: de l'échanges inter culturels aux replis communautaire (gangs). Chez les autochtones, de intérêt ou du rejet.

Ainsi le quartier a connu une période plus ou moins prospère d'équilibre dans la cohabitation entre les diverses cultures, Liée à une économie plus prospère, à une immigration moins massive et à l'existence d'un temps d'adaptation plus long qui permettait une intégration économique plus ou moins progressive et respectueuse des différentes communautés immigrés en présence, la situation s'équilibrait. L'avenir du quartier prend aujourd'hui un tournant et s'accélère. Il semble tiraillé entre une tendance à la gentrification et une spirale de paupérisation. Le potentiel lié au patrimoine et aux interstices ainsi que les initiatives rendues possibles par l'arrivée d'un milieu culturel artistique et intellectuel dynamique pourraient changer l'image des lieux, renforçant de manière positive l'identité cosmopolite sans tendre vers un embourgeoisement. Le pendant inverse serait une amplification des manifestations de déviance qui apparaissent, anihilant tous sentiments d'appartenance et de respect vis à vis des lieux vécus. Stigmatisation et insécurité deviendraient omniprésentes. Une troisième tendance pourrait consister en une récupération politique et l'élaboration de spéculations immobilières de la part des autorités visant a aseptiser ces quartiers, reléguant les populations défavorisées en périphérie.

Les caractéristiques de ce lieu sont à envisager à des échelles plus larges pour élargir les problématiques.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III. UN QUARTIER MIROIR DES BOULVERSEMENTS D'UNE METROPOLE ET DU MONDE

A.UN QUARTIER TEMOIN DES MUTATIONS D'UNE VILLE

Plathia Vathis n'est pas l'unique exemple de ces processus de l'immigration à Athènes. D'autres quartiers au nord du cœur de ville présentent des similitudes. Face à la pression du nombre des clandestins, les poches de résidence d'immigrés se multiplient autant que s'accroissent les existantes. On assiste à une diffusion à l'échelle de la ville et même du pays du phénomène. Ainsi les limites des aires paupérisées ne sont pas nettes, la présence des étrangers est assez largement présente dans toute la ville centre. Les polarités semblent d'avantage se marquer en périphérie avec à la fois des banlieues résidentielles aisées en bord de mer et des espaces urbains pauvres issus de l'étalement de la métropole.

Polarisation des différences sociales?

Comme nous l'avons vu et contrairement au postulat initial, la ville ne semble a priori pas risquer de fortes ségrégations . Sa structure urbaine construite par agrégats de petites initiatives privées sans plan directeur et sans parc de logement social a toujours fait cohabiter des classes socialement différentes. La faible mobilité attachée aux réseaux familiaux et sociaux a entériné les familles dans leur quartier, permettant donc la cohabitation avec les nouveaux arrivants. Si cette cohésion s'est délitée progressivement avec la fuite vers les banlieues des classes moyennes et aisées, la crise économique récente va peut être d'avantage inciter les grecs à se replier sur leur patrimoine en centre-ville, héritage familial encore prégnant (la majorité des moins de trente ans vivent chez leur parents et 80% des grecs sont propriétaires) que de continuer les extensions périphériques. La ségrégation « en plan » est en effet liée en partie à la croissance de ces classes moyennes et aisées qui risque de stagner. Cependant il est aussi à craindre que la paupérisation incite à la mise en location des biens immobiliers et donc à une fluidification du marché du logement qui accenturaient la localisation des différences sociales. Même si les cohabitations sociales et ethniques se poursuivent peut être au niveau résidentiel, en absence d'intervention à une échelle supérieure, elles ne seront pas forcement issues d'un choix des habitants et ne seront donc pas nécessairement signe de mixité. La fréquentation différenciée des espaces publics est un signe de polarité comme celle des établissements scolaires par exemple qui sont pourtant les lieux de l'émergence et de l'apprentissage du cosmopolitisme.

L'équilibre urbain rendu fragile par la crise

C'est peut-être la ville en sa globalité qui par dysfonctionnements de toute part est en train de devenir une sorte de ghetto à l'échelle européenne, stigmatisée par les médias (le « mauvais élève » au premier plan de l'actualité depuis plus d' un an) , se révoltant en interne de manière autodestructrice (émeutes et grèves violentes à répétitions), se paupérisant et étant dans l'incapacité de se renouveler.

Avec les bouleversements profonds du pays, il est à craindre l'élaboration de politiques de spéculation immobilière de la part des autorités visant à aseptiser ces quartiers

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

intéressants géographiquement car proche de l'hyper centre, reléguant les populations défavorisées en périphérie. L'éventuel rachat de l'immobilier athénien par des multinationales étrangères comme cela débute déjà dans certaines zones de la ville (Pirée, site olympique) et la dépossession progressive du territoire de ses occupants sont également des évolutions à redouter. Ces perspectives liées à l'endettement du pays tendraient à un grignotage privatif progressif de la capitale aboutissant à une fragmentation d'espaces qui ne seraient plus gérés que par quelques puissances financières, assurant la perte de liens entre habitants et lieux.

Bouleversements sociaux et populations à deux vitesses

La société grecque va changer de manière forte avec les conséquences de la « crise ». En perte de toute illusion d'avenir dans le pays, l'émigration (historiquement ancrée) est une tendance notable, en augmentation, chez les autochtones alors que les immigrés clandestins sont toujours plus nombreux à s'amasser dans la capitale. Ce chassé croisé de population risque de bouleverser profondément le visage démographique de la Grèce : alors que la diaspora s'accentue, le territoire historique devient terre d'accueil multiculturelle. Avec les accords de Dublin II, les populations piégées à Athènes doivent, de manière volontaire ou non, envisager un séjour à long terme en Grèce. La ville va ainsi devenir un cas atypique de changements démographiques rapides avec un transfert de référentiel de la société d'accueil : fuite des autochtones/nouveaux résidents.

Cependant cette augmentation des étrangers est loin de s'accompagner d'une amélioration de leur condition.

Thomas Maloutas perçoit ainsi un aspect des transformations possibles *« L'organisation urbaine non encadrée a certainement atteint ses limites : après une longue période de croissance le pays est face à une grave crise économique qui pousse l'état à prendre des mesures pour remédier à cette situation, impliquant notamment une réduction de l'économie souterraine. Un impact positif à long terme devrait résulter de telles mesures, mais dans un avenir proche, elles peuvent perturber la cohésion sociale de la ville. La main d'œuvre issue de l'immigration sera plus réglementée et deviendra donc plus chère. Elle sera moins abordable pour les petites entreprises et pour les ménages privés qui verront parallèlement leur niveau de revenus réduits. Le chômage des immigrants qui n'a pas été un problème pendant un certain temps en Grèce, deviendra certainement une difficulté. Plusieurs services sociaux, assurés par la main d'oeuvre immigrante bon marché, devront être mis à disposition par d'autres individus.»*

Avec le plan d'austérité qui assomme déjà les grecs légitimes, quel avenir envisager pour les populations illégales déjà en situation précaire? Aujourd'hui aucune aide n'existe à leur destination, ils sont les plus touchés par le chômage, les augmentations de taxes... L'absence de reconnaissance quasi totale des étrangers et l'émergence de politiques autoritaires en la matière, voir xénophobes, ne sont pas des perspectives optimistes quant à leur devenir. Apparaîtront alors d'une part les grecs et les immigrés les plus intégrés possédant le statut de citoyen, luttant pour leur société dans l'austérité et un amalgame informel de migrants de nationalités diverses, paupérisés, en situation nomade et sans attaches ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. UNE IMMIGRATION TEMOIN D'UNE PROBLEMATIQUE MONDIALE

Gérance politique

Athènes est en train de devenir une sorte de camps de réfugiés aux portes fermées vers le reste de l'Europe. Une impasse condamnant les clandestins coupés de leurs origines, sans possibilité d'atteindre leur but géographique, les vouant à une attente indéterminée sur un territoire non désiré qui s'oppose à toutes leurs aspirations de rêve occidental . Des êtres humains privés de liberté de circulation et d'horizon.

Le parallèle avec le film «*Qu'ils reposent en révolte*» de Simon Georges est frappant à ce titre. Athènes est le Calais de l'Europe orientale, un camps à ciel ouvert au sein duquel de nombreux migrants errent sans fin, étant là en voulant être ailleurs.

A une échelle plus générale, cette situation athénienne pose la question du statut des immigrés clandestins en Europe, si ce n'est à l'international. L'échelle du pays n'est nous l'avons vu pas le niveau auquel porter la réflexion: les migrations incluent Athènes et la Grèce dans un parcours à l'échelle mondiale. La réponse de l'Europe aujourd'hui face aux arrivées massives du Sud ou de l'Est est globalement la tentative de contenir le phénomène aux frontières notamment avec le déploiement des patrouilles FRONTEX agissant de manière à «endiguer». Les raisons du départ des migrants des pays d'origine comme fondement de la réflexion et de l'action seraient pourtant un cheval de bataille plus logique qu'un étalage de mesures répressives. La quête des migrants n'est que celle humaine d'un avenir meilleur que ce qui leur est offert. Envisager l'origine des mouvements de populations et tenter de les enrayer à la source est une tâche aussi ambitieuse et complexe que nécessaire parce qu'elle s'attaque aux conséquences de la mondialisation et à des solutions.

Si la prospection est indispensable, réagir ici et maintenant face aux individus déracinés est incontournable par l'aide et par le choix du statut à concéder. Les arguments essentiels défendant les régularisations des immigrés sont la défense des libertés fondamentales de l'hommes tant individuelles que politiques et dont le bafouement est l'illustration des illusions et dérives de nos sociétés se prétendant démocratiques. Cependant même pragmatiquement les pays d'Europe auront la nécessité de l'Autre, qu'il s'agisse de besoin liés aux faibles natalités comme d'enrichissements économique mais aussi intellectuels et culturels. Les états ont peu à gagner en maintenant les migrants dans la clandestinités: que devient une ville lorsqu'une grande partie de ses usagers ne sont plus citoyens mais clandestins ?

Les enjeux politiques liés à la question de l'immigration sont donc bien en revanche une aubaine pour les pouvoirs qui par l'intermédiaire des médias en font un outil privilégié du maniement de l'opinion. Illusion de contrôle des déplacements, refuge dans les notions d'identités et de territoires nationaux qui rassurent alors que les limites se brouillent toujours d'avantage.

La question des lieux

La notion de frontière interroge celle de territoire, attachée dans les valeurs occidentales à la propriété, à une unité collective profondément ancrée, à la sédentarité. Avec les mobilités grandissantes et l'apparition d'immigrés piégés par les cloisonnements législatifs et territoriaux de l'Europe (accord Dublin II) la notion de frontières et d'Etats peut être réinterrogée au profit de nouvelles visions de l'espace.

Dans « *La transformation des formes de la*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

limite »[7], Le géographe D.Retaillé s'intéresse ainsi à la notion de nomadisme et de recomposition des lieux en lien étroit avec de nouvelles formes de gouvernance. *« Si la circulation avait été maîtresse sans partage de la scène politique, elle aurait sans doute abouti à un éparpillement de l'autorité presque à l'infini, chaque carrefour, chaque ville agissant à sa guise, établissant ses propres règlements » affirmait Gottmann (1952). L'État moderne a produit ce cloisonnement et cet affrontement des puissances par l'emboîtement des lieux en un lieu : la géopolitique dont la mondialisation provoque la « crise ». La recherche d'une bonne gouvernance, si généralement souhaitée comme alternative au (bon) gouvernement, n'est pas sans affecter la frontière en même temps que s'imposent des subsidiarités trop nombreuses pour être identifiées par palier d'échelle.»* En effet les mouvements de migrations réinterrogent le territoire d'accueil ou de passage en démultipliant la manière de les percevoir.

Certains quartiers de la capitale comme Plathias Vathis sont ainsi devenus des « non-lieux » dans le sens par lequel le géographe D. Retaillé l'évoque. Il montre qu'en *« fustigeant les non-lieux, Marc Augé (1992) fait belle la place à l'authenticité de l'installation pour définir le vrai lieu, celui de l'épaisseur prise par la mémoire et le génie progressivement constitués là. Du côté du non-lieu, l'éphémère, le mouvement, le croisement, ne porteraient que confusion, conflits et dispersions, à l'image des jungles des couloirs souterrains et des regroupements en tribus fluides : la négation de la société. »*

Comment transformer ces espaces de flottement et de passage en véritables lieux dans des représentations issues de cultures disparates? Comment penser l'espace en intégrant le nomadisme?

La spécificité de chaque lieu et population d'accueil préexistante (histoire, géographie, culture) pourrait voir naître des situations uniques de recomposition d'identités locales qui deviendraient des repères identifiables car différents les uns des autres.

Question migratoire mondiale :

Le cas Athénien amène à se poser la question de l'avenir des villes par la problématique des migrations qui ne cessent de se complexifier. Avec la mondialisation, les mouvements de populations s'intensifient et la métropole, lieu de convergence, s'en voit transformée. En effet, comme le montre E.Chérel et M. Dumont dans «Expériences de l'altérité et constructions composites des identités»[8], *« La mondialisation est un processus complexe et paradoxal qui provoque des phénomènes de destruction sociale et culturelle, d'homogénéisation, d'opposition, d'association, de complémentarité, d'invention et/ou création. Création d'un espace mondiale interdépendant. Elle est caractérisée par l'augmentation des flux financiers communicationnels, matériels humains, par de nouvelles logiques organisationnelles des entreprises par le renforcement des institutions mondiales. Construction par capitalisme libéral, réchauffement climatique, conflits armés, diffusion des technologies de communication et des transports. Les conséquences sont une accélération des flux humains : tourisme, déplacements commerciaux et professionnels, migrations, diasporas et exils pour raisons économiques, politiques, écologiques et les métropoles en sont les lieux de convergence en réseaux. Si certaines frontières ont disparues, d'autres se sont renforcées : physique, culturelles, financières. »*

Ainsi les notions traditionnelles de territoire perdent leur sens face aux flux. L'avenir de la cohabitation des diversités culturelles

7. Journal of Urban Research, 2011

8. les espaces urbains mondialisé n°12 Lieux Communs 2010

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

est donc une réalité mais la question est de savoir quel type de monde construire. Intervient la notion de cosmopolitisme. Non pas un cosmopolitisme global de *« prospérité et de privilèges »* qui tendrait à gommer les différences culturelles au profit du progrès de la productivité (hybridation) mais un cosmopolitisme de respect des particularismes. Ce n'est pas parce que la différence est aujourd'hui plus accessible qu'elle est compréhensible, au contraire. L'exemple d'Athènes montre que la mondialisation génère des processus complexes d'intégration/exclusion à l'échelle de l'individu ou de groupes sociaux allant du rejet à l'accueil. Elle crée des échanges et aussi des tensions en menaçant de concurrence les locaux ou entre communautés. L'incertitude face aux mutations, l'effacement d'anciens repères stables, la rapidité des changements, suscitent parfois en réaction une réaffirmation des identités locales. La cohabitation ne s'opère pas toujours dans la collaboration et le dialogue mais peuvent être dans l'ignorance ou le conflit. Mais ses côtoiements voulus ou forcés conduisent aussi à l'invention de pratiques et à l'apparition de nouvelles représentations qui participent aussi à la fabrique du monde. Sans la gangue de la notion de territoire, les populations déracinées doivent recomposer à partir du local: ce sont les hybridations, métissages, bricolages dont l'espace public est le catalyseur.

Ces situations de déterritorialisation et de recompositions locales entre des cultures très diverses sont intéressantes car préfigurent un mode de vie induit par la mondialisation grandissante auquel des étudiants baignés dans l'image de l'Union Européenne ne peuvent être que particulièrement sensibles. Finalement, peut être que c'est au quotidien de ces migrants les plus nus, sans statut de citoyen, détachés de tous les cadres traditionnels juridiques, éthiques, familiaux, professionnels que peuvent naître des réflexions sur des formes politiques et de gouvernance plus essentielles et alternatives à nos société. Comme un rappel du fondamental des aspirations de l'être humain, universel et particulier.

C. QUESTION DE LA GOUVERNANCE :

Si nous revenons à l'échelle de notre exemple, Thomas Maloutas évoque la question de la gouvernance. *« Il n'y a pas beaucoup de vision à Athènes, mais c'est surtout l'absence d'un plan maître dans lequel aurait dû s'inscrire l'effort olympique. Ce manque est probablement le résultat de l'absence d'une culture de planification. C'est politique. C'est aussi historique. Nous n'avons pas les compétences disponibles sur place. Il y avait vraiment une absence d'infrastructures. Là où il y a absence d'infrastructures, on peut placer des infrastructures. En revanche, lorsqu'il y a absence de compétences, il est difficile de combler ces lacunes en l'espace de quelques années. Pendant longtemps, la ville a été habituée à laisser ses problèmes se régler d'eux-mêmes. Pour différentes raisons, ceci a plutôt bien fonctionné. Aujourd'hui il est difficile mais essentiel de mettre en place des politiques efficaces, étant donné les conditions économiques négatives actuelles pour traiter des questions sociales et urbaines fondamentales, afin d'en contrôler les conséquences. »*[9]. Cette quasi absence de gouvernance n'est pas seulement urbaine, elle s'étend au domaine politique, social…

La situation est aujourd'hui difficilement tenable et la Grèce ne peut se désengager de la gestion de la question migratoire et de l'organisation de son territoire tenant

9 *Diversity and inequalities. Socio-ethnic hierarchy and spatial organization in Athens*, conférence septembre 2010

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Travaux d'étudiants de l'école d'architecture d'Athènes et du laboratoire de la production d'architecture (LAPA) au sein de l'Ecole polytechnique de Lausanne (EPFL)

http://issuu.com/davidedicapua/docs/101222_uc_groupb_village_network_small
http://issuu.com/zousi/docs/us_immigration_athens

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

compte de l'espace mondial. Comment doit et peut naître l'impulsion de renouvellement urbain?
L'école d'architecture d'Athènes, bastion libertaire au coeur même de la capitale, se sensibilise depuis peu à ces problématiques. Des enseignements et projets étudiants commencent à se pencher sur les questions de régénération des quartiers en incluant la question migratoire. Des utopies concrètes sensibles aux questions d'identités locales et balbutiantes en terme de démocratie participative et de développement durable apparaissent. Une émulation d'idées réservoir de possibles pour l'avenir.

Mais quand bien même s'opère la prise de conscience du phénomène d'un point de vue scientifique et artistique, le passage à la scène politique est une étape supplémentaire difficile lorsqu'elle doit faire face à des questions immédiates de crise sur tous les fronts. Pourtant la vision urbaine à long terme est indispensable au rebond du pays. Comme George Prévlaki l'a montré, l'engorgement de la capitale est une raison des dysfonctionnements de son économie.
En absence de toute expérience et cadre en la matière, tout est à édifier. Ce qui laisse présager tant le meilleur que le pire et pose la question de la manière de construire la gouvernance.

Athènes n'a pas ce qui fait les qualités de nos métropoles d'Europe Occidentales : efficacité de planification, d'infrastructure et de gouvernance.
« Rien ne marche avec leurs tentatives de planification, l'organisation est très mauvaise, les grecs ne sont pas heureux en tant que citoyens, l'état ne les respectent pas [...] ils ne rendent pas nos vies plus faciles ». Maria
Il semblerait ainsi un piège de vouloir calquer des politiques urbaines semblables à celles de nos villes d'Europe du Nord, construites sur une histoire et une expérience urbaine dont nous découvrons les méfaits à posteriori des opérations de zonage à grande échelle.

La capitale a pourtant des atouts urbains que nous tentons de retrouver: la densité et la compacité de son tissu urbain, les structures sociales encore importantes qui constituent des réseaux et des identités de quartiers, l'absence de ségrégation forte, des activités et des lieux de résidence en symbiose, un espace public jouant un vrai rôle de sociabilité, des friches urbaines et du patrimoine inexploité... La présence immigrée serait également à percevoir comme un véritable atout.

Athènes cosmopolite
Aujourd'hui l'altérité culturelle est omniprésente, mais à différents degrés, dans l'ensemble des espaces publics et résidentiels du centre ville. Les espaces concentrant de nombreux immigrés créent entre eux des réseaux de circulation interne à la capitale : mise en lien entre communautés, commerces, travail, résidence… Ces mobilités des étrangers, différentes de celles traditionnelles des grecs natifs (les emplois n'étant pas les même, les trajectoires se différencient), au sein d'Athènes tendent à changer le visage de la ville. Ces mutations s'accompagnent également de la visibilité grandissante de la parole migrante qui aspire à se faire entendre sur la scène politique et médiatique.

Visibilité sur la scène publique
En effet, des manifestations de la présence étrangère, non abordées dans l'étude de terrain car visibles à l'échelle de la ville et du pays, sont extrêmement révélatrices des tendances actuelles. De plus en plus, les réseaux communautaires se manifestent sur la scène publique Athénienne, tant physiquement que médiatiquement.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les immigrés palestiniens ou iraniens par exemple occupent régulièrement les espaces publics du centre ville touristique pour faire part de leurs revendications de régularisation : grèves de la faim, occupations de bâtiments ou de places, cortèges… Les musulmans, d'origines variées, réclament le droit à des lieux de cultes et des manifestations contre le racisme sont fréquentes. Ces mouvements sont vivement relayés par les médias, ce qui démultiplie la visibilité du phénomène et exacerbe hostilités ou soutiens provoquant le débat. Les manifestations de xénophobie jusque dans les sphères politiques deviennent ainsi inquiétantes. Les faits divers mettant en scène l'immigration clandestine comme grande délinquante créent en effet un climat d'insécurité palpable auprès des habitants. Dans le même temps, certains grecs notamment de nombreux jeunes, encouragés par une tradition hellénique de contestation et d'ouverture à l'Autre, font preuve d'une solidarité et d'une mobilisation remarquable envers les étrangers (aide associative et soutien événementiel entre autres).
Ces percées de revendications et ces demandes d'une place dans le débat montre l'émergence d'une prise de parole.

La Cité symbolique de la naissance de la démocratie a montré par son histoire le passage de cycles de prospérité ou d'oubli. Les situations de crise bouleversant l'ordre établi, elles reposent des questions essentielles porteuses de renouveau.
Athènes pourrait donc se renouveler globalement, sans perdre l'alchimie de sa vie sociale locale en intégrant l'immigration et les mobilités dans son développement pour ne pas devenir le cauchemar d'une ville de transit, de passage, une ville de trajectoires errantes individuelles, un miroir grimaçant d'un avenir possible de notre société.

Il faut se prendre à l'utopie et envisager que ce potentiel humain énorme d'immigration pourrait devenir la force du pays, envisager Athènes en grands chantiers de renouvellement par des interventions participatives locales multi ethniques ? Est-ce que finalement les villes les plus désemparées n'ont pas le potentiel maximum d'innovation et de régénération ?

Ce qui est sure, c'est la nécessité de proposer de la matière à rêver aux athéniens pour régénérer une ville dans un climat quasi désespéré ambiant.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Utopie dans le chaos
notes du *07/12/10*

Le square Navarinou est le seul espace parcellaire public non bâti du quartier libertaire d'Exarchia, exceptée la place principale du même nom. Le contexte est particulier, il s'agit d'un quartier à l'identité très forte, presqu'une communauté. Le lieu est un ancien parking que les riverains ont décidé de transformer en square il y a deux ans. Une vraie respiration gagnée par la lutte contre la technocratie dans la compacité et la densité des plots athéniens. S'élevant contre la municipalité, les habitants ont ensemble retiré l'asphalte pour planter des arbres et du basilic, pour construire des bancs et des jeux pour enfants. C'est anarchique et sincère, ça marche terriblement bien. Les gens viennent spontanément repeindre les balançoires en rouge et bleu ou couvrir les bancs de mosaïques avec les restes de vaisselles cassées. Tous les jours, les poubelles sont changées, les allées balayées. On prend extrêmement soin de ce petit espace de liberté dont on se sent la responsabilité. Il y a des clochards sur les bancs, dans le toboggan un type joue de la guitare. Des junkies s'engueulent, des étudiants révisent, des couples fument, des immigrés pakistanais se lavent au robinet, des gamins courent et crient, des grands mères traînent leur caba et leurs pantoufles, des chiens errants traversent, des jeunes ados gloussent, des apprentis urbanosociologues observent… Ca grouille tout le temps, et ça se croise, et ça s'arrête discuter, et ça va prendre un café à la baraque. Le soir, quand il fait beau, il y a des projections de films engagés ou des mini concerts. Le dimanche des ateliers d'enfant. Toutes les semaines, un A4 indique l'heure de la prochaine réunion hebdomadaire où les habitants décident ensembles des prochains événements. Quand il fait froid, il y a des feux de camp. En plein centre ville.

Mon lieu préféré de la capitale.

bog des habitants: http://parkingparko.espivblogs.net/

ECO

Ce travail est un investissement de plus d'une année étalée sur le temps de la vie là bas, en tant qu'étudiante Erasmus et le retour en France. Un travail en pointillisme qui tente de transmettre l'expérience et de comprendre d'un lieu véçu qui pose question, au delà d'acquérir toute valeur scientifique. Il s'agit d'un travail en partie pris sur le vif, brut, les mutations se déroulant et évoluant au présent, sous le balcon. Il s'agit également d'un territoire d'étude presque vierge d'analyse, ce qui provoque l'excitation du reporter et l'incertitude des questionnements sans parfois d'amorces de réponse. La rédaction n'a jamais été linéaire, elle s'est faite par assemblage de textes étalés sur une année. Or il y a une prise de profondeur et de complexité, de la maturation, dans un pareil temps de chantier. Partie d'un niveau de connaissance en sociologie urbaine proche du néant, le travail de recherche m'a fait découvrir un champs passionnant et une multitude de problématiques insoupçonnées. J'ai beaucoup appris mais les variations du temps de l'écriture génèrent des incohérences, des changements de thématiques et même de pensée parfois visibles.

Je n'ai pas voulu et aurais été incapable de présenter un mémoire spécifique à une problématique restreinte. Le résultat n'est peut être pas très égal, ni pointu mais montre, j'espère, mon envie de comprendre et ma sensibilité aux lieux. C'est également une vision personnelle de la ville d'Athènes que je tente de communiquer. Une ville dont je me sens plus proche que toutes celles que j'ai pu traverser d'Europe et d'autant plus après l'avoir étudiée. Une ville anarchique que j'aime profondément parce que je veux y voir, malgré tous ces défauts et ses disfonctionnements, la survivance d'une humanité forte en absence de cadres établis. Peut être une ville dont les imperfections sont les réponses à des interrogations profondes dont il y a beaucoup à apprendre... Peut être une ville aux valeurs différentes qui n'a jamais planifié, anticipé, préparé, calculé, investi parce que le temps du présent était plus important que la prospection. Au fond une ville anticapitaliste dans sa logique même. Mais aujourd'hui cet équilibre précaire se délite, ne peut subsister à la complexité de la mondialisation. C'est terrible comme la fin d'un temps : Athènes plus encore que la Grèce, semble comme ayant atteint les limites de son système anarchique (non anomique) urbain avec le changement d'échelle et de complexité.

On parle de toutes parts de réformer le pays, les européens de tous bords accablent la Grèce. Le danger d'une conception ethnocentrique et économiquement intéressée serait de vouloir imposer des valeurs et logiques propres à nos visions économiques, politiques, sociales qui ne sont pas celle locales. On est renvoyé à la problématique de la construction de l'Europe et à la tache difficile de la gestion de la coexistence des particularismes culturels. Ce sont finalement les mêmes questions à toutes les échelles.

Avec la problématique de l'immigration, Athènes devient une sorte de signe annonciateur ou de cobaye de ce que pourrait être le monde de demain. Elle présente la face d'une terre de migrations massives, de perte de tous repères territoriaux, des errances planétaires menant à des impasses et pièges, accumulation d'hommes déracinés et sans avenir motivés par la quête utopique de territoires idéaux. Elle montre aussi un phénomène unique de cohabitation d'êtres humains et la capacité ce dernier à toujours s'adapter, en se métissant et se recomposant

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Deux extraits de ressentis d'auteurs, que je partage et veux partager, sur Athènes et sur l'étude de l'Autre.

« Combien je m'ennuie en pays étrangers, Allemagne, Belgique, Hollande, où tout est parfait, jusqu'aux ordures qui sentent l'eau de Cologne. Athènes, une ville où, si tu trébuches en chemin, toujours quelqu'un va se trouver pour te relever, si tu as faim, quelqu'un va te donner une bouchée de pain, si tu pleures, quelqu'un va te consoler, et si tu ris, quelqu'un va comprendre ta plaisanterie. La solitude ici comble itinérants, chômeurs, malheureux, esseulés, de sorte qu'on ne se sent jamais seul. Même si des quartiers ont, disons, disparu et qu'on verse des larmes de crocodile pour des soi-disant paradis perdus, qui en réalité n'étaient que des baraques ennuagées de poussière l'été et battues par les vents l'hiver. Aucun Européen ne peut comprendre comment dans une telle confusion et un tel désordre fonctionne encore un mode de vie loin du rythme inhumain de leurs villes, comment règne une humanité qu'on ne peut trouver dans leurs contrées, une joie que n'a pas encore étouffée la course à l'argent, une manière bien à nous, avec des moyens très simples, d'atténuer la terreur et la menace qui sévissent dans les grandes villes. »
Ménis Koumandaréas, auteur grec

« Dans la savane obscure, les feux de campement brillent. Le visiteur qui, pour la première fois, campe dans la brousse avec les Indiens, se sent pris d'angoisse et de pitié devant le spectacle de cette humanité si totalement démunie ; écrasée, semble-t-il, contre le sol d'une terre hostile par quelque implacable cataclysme|...] Mais cette misère est animée de chuchotements et de rires. |...] On devine quelque chose comme l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine. »
C. Lévi-Strauss, «Tristes tropiques», 1955, p. 345.

L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

un cadre de vie. Les questions engendrées par ces bouleversements portent donc sur la manière d' assembler des mondes aussi mouvants et complexes dans lesquels la stabilité semble disparaître.

Ce mémoire, au delà des questions d'espace, de politique, de société, montre mon questionnement et intérêt pour ce qui fonde l'anthropologie : la recherche dans l'être humain de ce qui invarie et de ce qui différencie, source d'étonnements permanents. La plus grande satisfaction de ces recherches a été dans les rapports tangibles avec l'Autre, échanges contenus parfois dans l'essence de la communication entre deux mondes radicalement différent s et, qui par là même, crée la conscience de l'individualité.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

ABELES Marc et CUILLERAI Marie *Mondialisation : du géo-culturel au bio-politique* in «Anthropologie et Sociétés», Volume 26, numéro 1, 2002

ARAPOGLOU *Immigration, segregation and urban development in Athens: the relevance of the LA debate for Southern European metropolises* in "The Greek Review of Social Research", 2006

BAKALAKI Alexandra, *L'envie, moteur de l'imitation* , in « Ethnologie française », 2005

CATTEDRA Raffael, *Espace public et cosmopolitisme : Naples à l'épreuve d'un inédit métissage urbain* , in « Cahiers de la Méditerrané », 2003

KOUBIS Takis *La ville toujours à venir, une urbanisation faite de mesure et de démesure, de loi et non-loi, d'exclusion et d'intégration* in «La Pensée de midi n°11» , 2003

LAFAZANI Olga, LYKOGIANNI Rouli, VAIOU Dina, *National Case Study, Thematic Study on Urban Interaction Spaces and Social Movements, Greece,* 2009

PAPATAXIARCHIS Evthymios, *La Grèce face à l'altérité* , in Ethnologie française « Grèce-Ellada. Figures de l'altérité », 2005

PAQUOT Thierry *Athènes est vivante*, sept photographies présentées par «Urbanisme, septembre-octobre 2005», p. 34-38

PAVLOU Miltos, CHRISTOPOULOU Nadina *British Council migrant cities research,* 2008

PRÉVÉLAKIS Georges, *Athènes. Urbanisme, culture et politique* , 2000, L'Harmattan

RETAILLE, Denis *La transformation des formes de la limite*, Journal of Urban Research, 2011

ROUBANIS Ilia *Défis posés par l'insertion sociale des populations immigrées en Grèce ?* , in « Ethnicité et migration : une histoire grecque », 2006

MALOUTAS Thomas *Mobilité sociale et ségrégation à Athènes, Formes de séparatisme social dans un contexte de mobilité spatiale réduite* , in «Actes de la recherche en sciences sociales», n°184 , 2007

MALOUTAS Thomas KANDYLIS George, SAYAS John *Diversity and inequalities. Socio-ethnic hierarchy and spatial organization in Athens*, conférence septembre 2010

SINTES Pierre *Immigration, réseaux et espace métropolitain : le cas athénien* , in «Cahiers de la Méditerranée», 2002

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ouvrages

AUGE Marc *Un ethnologue dans le métro* , Hachette Littérature, 2001

P.BOURDIEU *Le métier de sociologue,* 1968

GRAFMEYER, Yves, *Ecole (L') de Chicago : naissance de l'écologie urbaine,* 1979

SIMMEL Georg, *Digressions sur l'étranger* , in « l'Ecole de Chicago », 1908

WIEVIORKA Michel *La différence,* Les Éditions Balland, 2001

Vidéo en ligne

EURONEWS-FR *Athènes, enquête dans un squat habité par des clandestins*, 2008
http://www.dailymotion.com/video/x9km0i_a-athenes-enquete-dans-un-squat-hab_news

D. VOGANATSIS, C.DEPOLLA, S. KONTOSTANOS, P. LEKADITI, C. NIKOU, P. PNEVMATIKATOS. *Metaxourgio,* 2010 http://vimeo.com/10188420

Films:

KONSTANTINOS, Yannis *From the Edge of the City* 1998

GEORGES, Simon *Qu'ils reposent en révolte (des figures de guerre I)*, 2010

Livres feuilletés, références piochées, alimente mon enquête par référence : citation, notions, méthodes, analyses…

Philippe DEWITTE *Immigration et intégration l'état des savoirs,* La découverte, 1999

Alain MILON *L'étranger dans la ville : du rap au graff mural,* Presses universitaires de France, 2000

Anne GOTMAN, A.BLANCHET *l'enquête et ses méthodes : l'entretien,* Armand Colin, 2007

Jeanne BRODY, *La Rue*, Presses universitaires du Mirail, 2005

Nicolas HOSSARD *C'est ma ville !, De l'appropriation et du détournement de l'espace public* L'harmattan, 2005

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'omniprésence de l'immigration et le délabrement urbain sont sans aucun doute les premières impressions qui m'ont assaillie à mon arrivée dans le centre ville de la capitale grecque. Je suis stupéfaite de cette face d'Athènes qu'en tant qu'étudiante Erasmus je n'imaginais absolument pas. La présence forte de ces groupes d'hommes originaires d'Orient, des Balkans ou d'Afrique qui s'activent et discutent aux cafés ainsi que la dégradation avancée au sein de la ville me surprennent. Je me sens ailleurs, bien loin des cartes postales de l'Acropole. Cette ambiance m'intéresse malgré les mises en garde des grecs sur la sécurité des quartiers. Aux alentours de l'auberge de jeunesse où je réside les premiers jours, il y a bien ces rues de Plathia Vathis que j'ai des réticences à traverser. Elles deviendront le quartier d'étude. Avançant dans les recherches, je commence à mieux comprendre la manière dont la ville s'est agrégée. Je suis sensibilisée aux questions de polarités spatiales, de groupes ethniques, d'intégration, de cosmopolitisme.

En parallèle, je prends progressivement conscience de l'ampleur que représente le phénomène d'immigration en Grèce, véritable bouleversement social qui s'ajoute au contexte de crise déstabilisant le pays. Je plonge concrêtement dans la détresse des situations humaines avec mes premières rencontres et des récits dramatiques d'errances migrantes. C'est l'hiver, je discute avec des des errants, des déracinés, des désespérés. Le terrain me hante, me fais peur. J'y retourne. Avec le temps, je commence à affiner ma vision des lieux. Je découvre que plus on s'enfonce dans le quartier ethnique plus les rues ressemblent aux images d'un quartier hospitalier. Il y a le marché, les écoles et les parcs de jeux. Il y a des immigrés bien adaptés, des autochtones tolérants, des centres de solidarité. Je découvre des espaces de sociabilité qui laissent place à l'entre-aide et aux métissages. L'alchimie des lieux est complexe. Le retour en France est comme un saut d'échelle qui met en perspective cette étude locale d'un quartier ethnique aux portes orientales de l'Europe avec des problématiques contemporaines de mondialisation, de territoire, d'urbanité, de gérance migratoire et des différences culturelles.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR